



Histoires de filles sous le soleil

**Nadia Lakhdari King,
Catherine Girard-Audet
et Caroline Allard**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nadia
LAKHDARI KING

Catherine
GIRARD-AUDET

Caroline
ALLARD

Histoires de filles sous le soleil

au profit de
FONDATION
CANCER DU SEIN
DU QUÉBEC

Les Éditions
Goélette

Graphisme : Katia Senay

Couverture : Sophie Binette

Révision, correction : Corinne De Vailly, Fleur Neesham
et Élane Parisien

Portrait des auteures Nadia Lakhdari King

et Catherine Girard-Audet : Karine Patry

Portrait de l'auteure Caroline Allard : Stéphane Dompierre

© Les Éditions Goélette, Nadia Lakhdari King,
Catherine Girard-Audet et Caroline Allard, 2013

www.editionsgoelette.com

www.facebook.com/EditionsGoelette

Dépôt légal : 3^e trimestre 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Les Éditions Goélette bénéficient du soutien financier de la SODEC pour son programme d'aide à l'édition et à la promotion.

Nous remercions le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

ISBN : 978-2-89 690-579-9

ISBN EPUB 978-2-89 690-614-7

Nadia
LAKHDARI KING Catherine
GIRARD-AUDET Caroline
ALLARD

Histoires de filles sous le soleil

au profit de
FONDATION
CANCER DU SEIN
DU QUÉBEC

Les éditions
Goelette



Préface

La Fondation du cancer du sein du Québec est un organisme de bienfaisance créé en 1994. À l'origine, la Fondation visait à offrir de l'aide aux femmes atteintes de cancer du sein et à soutenir la recherche médicale sur la maladie – deux volets toujours actuels de sa mission, auxquels s'est progressivement ajouté un volet d'activités de sensibilisation et d'éducation à la santé des seins.

Depuis sa création, la Fondation a investi plus de 23 millions de dollars dans les trois volets de sa mission. Avec la générosité soutenue des Québécois et de ses partenaires tels que les Éditions Goélette, la Fondation du cancer du sein du Québec peut espérer en faire encore plus pour qu'il y ait toujours moins de décès causés par cette maladie et pour que les femmes d'ici aient accès à des services adaptés à leurs besoins.

Nous espérons que ce livre saura vous faire sourire et en profitons pour en remercier ses auteurs pour ces histoires inspirantes, rafraîchissantes, qui parlent d'amitié, d'amour et qui vous rappelleront certainement l'importance de la solidarité et du soutien des gens qui nous sont proches.

Donne-moi ton cœur

Un roman de
Nadia Lakhdari King

Aux filles
(Elles savent qui elles sont.)

Je t'ai vue, je t'ai suivie, observée, analysée
J'en ai conclu que t'étais l'amour de ma vie
Je t'avais vu, depuis longtemps,
T'as pas compris, en m'observant,
Que toutes les nuits, je rêve de toi dans mon lit
« Haut les mains (donne-moi ton cœur) » – Ottawan

Lundi

4h48

– Maman ! Ne laisse pas traîner ton passeport, voyons !

J'expire bruyamment, partageant mon exaspération avec la préposée à l'enregistrement d'Air Canada (qui, de toute évidence, a déjà vu pire : pas un sourire en coin, pas un regard compatissant).

Tiens...

C'est à ma mère que la préposée adresse un sourire en coin, avec un petit regard compatissant.

Aargh !

C'est inévitable. Absolument inévitable.

Dès que je me retrouve avec ma famille, je redeviens une ado de treize ans. Morose, *wanna-be* rebelle, critiquant tout, rétorquant « Rapport ? » comme si c'était un argument à tout casser.

Malgré mon chum (François), malgré mon condo (flambant neuf), malgré mon boulot-de-femme-responsable-de-trente-ans (directrice des ventes publicitaires dans un magazine de jardinage, poste un tantinet ennuyeux mais plus payant que mon ancien rôle de journaliste pigiste, avec lequel j'aurais peiné à payer l'hypothèque dudit condo flambant neuf).

Et voilà que je m'apprête à passer SEPT JOURS avec ma famille. Sur une presqu'île isolée. Dont on fait le tour à pied en trente minutes.

...

Mais ça va bien aller. Super bien. Après tout, nous sommes rassemblés pour une occasion heureuse. Super heureuse. Le mariage de ma sœur.

De ma *petite* sœur.

C'est sûr qu'on avait prévu que je me marie avant elle.

Quand on était petites, et qu'on s'exerçait devant le miroir, une taie d'oreiller sur la tête, c'était toujours moi la mariée, pendant que Sandrine tenait mon voile. Puis, quand c'était à son tour de se marier, je marchais devant elle avec mon bébé dans les bras (une vieille poupée qu'on avait scalpée pour qu'elle ressemble davantage à un nouveau-né).

Mais en toute honnêteté, ça ne me dérange pas du tout. Je n'ai même pas l'intention de me marier. Oh, j'aurais trouvé cela amusant. Je me suis peut-être déjà imaginé ma robe, dans un moment de vaine rêverie (blanc cassé, vaporeuse, et coupée sous le genou, un peu comme celle de Marilyn dans cette fameuse photo où le vent d'une bouche de métro fait lever sa robe). Mais

je n'y tenais pas tellement. François, mon chum, est féroce­ment anti-mariage. Et ses arguments sont quand même durs à réfuter.

« Ça va changer quoi, dans nos vies, un bout de papier ? »

« L'important, c'est que nous on sache qu'on s'aime. »

« C'est un gaspillage d'argent pas possible, autant que le dépôt pour acheter notre condo, envolé en une journée ! »

« La mise en commun de nos économies est un engagement encore plus important. »

Il a bien raison. On s'aime. On s'est acheté un beau condo tout neuf. Avec un mur de brique intérieur, des luminaires design, une cuisine suédoise, pis toute.

Alors que Sandrine et son fiancé, Marc, ne sont toujours pas propriétaires ! (OK, ils vivent à New York, où le moindre placard à balais coûte plus d'un million de dollars, mais quand même.)

De toute façon, l'important, c'est que chaque couple suive le rythme qui lui est propre, sans se soucier de ce que font les autres.

– Evaaa !

C'est ma sœur. Qui traverse à la course le hall des départs, fait pester une dame obligée de freiner d'un coup sec pour ne pas la frapper avec son chariot, et se jette enfin dans mes bras.

– Ça va ? T'as tout ce qu'il te faut ? Où est François ? J'ai vu maman aux toilettes, tu ne croiras jamais ce qu'elle porte, un ensemble de jogging en velours mauve ! Du velours mauve, de la tête aux pieds ! Elle se prend pour Britney Spears en 2001 ou quoi ?

En effet, ma mère a tendance à être un peu flamboyante. C'est pire depuis qu'elle est célibataire. J'ai déjà essayé de lui dire que chez les oiseaux, ce sont les mâles qui se parent de couleurs vives pour attirer les femelles, et veut-elle avoir l'air d'un paon, mais elle s'est contentée de hausser les sourcils en appliquant une autre couche de fard à joues rose.

La voici qui revient vers nous.

– Mes chéries !

Elle s'adresse à nous deux, mais ne serre que Sandrine dans ses bras.

– Mon bébé qui se marie ! Je n'en reviens pas ! Ah, si seulement ton père était là pour voir ça.

Aïe. Vite, changer de sujet. N'importe quoi sauf ça.

– Euh, maman, as-tu de la gomme ? J'ai peur d'avoir mal aux oreilles dans l'avion.

Effort pitoyable, mais qui la distrait quelques instants.

Sujet sensible. Mon père vit sa « deuxième jeunesse » (l'expression est de lui, pas de moi). Il a quitté ma mère il y a presque un an. Pour une femme qui

a dix-huit ans de moins que lui, et qui s'appelle (je vous jure que je n'invente rien) Cristal. Enfin, je doute que ce soit le prénom écrit sur son baptistaire, mais c'est celui avec lequel elle nous a été présentée, blonde et siliconée, stéréotype ambulant roucoulant dans les bras de notre père.

Et voilà que papa manque le mariage de Sandrine, parce qu'il passe un mois dans un centre holistique en Californie où Cristal fait réaligner ses chakras. (Je vous juuure que je n'invente rien. Des fois je me demande si mon père n'a pas subi un accident cérébral non détecté.)

Ç'a fait beaucoup de peine à Sandrine. Elle prépare son mariage de rêve depuis plus d'un an, avec un souci du détail quasi obsessif qui n'a rien à envier à celui de Claire Danes dans *Homeland*. Mon père tenait un rôle de premier plan dans son scénario, et elle n'a pas encore digéré de devoir l'accorder à un acteur de soutien (en l'occurrence, ma mère).

C'est pour ça, je pense, qu'elle est aussi impatiente et critique envers elle. Il faut dire que je ne suis pas un rayon de soleil non plus. Je nous observe toutes les trois, en route vers la porte d'embarquement, et je me dis que nous n'avons guère évolué depuis la Grande Guerre froide. (C'est ainsi que j'appelle cette phase bénie où ont été rassemblées sous le même toit deux filles en crise d'adolescence ET une mère en pleine ménopause. Je me demande comment mon père a fait pour passer à travers. À bien y penser, l'épisode Cristal était écrit dans le ciel depuis un bon moment.)

François et Marc sortent de la librairie, où ils ont fait le plein de magazines masculins pour la semaine. Marc enlace Sandrine et lui fait un bisou dans les cheveux. François me demande de l'aider à transporter ses sacs de journaux, afin de lui permettre de pitonner sur son téléphone. À 5h du matin !

Ah, tiens, de sa main libre, Marc se met à pitonner aussi.

Mon chéri est vice-président dans une grosse banque de Montréal, où il gère de gros comptes, pour des gros clients. (Tous ses clients semblent être de « gros clients ». Au début, je croyais que c'était morphologique ; François a beaucoup, beaucoup ri quand je lui ai suggéré de choisir des restaurants plus santé pour ses lunches d'affaires.) Marc tient à peu près le même rôle dans une grosse banque de New York (je n'ai jamais compris les subtilités).

Ils pitonnent tous les deux comme des enfants penchés sur leur Xbox.

Faut croire que c'est ce que ça donne, deux banquiers en vacances.

10h24

Que le ciel est bleu !

Que la mer est azur !

Que le sable est blanc !

OK, j'ai déjà voyagé, dans ma vie, mais je crois ne jamais avoir rien vu d'aussi beau.

Difficile de demeurer morose, rebelle ou le moindrement critique dans un

endroit aussi paradisiaque.

Nous approchons de notre super tout-inclus CINQ ÉTOILES, même pas si cher que ça. (Nous avons bénéficié d'un tarif de groupe, heureusement. J'avais failli m'évanouir en voyant les prix sur le site Internet de l'hôtel.)

Sandrine et moi glapissons comme des petits chiots. Ma mère prend des photos toutes les trente secondes. François et Marc discutent d'une offre d'achat préemptive (grand bien leur en fasse).

Ce lieu est absolument fabuleux.

Le cadre parfait pour le mariage de ma sœur !

Elle semble rayonnante, avec Marc à ses côtés. Ils sont si amoureux, tous les deux, c'est vraiment beau à voir.

François et moi aussi, bien sûr.

Nous sommes en amour fou.

Même que...

Je n'allais rien dire (je ne l'ai pas dit à ma famille encore), mais... on essaie.

Et... je suis presque sûre que ça y est !

La preuve :

Mes seins me font mal. (Oui, oui, oui. C'est peut-être parce que j'appuie dessus toutes les cinq minutes. Mais comment savoir s'ils me font mal, sinon ?)

J'ai vaguement la nausée. (Rien à voir avec ce chauffeur de taxi qui roule comme Jacques Villeneuve dans un champ de nids-de-poule.)

Je suis complètement épuisée. (OK, j'ai travaillé fort ces derniers temps, et un vol Montréal-Varadero qui part à 6h du matin et atterrit à 9h30 dans la chaleur et l'humidité, ça assomme sa fille, mais ça ne suffit pas à *tout* expliquer.)

Nous arrivons devant l'hôtel, où une volée de porteurs vêtus de blanc s'avancent. J'ai à peine le temps de réagir qu'ils ont déjà emporté ma valise, mon sac de voyage, et même mon sac à main, dans un ballet blanc qui nous laisse pantoises, Sandrine et moi. François pitonne toujours sur son cellulaire et ne paraît avoir rien remarqué. Marc non plus, il est scotché à son téléphone lui aussi, comme si sa vie en dépendait. Ma mère est déjà partie explorer du côté de la piscine.

Je me retourne, un peu étonnée de cette efficacité à tout casser. On m'avait pourtant dit qu'ici tout se passait au ralenti. À l'heure cubaine, c'est-à-dire au gré des envies de chacun.

Tiens, c'est vrai que c'est louche.

Et si ces hommes n'étaient pas les portiers de l'hôtel, après tout ?

S'il s'agissait d'une bande de malfaiteurs, déguisés en blanc, qui dévalisent

les voyageurs crédules ?

Je parie que les véritables portiers de l'hôtel font la sieste sous un bananier en ce moment même. Et que nos voleurs se bidonnent, avec mon iPhone, mon nouveau bikini Roxy et la superbe robe BCBG que François m'a offerte avant de partir.

Ma robe !

Il y a une Cubaine qui va être ravie.

Ma sœur m'entraîne vers le hall d'entrée, les yeux brillants. La réceptionniste nous indique que nos chambres sont presque prêtes et nous invite à patienter au bar. En m'asseyant, j'essaie d'attirer l'attention de François pour lui expliquer l'histoire des portiers *undercover*, mais rien à faire, il continue à pitonner furieusement.

Et heureusement.

Parce que là, près de la réception, sur un beau porte-bagages étincelant, trônent nos valises, prêtes à être montées aux chambres.

Je l'avoue, j'ai honte. Très honte. Je devrai trouver une façon de présenter mes excuses à la nation cubaine. Voilà un peuple fier et travailleur, révolutionnaire de surcroît, que j'accuse sans raison de bassesse et de paresse !

Je sais ! Je vais m'inscrire à des séances de travail communautaire.

Mais ce n'est pas comme le tennis. Je ne crois pas qu'il y en ait à l'horaire des activités de l'hôtel.

Peut-être pourrais-je offrir à ces pauvres portiers de les remplacer un après-midi ? Ils ont sûrement besoin d'une demi-journée de congé.

Mais leur patron risque de ne pas aimer.

Ah tiens, là, à côté de la réception, un petit autel, où trône la statue d'une sainte au cou couvert de colliers. Parfait. J'irai faire mes dévotions et implorer pardon.

Miam. Dès que j'aurai fini de déguster cet alléchant cocktail fruité qu'on vient de nous servir.

Sandrine lève son verre. François et Marc abandonnent un instant leurs engins. Nous trinquons tous les quatre, au soleil, à Cuba, au plaisir d'être ensemble et à la super semaine qui nous attend.

Je prends une grande gorgée, et la pêche et la vodka chatouillent mes lèvres. La vodka ! Zut. Je recrache aussitôt dans mon verre. François me tape dans le dos, le regard inquiet.

– Eva, ça va ?

– Oui, oui, j'ai avalé de travers. Ne t'inquiète pas.

Puis je repose mon verre discrètement.

Vous comprenez, je n'ai pas encore dit à François que nous allions avoir un

bébé.

En fait, c'est que... je ne suis pas encore tout à fait en retard. Je ne veux donc pas lui annoncer la nouvelle tant qu'on ne pourra pas la confirmer en faisant un test de grossesse. François est très cartésien, il a besoin de certitude.

Mais nous, les femmes, on sent ces choses-là. On n'a pas besoin qu'un morceau de plastique nous les confirme.

Je vais avoir un bébé !

Je suis tellement contente. Ma meilleure amie, Carla, vient d'en avoir un. Un bout d'chou de trois mois qui s'appelle Maxence. (Tu parles d'un prénom étrange. Mon bébé à moi, il aura un prénom normal, comme Tristan ou Bianca.)

Et dans neuf mois, ce sera à mon tour ! Je pourrai m'inscrire au cardio-poussette avec Carla. Ç'a l'air super. Bien sûr, dans neuf mois, Maxence aura un an, et Carla sera prête à retourner au travail. Mouin. Ce n'est vraiment pas idéal, tout ça.

À quinze ans, nous avions fait le pacte de tomber enceinte exactement en même temps, et d'élever nos enfants comme des jumeaux. Cette Carla a toujours été pressée.

Ha. Et parce qu'elle s'est trop dépêchée, elle manque ce super voyage dans le Sud, dans le plus beau tout-inclus-cinq-étoiles-pas-si-cher-que-ça du monde ! D'ailleurs, il vaudrait mieux que je lui écrive. Elle m'a fait jurer de lui envoyer un compte rendu toutes les quinze minutes. (C'est fou ce qu'elle semble s'ennuyer, en congé de maternité. Moi, je serai toujours occupée. Je ferai des jeux d'éveil avec le bébé, je préparerai des purées maison, j'apprendrai à cuisiner toutes sortes de plats compliqués pour François, peut-être même que je me mettrai au tricot. Ma maison sera toujours impeccable, et j'aurai enfin le temps de me faire une mise en plis tous les matins. Ce sera super.)

Je sors mon téléphone en vitesse et je me connecte au réseau sans fil de l'hôtel.

« Sommes arrivés. Mer turquoise, sable blanc, cocktail délicieux. »

Bip. Déjà elle qui répond.

« Vous déteste. Cocktail ??? Et la santé du BB ? »

(Bien sûr, j'ai mis Carla au courant, pour ma grossesse. J'aurais peut-être dû attendre et l'annoncer à François avant, mais c'était plus fort que moi.)

« T'inquiète, BB en sécurité. Fais semblant de boire. »

« 10-4 »

15h27

Je me réveille fraîche et dispose après une bonne sieste. François est allé jouer une partie de tennis avec Marc et j'en ai profité pour me reposer.

C'est fou comme ça épuise, la grossesse ! Moi qui traitais Carla de petite nature quand elle annulait nos séances de magasinage du samedi ou nos sorties au cinéma le dimanche pour faire la sieste.

(J'ai maintenant honte d'avouer que j'ai fini par réussir à l'y traîner de force au moins trois fois, en jouant ma carte maîtresse : « Viens donc, j'ai des potins à te raconter. » Carla est fondamentalement incapable de résister à l'attrait d'un potin. J'avais dû en inventer, pour la cause, même que ça m'a occasionné quelques soucis quand elle les a répétés à la ronde, et que je me suis fait demander plusieurs fois si c'était vrai que Guy A. Lepage m'avait cruisée dans un bar, *devant* sa blonde. Bien sûr, c'était faux et j'ai dû patiner un peu pour m'en sortir, surtout devant François qui s'appêtait à prendre un taxi jusqu'au studio de Radio-Canada pour lui mettre son poing au visage.)

Bon, tout ça est chose du passé. C'est à mon tour maintenant de dormir quand je veux et au diable les autres, lalalèreu ! Faudra que je fasse attention, par contre. Si je fais trop de siestes, François risque de soupçonner quelque chose. Et je ne veux pas lui faire la grande annonce tant que ça ne sera pas sûr, sûr, sûr.

Il sera ravi !

Bien sûr, il devra travailler un peu moins, quand le bébé arrivera. Il a l'habitude de rentrer à 23h, et je sais qu'il espère une nouvelle promotion. Il a de l'ambition, mon chéri.

Mais quand nous serons une famille, une vraie, tout cela changera.

J'ai hâte !

Je descends à la piscine, prenant soin de bien rentrer mon ventre. Je ne crois pas que ça paraisse encore, j'ai lu sur Internet que deux semaines après la conception, le bébé avait la taille d'un pépin de pomme. Mais sait-on jamais.

Ma mère est installée sur une chaise longue, les hanches ceintes d'un paréo transparent qui n'en laisse vraiment pas assez à l'imagination et d'un haut de bikini qui irait franchement mieux à une pré-ado pré-pubère qu'à une matriarche de cinquante-neuf ans. (PAS de soixante ans. Ne jamais faire l'erreur d'arrondir l'âge de ma mère vers le haut.)

– Eva ! Youhou !

Elle me fait des coucous énergiques qui font dangereusement tanguer la chair sous ses bras. Elle porte un immense chapeau de paille rose et des lunettes de soleil bling-bling qui lui mangent le visage.

Si c'est vrai qu'on devient tous comme sa mère en vieillissant, tirez-moi une balle maintenant.

OK, OK, on se calme. Je ne suis ni suicidaire ni animée de pulsions matricides. Et j'aime ma mère. Vraiment.

Mais est-elle obligée de toujours se donner en spectacle de façon aussi... gênante ?

Surtout devant les parents de Marc.

Parce qu'assise à côté de ma mère, il y a la mère de Marc. Calme. Élégante. Imperturbable. Vêtue d'un maillot de bain noir une pièce, un paréo noir lui couvrant discrètement les hanches. Les cheveux blonds lissés sagement vers l'arrière, le visage agrémenté d'une paire de lunettes de soleil Chanel.

Les parents de Marc sont *très* sophistiqués. (OK, trêve de mots couverts, ce que je veux dire, c'est qu'ils sont *très* riches.)

Je prends place à leurs côtés. Ma mère s'empresse de me tendre un cocktail fruité. (Elle a toujours le cœur à la fête, ma mère. Force est d'admettre que c'est une de ses grandes qualités.)

Je fais semblant de porter le verre à ma bouche. Miam, que ça sent bon ! C'est le même cocktail qu'on nous a servi à l'arrivée. Résister sera dur.

Surtout que ma mère en rajoute.

– Un vrai délice, ce cocktail, n'est-ce pas ma chérie ?

(La voilà qui se donne des airs affectés devant la mère de Marc, et qui prétend que nous parlons comme les personnages d'une série américaine mal traduite.)

– Tout à fait délicieux ! dis-je d'un ton faussement ravi.

(Ha. Moi aussi, je suis capable d'en mettre.)

– C'est la recette signature de l'hôtel, poursuit ma mère. Pêches, groseilles, et une petite touche de vodka ! Nous sommes en vacances, après tout.

Elle a un rire de gorge et adresse un clin d'œil *wanna-be* complice à la mère de Marc. Celle-ci ne répond pas. Peut-être dort-elle, sous ses lunettes de soleil Chanel ?

Ma mère se rend bien compte que son public ne lui accorde pas d'attention et elle redevient plus normale. Enfin, aussi normale qu'elle puisse l'être.

– Eille, c'est-tu pas extraordinaire, cet hôtel ! J'en reviens pas. Ma chambre est de la taille de ton appartement à Montréal.

Vous voyez ? Elle exagère toujours. Mon nouveau condo est hyper spacieux. OK, ce n'est pas une grande maison préfabriquée de banlieue avec garage intérieur, sous-sol fini et piscine hors terre (ce qu'on aurait pu se payer pour le même prix que notre condo du Vieux-Montréal, comme ma mère me l'a répété au moins cinquante mille fois). Mais notre condo a du cachet. De la classe. Du style. Trois choses que ma mère ne reconnaîtrait pas même si elles défilaient devant elle munies de grosses pancartes explicatives.

J'ai soif.

J'ai chaud.

Ma mère m'énervé.

J'ai un dé-li-cieux cocktail entre les mains.

Ne cède pas, Eva, ne cède pas !

Pense à ton bébé.

(J'essaie, mais c'est vraiment frustrant.)

Et puis, tout le monde a une histoire comme celle-ci, non ? « Je ne savais même pas que j'étais enceinte, c'était le mariage de mon beau-frère, j'ai trop bu, je m'en veux tellement ! » Et tous leurs bébés sont en parfaite santé.

Oui, voilà. Tant que je n'ai pas fait de test, ça ne compte pas.

Non, non, non. Il faut faire taire cette petite voix malveillante. Un peu de maturité, Eva !

Mais j'ai si soif.

Et puis, je dois trouver une solution. Si je passe la semaine sans boire, les autres trouveront ça louche.

...

J'ai trouvé.

Je me lève, nonchalante.

Je me rends au bar, faisant d'abord semblant d'aller tester la température de la piscine.

Je commande un cocktail signature... *virgin*.

Ha !

Les autres n'y verront que du feu.

Je m'apprête à retourner m'asseoir quand un mouvement étrange attire mon attention. Là, au fond de la terrasse, derrière cette plante tropicale... On dirait quelqu'un qui gesticule. Je m'avance lentement. La personne mystérieuse réagit en gesticulant encore plus. Je plisse les yeux pour tenter de mieux voir. (Ça doit être la fatigue. Trente ans, c'est trop jeune pour commencer à être myope.)

Yeux plissés ou pas, je me rends vite compte que la personne qui bat des bras comme un contrôleur aérien est ma sœur, Sandrine. Mais qu'est-ce qu'elle fait là ?

– Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Chuut ! Viens ici.

Elle me tire le bras avec une force inattendue. Je la suis jusqu'à sa chambre, savourant mon cocktail *virgin* de ma main libre.

– Eva, l'heure est grave.

Je m'assois sur son lit et j'examine mon vernis à ongles, qui semble mal tolérer la chaleur. Je savais que j'aurais dû essayer le Shellac.

(Non, je ne suis pas une sœur ingrate ; Sandrine commence 90 % de ses phrases avec cette expression. L'heure est toujours grave, avec elle. Elle aime avoir l'impression de vivre sur la corde raide. Vraiment, elle aurait été plus à sa place aux urgences d'un grand hôpital ou à la tête d'un centre

d'épidémiologie qu'en design d'intérieur.)

– La mère de Marc me rend folle, continue-t-elle.

Ah, tiens, là ça devient intéressant.

– Tu me connais, Eva. Mon mariage est organisé à la seconde près. J'ai tout choisi sur Internet avant d'arriver. La musique, les fleurs, le photographe, les centres de table, la disposition des chaises. Et elle veut tout changer ! Sous prétexte que ce n'est pas assez chic.

Quel culot. Ma sœur est la fille la plus chic que je connaisse. Vous devriez voir son appartement, qui se métamorphose tous les mois : minimaliste, boudoir victorien, animaux des bois, retour au minimalisme. Elle m'a aidée un peu, pour mon condo, même si le style qu'elle me suggérait n'était pas assez « gars » pour François. (C'est vrai que, quand on vit à deux, on doit faire des compromis.) Bref, Sandrine a un talent fou.

Mais quand même, la mère de Marc... Elle en impose.

Ça regarde mal.

Sur un bout de papier, ma sœur dessine fiévreusement des rangées de chaises en demi-lune, avec une allée au milieu ; puis des rangées de chaises en ligne droite, aussi avec une allée au milieu.

– Que préfères-tu ? me demande-t-elle.

Ça, c'est une question piège. Si je choisis comme la mère de Marc, je suis cuite.

Cherchons des indices.

Tiens, la version en demi-lune est nettement mieux dessinée. Celle avec les rangées droites a été faite avec des traits de crayon quasi agressifs. Ah, ha !

– Je préfère la version en demi-lune, dis-je. De loin.

– C'est évident ! Les gens verront beaucoup mieux ! Ce sera plus intime ! La pièce sera plus aérée !

De toute évidence, Sandrine pratique les arguments qu'elle n'a pas osé servir à la mère de Marc.

– Et puis, c'est qui, la designer d'intérieur ? C'est moi ou c'est elle ?

– Je suis sûre que ça ira. Dis-lui ce que tu viens de me dire, et elle comprendra. Et puis, après tout, c'est ton mariage. Je ne vois pas pourquoi tu te soucies autant de son opinion.

Ici, ma sœur a la grâce de rougir.

– C'est que... Je ne t'ai pas tout dit.

De plus en plus intéressant.

– C'est que... C'est que... C'est-les-parents-de-Marc-qui-paient-le-mariage.

(Marmonné à toute vitesse en regardant sa sandale.)

– Voyons, Sandrine, qu’y a-t-il à payer ? Nous sommes à peine une dizaine, ce n’est quand même pas une dépense si énorme que de nous inviter à souper un soir et d’engager un célébrant ?

Sandrine est rouge comme une tomate.

– Ce n’est pas juste ça, dit-elle. C’est aussi... l’hôtel.

– L’hôtel ? De quoi tu parles ? Nous avons chacun payé notre forfait.

(Ma carte de crédit le sait, que j’ai payé mon forfait. Et celui de François. On a beau avoir bénéficié du tarif de groupe du siècle, disons que ce petit voyage nuira à mes paiements hypothécaires des prochains mois. C’est pour ça que je trouve aussi inadmissible que les parents de Marc tentent de tout contrôler sous prétexte qu’ils paient la soirée du mariage.)

Sandrine bégaie. Je ne l’ai jamais vue dans cet état.

– Eva... C’est un hôtel cinq étoiles.

– Je sais !

– Un hôtel cinq étoiles extrêmement cher.

– Pas tant que ça ! Le tarif de groupe était...

La lumière se fait soudain dans mon esprit.

– Quoi ?! Les parents de Marc ont payé une partie de nos séjours ?

Le menton de Sandrine se déplace légèrement du haut vers le bas.

– Combien ?

Cette fois-ci, elle baisse la tête.

– Environ 75%.

– Ils ont payé 75% de notre forfait ? Ça veut dire que nous n’avons payé que 25 % ?

– Oui.

– Mais c’est impossible ! Ça coûte une fortune, cet hôtel !

– Oui.

– Pourquoi tu ne nous as rien dit ?

– Tu imagines la réaction de maman ?

Ça, c’est vrai. Ma mère est *hyper* orgueilleuse. Elle n’aurait jamais au grand jamais accepté de venir ici si elle avait su que les parents de Marc payaient la facture.

Ouais. Ça place vraiment ma sœur dans une situation délicate, tout ça.

Si elle pique une crise de Bridezilla, la mère de Marc risque de se fâcher et la vérité pourrait éclater au grand jour.

Aïe, aïe, aïe.

C’est encore plus *juicy* que ma grossesse secrète, ça.

Cette semaine dans le Sud promet.

Mardi

7h24

– Eva ! Eva !

– Gnuh ?

– Eva ! As-tu vu ma raquette ?

J'ouvre un œil, puis l'autre. François est en train de saccager notre chambre comme un cambrioleur amateur.

– Ta raquette ?

– Oui, ma raquette ! Tu ne comprends plus le français ? Je suis en retard, merde !

Ouh, quelle agressivité, de bon matin.

– Pourquoi as-tu besoin de ta raquette à 7h25, mon chéri ?

– Marc m'attend sur le court. Il m'a battu d'un point hier, et je prends ma revanche ce matin. Mais seulement si je trouve cette foutue raquette !

– As-tu regardé dans le petit placard de l'entrée ?

(Bruit de porte de placard qui claque, de valises renversées par terre, puis cri de joie guttural de l'homme qui a trouvé son arme de guerre.)

– Yes ! OK, à tantôt !

Porte d'entrée qui claque.

Je referme les yeux, béate de bonheur. À moi la grasse matinée et le silence.

On a beau dire, cet instinct macho et primaire qu'ont les hommes de constamment se mesurer les uns aux autres (au golf, au tennis, au go-kart, à celui qui pisse le plus loin, comme le chantait Renaud), ç'a un avantage sublime : ça assure la sainte paix à leurs douces moitiés les matins de vacances et de fins de semaine. La nature humaine est drôlement bien faite.

Et François et Marc... Disons qu'ils ont élevé le concept de compétition masculine à un autre niveau. Du moins du côté de mon chéri. Vous voyez, Marc et François ont étudié ensemble aux HEC. (C'est à cette époque que j'ai rencontré François, dans un party particulièrement arrosé où Sandrine m'avait traînée de force. Non, ce n'est pas dans cet environnement d'hommes de Cro-Magnon ivrognes que François m'a séduite, mais on s'est souvent recroisés au fil des années, et il y a un an, Cupidon a lancé ses flèches, et puis voilà.)

Après des études communes, François et Marc se sont tous les deux intéressés au même domaine. Marc est vice-président dans une grande

banque, comme François. Ils ont le même poste, le même titre, les mêmes responsabilités.

Sauf qu'étant située à New York, la banque de Marc est un *peu* plus importante que celle de François. Ses clients, peut-être un *peu* plus prestigieux. Ses transactions, *parfois* légèrement plus remplies de zéro au bout de la ligne. (Je n'avouerais jamais cela à voix haute ; même dans ma tête, je me sens déloyale.)

Donc, mon pauvre François, qui travaille comme un fou, qui est hyper réputé à Montréal, qui gagne l'un des plus gros salaires en ville... il est malgré tout condamné à ne jamais, jamais réussir à impressionner Marc avec l'un de ses exploits professionnels.

Alors il se rattrape. Au golf, au tennis, au go-kart, à celui qui pisse le plus loin. Enfin, il tente de se rattraper. Parce que ce Marc est drôlement sportif.

Disons que tout cela les tient occupés.

Et moi, pendant ce temps... je m'étire comme une chatte dans mon lit. Personne à impressionner, rien d'autre à faire que de somnoler jusqu'à l'heure du buffet déjeuner. Aaahh...

C'est que j'ai travaillé fort, ces derniers temps. Enfin, pas plus fort qu'avant, mais disons que c'est davantage du travail.

Je m'explique.

Après des études en communication, j'ai entrepris une carrière plus ou moins florissante de journaliste pigiste. Vous savez, les « 10 raisons de demeurer célibataire », les « 3 façons d'éliminer les mites de votre placard » ou les « 5 bars où prendre un verre après une journée de ski » ? Eh bien, ces articles mi-légers, mi-informatifs ne s'écrivent pas tout seuls. Quelqu'un doit les rédiger et, jusqu'à tout récemment, ce quelqu'un-là, c'était moi.

Un boulot amusant, à l'horaire flexible, mais qui n'allait pas suffire à payer ma moitié d'hypothèque.

J'ai donc accroché mes patins d'adolescente attardée et accepté un emploi de directrice des ventes publicitaires dans un magazine de jardinage. J'ai maintenant une carte d'affaires, un beau bureau et même un compte de dépenses ! Tout est bien qui finit bien. Bon, le travail en soi est un peu ennuyeux, mais si c'était toujours amusant, ça ne s'appellerait pas du travail, non ? Et puis François l'a bien dit : la réflexion stratégique est importante dans les choix de carrière.

Et maintenant, en plus de la moitié de beau condo que j'ai réussi à m'offrir (en vingt-cinq ans de paiements hypothécaires), j'aurai droit à un congé de maternité ! Excellente stratégie, Eva.

Wow. Je n'arrive pas à croire que je suis *enfin* enceinte.

Ça fait si longtemps que j'attends ce moment.

Bon, OK, si vous voulez être à cheval sur les détails, c'est le premier mois

où j'essaie officiellement.

Mais ça ne veut pas dire que c'est le premier mois où j'ai secrètement espéré être enceinte. (Ben quoi ? Un condom abîmé, ça se peut. Prendre des médicaments qui affectent l'efficacité de la pilule contraceptive aussi. Soyons honnêtes : aucune méthode de contraception n'est efficace à 100%.)

Et puis j'ai vu mon amie Carla si heureuse, pendant sa grossesse et maintenant avec son bébé. OK, elle se plaint tout le temps (mal de cœur par-ci, varices par-là, bébé qui ne fait pas ses nuits par-ci), mais je sais très bien qu'elle exagère pour me faire plaisir : en réalité, elle est béate de joie avec son bébé jofflu, son mec aimant et son appartement rénové.

Et maintenant... c'est enfin mon tour.

Ha !

10h15

Je suis allongée sur une chaise longue sur le bord de la plage.

Quel bonheur.

François et Marc jouent au volleyball. (Marc a encore gagné au tennis, alors le tournoi sans fin continue.) Ma sœur et moi lisons des magazines. Ma mère et les parents de Marc (les pauvres) sont partis en excursion, visiter un village de pêcheurs.

Je me trouve un peu blanche. Le teint de Sandrine est plus uniforme. Je parie qu'elle s'est fait faire un bronzage artificiel, avant de partir. Elle a toujours été plus organisée que moi. Mais ce n'est pas grave. Je bronzerai bien assez vite et d'ici là, je n'ai personne à impressionner. François me voit comme ça tous les jours, Marc ne compte pas, et je ne connais personne d'autre, ici.

Que c'est reposant, l'anonymat des vacances !

– Eva ? C'est toi ?

J'ouvre les yeux, mais je suis aveuglée par le soleil et le reflet de l'eau turquoise. Je cligne des yeux, puis je les plisse, incrédule. Il y a un homme debout à côté de ma chaise longue. Un homme qui ressemble dangereusement à...

– Simon ?

Mon cœur rebondit partout, comme une balle dans un tournoi russe de ping-pong. Vite, Eva, arrête de plisser des yeux comme une mamie, raccroche ta mâchoire et souris !

Le petit hamster dans mon cerveau tourne à toute vitesse. Simon, dans le même hôtel-tout-inclus-cinq-étoiles que moi ? C'est pratiquement impossible.

Je me retourne vers Sandrine, qui n'a toujours pas réagi, et pour cause : elle s'est endormie avec ses lunettes de soleil sur les yeux et les écouteurs de son iPod dans les oreilles. Je la réveillerai avant qu'elle attrape un coup de soleil de raton laveur mais pour le moment, cette cécité et surdité temporaires me

conviennent.

– Que fais-tu ici ?

Super entrée en matière, Eva. Bravo. Dix sur dix pour l'originalité.

– Je travaille ici depuis trois mois, comme moniteur de planche à voile.

Ah oui, j'avais entendu dire que...

– Et toi ? continue-t-il. En vacances ?

– Euh, oui, en fait, non, nous sommes ici pour le mariage de Sandrine.

– Ah, c'est vous, le groupe du mariage ? Félicitations à ta sœur.

Nous nous tournons tous les deux vers elle. Elle a un peu de bave qui lui coule au coin des lèvres et ses lunettes ont glissé sur son nez mais, sœur indigne que je suis, je ne la réveille toujours pas.

C'est que j'en serais physiquement incapable. Je suis physiquement incapable de faire autre chose que de sourire bêtement et de bredouiller comme une idiote.

Heureusement, Simon s'en tire un peu mieux que moi.

Il s'assoit sur la chaise longue à côté de la mienne et me parle d'une île tout près où on peut faire du *snorkeling* et voir des tortues, d'une recette locale à base de fèves et de poisson qui est sublime, des couchers de soleil splendides les soirs nuageux.

Je l'écoute et je me perds dans ses yeux bleus, bleus, bleus.

Qui prennent une petite teinte turquoise, avec le reflet de l'eau.

Le soleil fait même apparaître des petites étoiles dorées dedans.

Ce n'est donc pas étonnant que je hurle comme une hyène et que je saute en l'air de dix mètres quand une main froide et mouillée s'abat sur mon épaule.

François se laisse tomber à mes côtés sur la chaise longue, m'éclaboussant d'un mélange de sueur et d'eau de mer. Marc réveille Sandrine d'un long baiser.

J'ai la présence d'esprit de marmonner quelques présentations. François et Simon se serrent la main. Puis, François pose son bras autour de mon épaule. D'habitude, j'adore ses petits gestes d'affection, mais là, c'est étrange, j'ai envie de me secouer comme un chien qui sort de l'eau. Ce n'est pas parce que je suis mal à l'aise, vraiment ; son bras semble simplement ultra lourd sur mes épaules. Peut-être ai-je un début de coup de soleil. Je m'extirpe lentement, prétendant avoir besoin de prendre ma bouteille d'eau sur la petite table à côté de ma chaise longue.

Sandrine, reconnaissant Simon, jette un cri et se lève d'un coup pour lui faire la bise. Elle le présente à Marc et ils discutent quelques minutes tous les trois, debout devant nous, parlant de planche à voile, de vents et de courants marins, bref, de plein de choses que je trouverais passionnantes en d'autres circonstances. Entendant parler de l'excursion à l'île aux tortues, François se

lève et se joint à la conversation. Moi, j'ai juste hâte que tout le monde s'en aille, que le battement de mon cœur retrouve son rythme normal et que j'arrête de contempler Simon et François debout côte à côte. En maillot de bain.

(Je suis une fille extrêmement loyale, mais Simon a passé les trois derniers mois à faire de la planche à voile au soleil, tandis que François est assis dans un bureau quatorze heures par jour et que son seul exercice consiste à marcher dans la gadoue entre la porte d'entrée et sa voiture. À part sa séance de squash hebdomadaire avec ses collègues, bien sûr, mais je pense que tout bénéfice cardio-vasculaire est automatiquement annulé par la consommation de bière qui s'ensuit.)

(À la défense de mon chéri, je ne suis guère mieux. Et Simon qui m'a vue comme ça ! Je savais que j'aurais dû m'appliquer de l'autobronzant, avant de partir. Et faire quelques cours d'abdo-fessiers au gym. Je ne suis vraiment pas prévoyante.)

Enfin, Simon regarde sa montre, annonce qu'il a un cours et se dirige vers la cabane devant laquelle sont alignées une dizaine de planches à voile. En s'éloignant, il me fait un signe de la main, avec un petit sourire adressé juste à moi qui fait repartir mon cœur au galop.

– C'était qui, ça ? demande François.

– Un gars qui était au cégep avec moi, répondé-je rapidement, ne laissant pas à Sandrine la chance de le faire à ma place.

Celle-ci m'adresse un regard appuyé, mais elle ne dit rien.

– Il me semble que je le connais, dit Marc. Je ne l'ai pas remplacé, sur le coup, mais ça me revient. Il n'a pas fait des études en médecine à Paris ?

– Oui, dit Sandrine. C'est lui.

– Mais je croyais qu'il était chirurgien orthopédique ? Que fait-il comme moniteur dans cet hôtel ? demande-t-il.

– Il a quitté le programme deux mois avant ses examens finaux, répond Sandrine.

– Ha ! s'esclaffe François. Ça, c'est la meilleure. Tu parles d'un service de luxe, on a un chirurgien comme G.O. ! Que voulez-vous, il y a deux sortes de gens dans ce bas monde. Ceux qui craquent sous la pression et ceux qui performant encore plus fort !

– S'il y en a un qui craquait sous la pression, c'était toi sur le court de tennis, ce matin ! renvoie Marc.

– On joue un autre match n'importe quand, mon homme. Tu vas voir ce que j'en fais, de ta pression.

Et c'est reparti.

Leur compétitivité extrême a au moins eu le mérite de les faire changer de sujet. Ouf. Je n'étais pas prête à subir davantage de questions.

Je ne suis pas prête non plus à subir le regard inquisiteur de ma sœur.

J'annonce donc que je vais prendre une douche et je pars vers ma chambre en courant.

Simon.

Simon, ici.

C'est... C'est...

Je n'arrive même pas à savoir ce que c'est.

Sérieusement, j'en tremble. Je ne sais plus quoi faire de ma personne.

Je fais donc la seule chose qui s'impose. Je saisis mon téléphone pour écrire à Carla.

« Tu devineras jamais qui est ici. »

Elle est en ligne et me répond immédiatement.

« Ben Affleck. »

Carla a une passion inexplicquée (et inexplicable) pour Ben Affleck.

« Calmos ! »

« Qui, alors ? »

« »

« Crache ! »

« Es-tu bien assise ? »

« Crache !! »

« Simon. »

« Noooooooooonnnnnnnnnnnnnnnnn. »

« Oui. »

« Noooooooooonnnnnnnnnnnnnnnnn. »

« Oui. »

« A-t-il changé ? »

« Non. »

« Wow. L'amour de ta vie, qui n'a pas changé, dans le même tout-inclus que toi. Je n'y crois pas. »

L'amour de ma vie. Pfft ! Elle exagère toujours, cette Carla.

Bon, OK. Elle n'exagère peut-être pas tant que ça. Récapitulons.

Simon, c'est mon... premier.

Premier amour et premier... (Ai-je besoin de vous faire un dessin ?)

Je l'ai rencontré à La Ronde, l'été avant de commencer le cégep. Dans la file du Monstre. Après trente minutes de discussions et de regards (pratique, une file d'attente, pour apprendre à se connaître ; pas mal plus efficace que le *speed-dating*), quand le wagon est arrivé, sans dire un mot nous nous sommes

assis ensemble, laissant Carla prendre place sur le banc derrière nous avec le cousin boutonneux de Simon (ç'a pris un rouge à lèvres MAC et deux magazines *Clin d'œil* pour qu'elle me pardonne).

L'adrénaline du manège s'est mêlée à l'euphorie que je ressentais chaque fois que nos épaules se touchaient, et en terminant j'agrippais sa main pour ne plus jamais la lâcher. (Ce jour-là, bien sûr. Le soir venu, il a bien fallu se décoller, rendus au métro.)

Mais le hasard (ou le Dieu de l'amour) a voulu que nous soyons tous les deux inscrits au même cégep, à la rentrée suivante. J'ai donc passé mes deux années de cégep à roucouler, enlacée, pendant que Carla étudiait, se faisait des amis et participait à la radio étudiante. Pour moi, rien au monde ne comptait que Simon : je l'aimais avec une intensité que je trouve presque caricaturale en y repensant aujourd'hui.

Il était tel-le-ment beau (grand, châtain aux yeux bleus).

C'était le meilleur joueur de hockey de l'équipe du collège. (Il va sans dire que j'assistais à *tous* ses matchs, et même à certains entraînements.)

Bref, j'avais frappé le gros lot.

On passait des heures et des heures, allongés sur son lit, les yeux dans les yeux, à écouter de la musique. (Il adorait Pink Floyd et Led Zeppelin. Moi aussi, bien sûr. Bon, aujourd'hui je suis plus du genre Katy Perry et Lady Gaga, mais à l'adolescence, toutes les filles aiment la même musique que leur chum. C'est une loi de la nature.)

On s'écrivait des lettres enfiévrées, il me faisait des *mix* de musique, on parlait des heures au téléphone quand on n'était pas ensemble. C'était l'amour fou. Je pensais à lui chaque minute de chaque journée ; je me demande même comment j'ai fait pour passer mes examens et récolter des notes respectables. (Je devais faire du *multitasking* cérébral : un circuit de neurones pensait en permanence à Simon, tandis qu'un autre retenait la date d'entrée en vigueur de la Constitution américaine.)

Une fois, je me rappelle, il est parti en tournoi de hockey pendant cinq jours, et j'ai passé les cinq jours à pleurer comme une Madeleine. Cinq jours, sans m'arrêter. Son absence, même temporaire, me faisait trop mal. C'est débile comme je l'aimais.

Il était doux, il était fin, il était attentionné, il voulait connaître chacune de mes pensées, tracer chaque ligne de mon visage de ses doigts pour le mémoriser, il me composait même des poèmes ! (Ce que je n'ai jamais révélé aux gars de son équipe de hockey.)

C'était l'amour parfait, celui que racontent les poèmes et les chansons d'amour. Celui qui est illusoire en fin de compte, car il ne dure pas : il y a juste les adolescents pour s'aimer avec autant d'intensité. (Parce que les adolescents n'ont pas à tenir compte de la vraie vie.)

Éventuellement, ce qui devait arriver arriva, notre belle grande histoire se

termina. Et si c'est vrai que je n'ai jamais aimé autant depuis (ou en tout cas de la même façon), c'est justement parce que le premier amour ne se vit qu'une fois. C'est un rite de passage obligé, un peu comme se faire percer les oreilles ou danser son premier slow.

Alors, ma chère Carla, ses commentaires sur le supposé « amour de ma vie » que je n'avais pas revu depuis dix ans, elle peut se les garder.

Ce que je lui dis sans façon.

« Tes commentaires, tu peux te les garder. »

« Ouh, Miss est susceptible. Ai-je touché un point sensible ? »

« Tellement pas ! Rapport ? »

Aïe, aïe, aïe. Je n'ai qu'à penser à Simon, et je redeviens une ado. Ça regarde mal pour la semaine à venir.

« Ha, ha, ha ! »

Cette Carla se bidonne un peu trop à mon goût.

« Carla, sérieusement, je fais quoi ? »

« Voyons, Eva, il n'y a rien à faire ! Tu profites de tes vacances, tu te remémores de bons souvenirs et c'est tout. Après tout, tu es enceinte ! »

Tiens, c'est vrai, ça. Après tout, je suis enceinte.

Mercredi

10h23

– Eva ! Tu peux me mettre de la crème solaire dans le dos ?

Ma mère se retourne, me tendant un tube de Coppertone. Je le prends d’une main, et de l’autre je m’accroche à la rambarde. Le bateau tangue doucement mais dangereusement sur les vagues. À la suite d’une certaine discussion la veille, nous avons tous (nous sommes fous) décidé d’aller en excursion à la fameuse île aux tortues recommandée par une certaine personne (que je ne nommerai pas et à qui ne je pense pas).

– Maman ! C’est de la deux, ta crème.

– Et alors ? J’ai bien le droit de bronzer un peu.

– C’est complètement rejet, le bronzage, marmonné-je tout en appliquant la crème du bout des doigts.

(Il n’y a pas que la personne-qu’on-ne-nomme-pas-et-à-qui-je-ne-pense-pas qui a cet effet. Ma mère aussi a le don de me transformer en ado revêche et morose. Une véritable machine à voyager dans le temps ambulante, cette femme.)

À nos côtés, Sandrine expose son visage au soleil, l’air béat. François et Marc discutent vigoureusement. (J’entends des mots comme « offre publique d’achat » et « capital de l’entreprise cible », donc je me tiens loin.) Les parents de Marc sont assis près du capitaine, écoutant d’un air attentif ses explications sur la formation géologique de l’île où nous nous rendons. Son crémage terminé, ma mère ouvre son sac et en sort un magazine à potins mettant en vedette la famille Kardashian. (Pendant que la mère de Marc questionne le capitaine sur l’écosystème idéal pour les tortues. Ces deux femmes n’ont vraiment pas les mêmes centres d’intérêt.)

Quant à moi, perdue dans mes pensées, le rythme des vagues me calme peu à peu.

C’est normal, après tout, que j’aie eu un choc, hier, en revoyant une certaine personne de mon passé. C’est une semaine forte en émotions. Ma petite sœur se marie, c’est mon premier vrai voyage avec mon chum, et... je suis maintenant officiellement un jour en retard.

Moi qui ne suis JAMAIS en retard.

Je n’ai qu’un mot à dire : yahou !!!

François sera ravi.

Ma mère aussi.

Et Sandrine.

Oh, Sandrine !

Peut-être ferais-je mieux de ne pas annoncer ma nouvelle cette semaine.

Après tout, c'est son mariage. Ce n'est pas le moment d'attirer l'attention sur moi.

Oui, ce sera mieux ainsi. Motus et bouche cousue.

Et puis, Sandrine tombera peut-être rapidement enceinte après son mariage ! Nous ferons des petites cousines du même âge, nous les habillerons en jumelles, ce sera extra !

Oui, voilà. Je nage dans le bonheur. Je n'ai que faire de Simon-machin-chose.

(Simon Parthenais. Si vous saviez le nombre de fois où je me suis exercée à signer Eva Parthenais dans mes cahiers. Oui, je sais, les femmes ne prennent plus le nom de leur mari depuis 1980, au Québec, mais que voulez-vous, les lois ne peuvent empêcher les adolescentes amoureuses de rêver.)

L'île apparaît au loin. Elle est minuscule ! L'eau qui l'entoure est d'un turquoise parfait, le sable est blanc, blanc, blanc, on voit quelques palmiers ondoyer au vent. Quel endroit paradisiaque. Je me prosternerais aux pieds des parents de Marc pour les remercier de m'avoir permis de venir ici, si j'avais le droit d'avouer être au courant de leur geste généreux.

Je sors mon téléphone de mon sac pour prendre des photos, impatiente de les envoyer à Carla. S'il y a une chose au monde plus agréable que d'être sur une île paradisiaque, c'est bien d'envoyer des photos de nous sur ladite île paradisiaque à notre meilleure amie restée à Montréal où il fait -18°C (sans compter le facteur vent) et où l'on attend de dix à quinze centimètres de neige.

Dès qu'on débarque sur la plage, ma mère étend son paréo sur le sable et s'allonge pour se faire bronzer. Pendant ce temps, les parents de Marc ajustent leurs jumelles, prêts à partir à la découverte des oiseaux de l'île. Sandrine, Marc, François et moi ajustons nos masques et chaussons nos palmes pour aller faire du *snorkeling* et tenter d'apercevoir ces fameuses tortues. Suivant les instructions du capitaine du bateau, nous contournons à la nage les rochers au bout de la plage et nous nous retrouvons dans la baie suivante. Où nous sommes seuls au monde, tous les quatre. Seuls à flotter dans cette eau transparente et à admirer des coraux colorés. Soudain, Marc fait un signe de la main, nous indiquant de nous taire. Nous plongeons tous la tête dans l'eau, et là, sous nous... une tortue ! C'est la chose la plus magique que j'ai vue de ma vie. Elle nage lentement, mais avec tant d'élégance, malgré sa taille disons plutôt rondelette. Puis, elle disparaît. Nous relevons tous la tête hors de l'eau, ébahis. Quel moment magnifique. Nous nageons vers la plage, où je brise un peu l'harmonie du moment en sortant de l'eau mes palmes aux pieds et en marchant comme un pingouin (je rougis en voyant Sandrine qui a eu l'idée géniale de les retirer dès qu'elle a repris pied et est sortie de l'eau, les palmes

à la main, telle une *Bond Girl* en bikini blanc).

Nous nous étendons tous les quatre à même le sable, pour reprendre notre souffle. Le silence est complet. On ne voit plus notre bateau, ancré dans la baie voisine. Je ne pense pas avoir jamais été aussi profondément relax de toute ma vie. Je laisse échapper une grande expiration de bien-être. Sandrine aussi.

Tiens, c'est louche, ça. Absorbée par mes histoires, mon cycle biologique et la rencontre impromptue d'un certain quelqu'un, je ne l'avais pas remarqué jusqu'à maintenant, mais voilà que ça me saute aux yeux : depuis hier, Sandrine est étrangement zen pour une fille qui se marie dans quatre jours et dont la future belle-mère veut faire dérailler les plans d'organisation du mariage.

Éclaircissons l'affaire.

Mais pas devant Marc. Je ne sais pas ce que Sandrine lui a dit et je n'ai pas l'intention de mettre ma sœur dans le pétrin.

À cet instant, comme par magie, Marc dit :

– François, *dude* ! T'as vu ce gros rocher au bout de la plage ? Je parie que si on grimpe dessus, on pourrait faire un flip arrière et atterrir dans l'eau.

Ce à quoi François rétorque :

– Ha ! Tu dis ça maintenant, mais une fois là-haut, tu ne seras jamais *game*.

– On parie ?

Et les voilà partis à la course, comme deux chiots qui ont aperçu un os. Parfait.

– Dis donc, Sandrine, comment ça se passe avec la mère de Marc ? Les préparatifs du mariage ? Tu as l'air drôlement relax.

Sandrine prend un air complice pour m'avouer :

– J'ai une stratégie à tout casser.

– Raconte !

– Mais tu ne dis rien à personne, hein ?

– Juré craché.

Avec ma grossesse et les parents de Marc qui paient notre séjour, je suis déjà tellement pleine à en exploser de secrets que ce n'est pas un de plus qui fera une grande différence. Sandrine se penche vers moi et m'explique :

– Quand la mère de Marc me fait part de ses souhaits, pour le mariage, je dis oui à tout. Et ensuite je n'en fais rien ! C'est moi qui parle directement à la coordonnatrice de l'hôtel, alors...

– Mais elle s'en rendra bien compte !

– Oui, mais il sera trop tard ! Une fois que la cérémonie sera commencée, elle n'aura pas le choix de se taire. Elle ne fera quand même pas un esclandre à mon mariage ! Et d'ici là, j'ai acheté la paix.

Ma sœur est carrément machiavélique.

On entend un gros plouf ! C'est Marc qui a sauté à l'eau, les pieds en premier, pour d'abord tester la profondeur de l'eau et l'arc de la chute. François se bidonne au sommet du rocher. C'est drôlement haut, leur truc.

– Et toi ? me demande ma sœur. Pourquoi tu n'as pas dit à François qui était Simon, hier ?

Je commence à bredouiller une réponse, quand on entend un cri digne d'un samouraï qui s'apprête à enfoncer une épée dans le ventre de son adversaire. C'est François qui s'élance. Il fait un immense saut, mais à la dernière minute son pied semble accrocher quelque chose, et il tombe en battant des ailes comme un oisillon éjecté du nid. Il frappe l'eau à plat ventre dans un grand « sploch ! » et ne remonte pas à la surface. Marc se jette dans l'eau vers lui, tandis que je me mets à hurler.

– François !!! François !!!

Je me lève prestement et je cours vers eux. Sandrine me suit de près. Marc nage vers la plage, tenant la tête de François hors de l'eau. Quand nous arrivons, Marc est à quatre pattes sur le sable, haletant, et François est couché en boule, tenant sa cheville entre ses mains, grimaçant et se tordant de douleur.

– François ! Ça va ? demandé-je, en panique.

– Tu vois bien que non ! dit-il d'un ton hargneux.

(À sa décharge, c'est vrai que c'était un peu évident.)

– Sandrine, ordonne Marc, va au bateau et demande au capitaine d'appeler à l'aide.

Ma sœur part en courant, ramasse ses palmes et se jette à l'eau. Marc et moi restons plantés là, ne sachant que faire, n'osant pas toucher François ni le déplacer.

Quelques minutes (qui me paraissent être des heures) plus tard, Sandrine revient, à bout de souffle. Elle nous annonce que le capitaine a appelé des secours à l'aide de son *walkie-talkie*.

– Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? demande Marc.

– Il y a de grosses vagues dans la baie, il ne voulait pas abandonner son bateau. Je lui ai dit que la vie de François n'était pas en danger.

– Qu'en sais-tu si ma vie est en danger ? Je n'ai jamais eu aussi mal de toute ma vie !

François a des gripes d'homme légendaires. Alors vous imaginez, quand il lui arrive réellement quelque chose... Pauvre chéri.

On entend tout à coup le bruit d'un moteur. Je lève la tête. Loin d'être la vieille coque de bois à la peinture écaillée qui nous a menés jusqu'ici, c'est maintenant un hors-bord étincelant digne de *Baywatch* qui s'approche de nous à vive allure. Et au volant, je reconnais bientôt... Simon. Qui saute du bateau

et se dirige vers nous au pas de course, une trousse à la main. L'apercevant, François marmonne :

– Ah, c'est le G.O. Au moins, on est sûrs qu'il a ses cours de premiers soins.

Je ne peux m'empêcher de ricaner. Ça doit être la nervosité. Simon nous salue d'un geste de la tête, puis il s'accroupit à côté de François, lui posant quelques questions auxquelles ce dernier répond en bougonnant. Simon palpe doucement son cou, fait descendre ses doigts le long de sa colonne vertébrale (suis-je détraquée si j'avoue que ç'a l'air drôlement agréable, ce petit massage ?), puis il effleure doucement la cheville de François.

– Je crois que c'est une fracture de la cheville, dit-il enfin. Je vais l'immobiliser avant de te ramener à l'hôtel.

Simon ouvre la trousse et saisit un bandage qu'il enroule d'une main experte autour de la cheville de François. La compression semble lui faire du bien, parce qu'il arrête un moment de geindre et de grimacer.

– Tu peux me donner un coup de main pour l'emmener au bateau ? demande Simon à Marc.

Ils prennent François chacun par un bras et le soulèvent, titubant légèrement dans le sable jusqu'au bateau. Une fois François bien installé, l'air mi-penaud mi-héroïque, Simon saute dans le bateau à son tour. Je m'apprête à grimper à ses côtés quand il me dit :

– Désolée, Eva, mais il n'y a de la place que pour trois, et je préférerais que Marc nous accompagne. Il pourra m'aider à soulever François à l'arrivée.

– D'accord, je comprends...

– Ne t'en fais pas, me dit-il avec un clin d'œil, ce ne sera jamais pire que ta fracture du fémur. Je vais lui faire un beau plâtre bien lisse, pour tes dessins.

– Ta fracture du fémur ? Quels dessins ? demande François.

Le bruit du moteur m'empêche d'entendre la réponse de Simon. Marc nous fait un signe de la main et ils s'éloignent tous les trois à vive allure.

– Tu aurais peut-être dû dire à François qui il était, hein ? dit ma sœur.

– Ouais.

Sonnées, nous repartons à pas lents vers l'autre extrémité de la plage, où m'attendent mes palmes. Je les enfile comme un automate, puis nous sautons à l'eau. Ce qui me semblait si paradisiaque il y a quelques minutes à peine est maintenant vraiment étrange. Qu'est-ce que je fais à flotter dans cette eau turquoise transparente au gros soleil, pendant que François a la cheville cassée, et que Simon... Et que Simon se souvient des dessins sur mon plâtre.

Nous étions allés skier. Il y avait de la grosse poudreuse, et j'ai eu l'intelligence de suivre Simon dans un sous-bois. Un de mes skis a accroché un arbre, l'autre a continué dans la direction opposée, le contact avec l'arbre a été assez fracassant, merci, et je me suis fracturé le fémur. Je suis restée trois

semaines au lit avec un plâtre qui allait de la hanche aux orteils, et qui m'empêchait de prendre une douche ou un bain. Savez-vous ce que ça donne, une adolescente pleine d'hormones qui se lave à la mitaine pendant trois semaines ? Oui. Ça ne sent pas très bon.

Simon est quand même venu me voir tous les jours, après l'école. Il me tenait la main, me faisait jouer de la musique, bref, il tentait de me distraire, ce qui n'était franchement pas facile, jusqu'à ce qu'il trouve une idée de génie : il m'a amené des crayons-feutres pour que je dessine sur mon plâtre. J'ai d'abord rétorqué que je n'avais pas huit ans, puis je me suis laissée prendre au jeu. Chaque jour, je dessinais des petites vignettes, qui racontaient des anecdotes entre Simon et moi, un peu à la manière d'une bande dessinée. Quand il arrivait le soir, il se précipitait pour découvrir la plus récente.

Bon, tout ça a quand même été un peu honteux quand le médecin a déclaré que je pouvais commencer à marcher avec des béquilles et mettre un peu de pression sur la jambe. J'ai dû retourner à l'école avec un plâtre non seulement dessiné comme celui d'un enfant, mais révélant en plus plein de moments intimes entre Simon et moi. (Je n'y avais pas pensé, pendant que le plâtre passait vingt-deux heures par jour sous la couette.) J'ai supplié le médecin de m'en poser un nouveau, mais supposément que les médecins n'ont pas que ça à faire et qu'ils ont des vies à sauver, mademoiselle.

Mes amies se sont bien gaussées. Je pense même que Carla a reproduit les vignettes les plus gênantes dans le journal étudiant.

Nous arrivons au bateau, où ma mère fait semblant d'être très inquiète (« Une fracture ? Wow. C'est pas drôle. »), mais continue néanmoins à feuilleter les pages de son magazine à potins. (« Avez-vous vu sa robe de mariage ? Elle a le décolleté d'une escorte ! »)

Je m'impatiente.

– On y va ? demandé-je au capitaine.

Celui-ci me fait comprendre dans un mélange de gestes et d'anglais qu'il faut attendre les autres membres de notre groupe.

Les parents de Marc !

Je les aurais oubliés, ceux-là.

Je me tourne vers Sandrine.

– On part à leur recherche ?

– Des plans pour qu'on ne les trouve pas, et qu'eux ensuite nous attendent sur la plage pendant qu'on les cherche.

– Je sais, mais...

– Relaxe, Eva, il va bien aller, ton François. Après tout, ton Simon s'en occupe.

Elle se croit vraiment drôle, ma sœur.

Elle ricane comme une petite fille de six ans.

Ce qui attire inévitablement l'attention de ma mère. (Elle a l'oreille, pour les potins, c'est bien connu.)

– Simon ? Quel Simon ?

– Simon Parthenais, dit Sandrine.

– Quoi ? Simon Parthenais ? Ici ? Mais comment ça ?

Sandrine lui raconte une version accélérée de l'affaire. Ma mère se pâme.

– Mon beau Simon. Mon Dieu que ça va me faire plaisir de le revoir.

(Ma mère aimait Simon quasiment plus que moi, c'est tout dire. Surtout quand il s'est inscrit en médecine à l'université. Si vous l'aviez entendue s'exclamer : « Enfin, on aura un médecin dans la famille ! » Elle a vécu un deuil très difficile, quand nous avons rompu.)

– Maman, ne me fais pas honte, OK ?

– Moi ? Te faire honte ? Quelle idée !

Elle ronchonne et se replonge dans son magazine.

– Enfin ! s'écrie Sandrine.

Ce sont les parents de Marc qui sortent de la forêt et s'avancent vers nous. Nous les mettons vite au courant et nous partons vers l'hôtel, dans la coque de bois qui tangué doucement et dangereusement sur les vagues.

Que c'est long.

J'entre à toute vitesse dans ma chambre. François est allongé sur le lit. Sa cheville plâtrée est posée sur un oreiller. Il regarde dans le vide, l'air morne.

– Mon pauvre chéri ! Comment ça va ?

– Pas très bien, Eva.

– Je sais ! Mon pauvre chou ! Comme tu dois souffrir !

(Ici, c'est important d'en rajouter. Afin que l'homme sente son bobo reconnu à sa juste mesure, et qu'il puisse bravement déclarer que ce n'est pas si pire.)

– C'est pas si pire.

Ouais ! J'ai réussi.

– Veux-tu un jus ? Un verre d'eau ? Une collation ?

– Non, ça va. Ah... Peut-être une crème glacée.

Zut. Le bar à crème glacée est à l'autre bout du club. Le temps que je revienne, même à la course, elle va me fondre dans les mains.

Mais il faut ce qu'il faut.

– Tout de suite, mon chéri !

Je vais TUER François.

Jamais vu un patient aussi difficile.

Tout en prétendant qu'il n'a besoin de rien, il me fait courir depuis mon

retour. Des Tylenols, un sandwich, un magazine qu'il a prêté à Marc et qu'il voudrait lire, un jus, une autre crème glacée : la liste de ses demandes est infinie. Et si seulement ce n'était que ça ! En plus, il :

a) se plaint chaque fois que je reviens avec la nourriture ou l'objet demandé parce que j'ai pris trop de temps (« Qu'est-ce que tu faisais, une séance de bronzage ? Je souffre, moi ! ») ;

b) me demande constamment de réarranger ses oreillers pour qu'il soit plus à l'aise (pour ensuite déclarer que c'est pire qu'avant et me demander de tout remplacer) ;

c) ne tolère pas que je semble m'amuser ou même simplement me reposer une seule minute (j'ai fini par répondre au texto de Carla cachée dans les toilettes, et même là, il a trouvé ça si long que j'ai dû m'inventer un début de tourista).

Mais je dois demeurer compréhensive. Le pauvre chéri, il est blessé ! Et quand on est en couple, on affronte à deux les aléas de la vie. C'est la règle.

N'empêche que quand Marc cogne à la porte et entre dans la chambre, je me prosterne presque à ses pieds de reconnaissance.

– Dis donc, Eva, demande-t-il, tu pourrais me rendre un service ?

– Bien sûr.

Il m'adresse un clin d'œil complice.

– Sandrine a besoin d'aide pour plier les livrets de cérémonie, pour le mariage. J'en ai fait un peu, mais j'ai les mains pleines de pouces et elle s'impatiente. Tu ne pourrais pas me remplacer ? Je resterai ici avec François.

Marc ! Je l'embrasserais.

– Oui, si ça peut te rendre service, dis-je avec un air de martyr. Je suppose qu'on ne refuse rien aux mariés.

Mon ricanement guilleret alerte tout de suite François, qui émet un gémissement de douleur en tentant d'atteindre son verre d'eau.

– Mais... je ne sais pas si François peut se passer de moi. Comment te sens-tu, mon chéri ?

Marc me pousse vers la porte.

– Je vais m'occuper de lui, allez ! Sandrine t'attend.

Je ne proteste pas, j'attrape mes lunettes de soleil et je cours vers la porte.

À moi, la liberté !

Sandrine m'attend au bar de la piscine, un cocktail à la main. Je m'assois et je commande un jus de fruits frais.

– Alors, tes livrets de cérémonie ? On fait ça où ?

– Il n'y a pas de livrets à plier, banane ! C'est la coordonnatrice de l'hôtel qui s'en charge. On a dit ça pour te permettre de te sauver.

– Vous êtes forts.

À ce moment, la mère de Marc s'avance vers nous, un classeur sous le bras. Avec sa jupe noire et son chignon, elle aurait l'air plus à sa place dans un conseil d'administration qu'au bord d'une piscine.

– Sandrine, ma chérie, j'ai regardé le catalogue photo de l'hôtel pour choisir les fleurs. Les roses sont superbes, ça décorerait très bien la salle de réception.

– Des roses ? Quelle bonne idée !

– Et pour le menu, je me suis dit qu'on pourrait servir de la langouste en plat principal. C'est si distingué.

– Parfait, j'adore la langouste !

(Sandrine déteste et ma mère est allergique.)

– J'ai aussi travaillé sur un choix musical pour la cérémonie, qu'en dis-tu ?

Elle lui tend une feuille que Sandrine parcourt rapidement du regard.

– Un trio de violons, quel excellent choix ! Vraiment, nous avons les mêmes goûts.

La mère de Marc s'éloigne, ravie. Ma sœur boit une gorgée de cocktail, satisfaite comme un chien qui vient d'enterrer un gros os juteux.

Elle exagère.

– Tu ne trouves pas que tu exagères ?

– J'ai bien réfléchi à mon affaire. Il n'y a aucune autre issue possible. Une fois sur place, quand elle verra mes fleurs tropicales, qu'elle goûtera mon poisson des îles et qu'elle entendra mon guitariste hippie, elle sera dans l'émotion du moment et elle sera séduite. Rien de tout cela ne comptera pour elle. Mais si je l'affronte maintenant, ce sera la guerre. C'est ça, un mariage. Tout le monde est stressé avant, et le jour venu, tout le monde est content.

– Tu joues avec le feu.

– Tu vois ! Toi aussi, tu es stressée, et le jour de mon mariage, tu vas trouver que tout est beau et que ça se passe super bien.

– Si tu le dis. Bon, comme on n'a pas de livrets à plier, on va s'allonger près de la piscine ?

– Non, ma chère. On va faire une activité.

– Une activité ?

– Oui, une activité. On est dans un hôtel cinq étoiles tout-inclus, on va profiter un peu de tout ce qui est inclus.

– Mais j'en profite, moi !

– Je ne parle pas du buffet déjeuner. Je parle du kayak, du ski nautique, du tennis, de l'aquaforme, de...

– Sérieusement ?

– Viens !

Cette Sandrine a toujours été trop sportive.

Au centre de réservations, on nous présente les options.

– Les terrains de tennis seront libres à 15h30.

– C’est trop tard, je devrai retourner voir François.

– Il y a un cours d’aquaforme à 15h.

– Trop tard !

– Le ski nautique est en relâche jusqu’à 16h...

– N’y a-t-il pas quelque chose qu’on puisse faire maintenant ? l’interrompt ma sœur.

– Ah, je vois que le moniteur de plongée sous-marine est libre.

Aïe. La plongée sous-marine, ce n’est pas top pour les petits pépins de pomme. Carla m’a fait la longue liste des interdits, avant mon départ (heureusement, il ne semble pas y avoir de sauna ou de ski alpin à l’hôtel).

Je vais devoir improviser.

– C’est que... j’ai les sinus un peu bloqués.

– Alors il y aurait la planche à voile.

– Parfait ! Viens, Eva.

Misère.

Plus nous approchons du centre nautique et plus mon ventre se noue. Je me demande s’il sera là. Je me demande s’ils ont parlé de moi, sur le bateau. Je n’ai pas osé poser la question à François, et bien sûr j’oserai encore moins la poser à Simon.

Une monitrice s’avance vers nous et nous équipe de vestes de sauvetage avant de nous expliquer les rudiments du sport. Puis elle nous installe sur la plage, chacune munie d’une voile que nous apprenons à tenir dans le vent. C’est bien sûr à ce moment que Simon apparaît. Je n’ai pas encore mis les pieds à l’eau que j’ai déjà l’air d’une débutante !

– Salut, Simon ! lance Sandrine.

Je lui souris. Il discute quelques instants avec nous, pendant que je me bats avec ma voile (c’est drôlement lourd, ce truc), puis il annonce qu’il donne un cours privé et se dirige vers un monsieur hyper poilu qui l’attend.

Ouf ! Simon sera occupé avec son grizzly et moi j’apprendrai à faire de la planche à voile tranquillement.

(Il y a peut-être une minuscule parcelle de mon être qui est un tantinet déçue, mais je la fais taire très vite.)

La monitrice soulève nos planches et les amène dans l’eau. Nous avançons à sa suite. Je grimpe sur ma planche. Je mets quelques instants à me tenir debout sans trop tituber. Puis, je saisis la corde et la tire fort pour monter ma

voile. Bien sûr, je perds l'équilibre et je tombe tout de suite à l'eau. Sandrine se débrouille un peu mieux et elle avance de quelques mètres avant de tomber. La monitrice se dirige vers elle pour lui donner des conseils.

Ce beau scénario se répète plusieurs fois. Je fais littéralement du surplace, je n'ai pas encore réussi à monter ma voile (mais j'ai piqué huit beaux plongeurs, je devrais plutôt me concentrer sur cette spécialité). Sandrine, elle, avance de mieux en mieux, si bien que la monitrice commence à avoir de la difficulté à la suivre. Elles sont à l'autre bout de la plage quand je parviens enfin à lever ma voile.

Le sentiment de victoire que je ressens est dur à décrire. Je suis debout, en équilibre sur une planche ! En pleine mer ! Et j'avance, j'avance vite ! En fait, j'avance de plus en plus vite. Je semble avoir attrapé un bon vent et je m'éloigne dans la baie. Comment ça se tourne, ce machin ? On n'en était pas encore rendu là dans nos cours.

Que faire ? Je tire la voile vers moi, mais ça me fait aller encore plus vite. Je la tourne vers la gauche, quand un coup de vent me fait perdre le contrôle, et ma voile s'affaisse dans l'eau.

Voyons le bon côté des choses : au moins je ne suis pas tombée, et je suis toujours en possession de ma planche. Je m'assois dessus, ayant peur de perdre l'équilibre, et je regarde vers la plage (qui me semble très loin, tout à coup). Je vois une petite voile bleue, c'est Sandrine qui longe le bord de l'eau. Je ne distingue plus les visages, mais je crois que la monitrice est sur la plage. J'essaie de hélér de la main, mais assise comme je suis, elle ne me verra pas. Je me lève quelques instants et je lève les bras, mais j'ai trop peur de tomber loin de ma planche. Je me rassois.

Les minutes s'étirent. J'ai l'impression que le courant me repousse encore plus loin de la côte. Il faut que je fasse quelque chose. Je pourrais essayer de reprendre ma voile, mais qui dit que je ne disparaîtrais pas encore plus loin vers le large ?

Je pourrais essayer de nager. En tirant la planche avec moi. Réflexion faite, ça me semble être la meilleure option. Je saute à l'eau et je commence à nager d'une main, tenant la planche de l'autre. Avec la voile qui traîne dans l'eau, ça n'avance pas vite. Zut de zut.

Sûrement, Sandrine et la monitrice se rendront vite compte de mon absence. Il vaudrait mieux que j'attende. Je grimpe de peine et de misère sur la planche. (Pas facile, en eau profonde, je dois me tortiller comme une anguille. Heureusement qu'il n'y a personne pour me voir.) J'attends. J'ai le nez et les lèvres qui commencent à brûler. Argh ! Je veux sortir d'ici. Je veux être allongée sur le bord de la piscine, un jus à la main. Je veux...

Ah, ha ! Il y a quelqu'un qui se dirige dans ma direction, debout sur une planche, une longue rame à la main. Je me lève sur ma planche et je fais de grands gestes, espérant attirer son attention. Au fur et à mesure que la

personne s'approche, je distingue un chapeau de paille à grands rebords, un short de surf bleu et vert, un torse bronzé et musclé...

Simon.

Encore lui ?

– Encore toi ? dis-je quand il s'approche.

– Quoi, encore moi ?

– Tu nous as secourus sur l'île ce matin, et tu me secours encore cet après-midi.

Ça fait un peu arrangé avec le gars des vues. Peut-être qu'il me suit ?

– Je suis désolé de te dire ça, Eva, mais... c'est mon travail.

Tiens, c'est vrai, ça. Que je suis bête.

– Je ne suis donc pas la seule demoiselle en détresse que tu sois venu repêcher ici ?

Un instant. Est-ce que je flirte ? Eva, arrête de flirter.

– Tu n'es ni la première ni la dernière. Les courants peuvent être forts. Mais ta monitrice aurait dû mieux te surveiller, je vais lui en toucher un mot.

Ouh, quel ton autoritaire.

– Allez, viens, dit-il en indiquant sa planche.

– Comment ramèneras-tu la planche à voile ?

– Je vais la tirer, dit-il en enroulant une corde autour du manche de la voile.

C'est une opération délicate que de passer de ma planche à la sienne sans avoir l'air de Bambi sur la glace, mais je ne m'en tire pas trop mal.

– Assois-toi à califourchon, près du centre, dit Simon.

La manœuvre terminée, il s'assoit derrière moi.

Près de moi.

Très près.

Je sens sa chaleur dans mon dos.

Je sens le mouvement de ses bras qui font avancer la planche d'un rythme tranquille.

– Ça va ? me demande-t-il.

– Euh, oui. J'ai le nez qui brûle.

(Je ne trouvais vraiment rien d'autre à dire.)

– Tiens.

Il me met son chapeau de paille sur la tête.

Je me sens aussi ridiculement fière que la fois où il m'avait prêté son chandail de laine.

Simon avait un chandail de laine rayé brun et beige, tricoté par sa grand-mère, qu'il portait tout le temps. Ça n'a pas l'air si intéressant, comme ça,

mais nous avions dix-sept ans, et Simon était le plus beau gars du cégep (bon, un des plus beaux, et ce n'est pas que moi qui le dis – il était dans le top 10 officiel du journal étudiant). Tout ce qu'il faisait ou portait était automatiquement empreint d'un prestige certain. Son fameux chandail était connu de toutes les filles dont il faisait battre le cœur un peu plus vite (on ne sortait ensemble que depuis quelques semaines, alors personne ne s'empêchait d'espérer). Un après-midi, nous étions dehors après les cours. Les gars jouaient à la balle aki. Le mois de septembre devenait frisquet, j'ai frissonné dans ma blouse, et Simon a enlevé son chandail pour me le prêter. Je suis rentrée chez moi avec, et au lieu de le lui redonner, je l'ai remis le lendemain, avec un legging. Quand je suis entrée dans la salle étudiante, portant fièrement l'immense chandail de laine tricoté par la grand-mère de Simon, les filles se sont mises à chuchoter et à se donner des coups de coude. Mission accomplie.

Nous approchons de la plage où Sandrine nous attend. Je m'empresse de remettre son chapeau à Simon, et après l'avoir remercié brièvement (après tout, comme il l'a dit, c'est son travail de me secourir, pas de quoi en faire un plat), je vais vers ma sœur, à qui je reproche de m'avoir oubliée, afin d'aider à dissimuler mon malaise.

Mais elle n'est pas dupe et se moque allégrement de moi.

– Ouh, quel moment hyyyper romantique ! Il sauve ton chum le matin, et toi l'après-midi ! Ha, ha, ha !

Je me dis que la meilleure stratégie est de l'ignorer complètement. Tout ce que je pourrai dire ajoutera de l'huile sur le feu. Je la laisse donc parler et ricaner jusqu'à ce qu'elle soit à court d'inspiration et qu'elle annonce qu'elle a un rendez-vous avec la coordonnatrice de l'hôtel.

– Tu veux que je vienne avec toi ?

– Non, ça va, c'est vraiment une formalité. Tout est déjà organisé.

– OK. Je vais passer prendre des jus frais et monter voir François. Je t'enverrai Marc.

– Parfait, à tantôt !

Et elle s'éloigne.

Je me rends au bar de la piscine, où je commande deux jus. On me tape sur l'épaule.

Encore Simon !

Il semble lire dans mes pensées.

– Ne dis pas « encore toi », je travaille ici ! C'est normal qu'on se croise, non ?

– Mais oui, ha, ha, ha, très normal, pourquoi tu dis ça ?

(Complètement tarée, la fille.)

– Écoute, Eva, puis-je te parler un instant ?

– Euh, oui, bien sûr.

Il m'entraîne vers une petite table, à l'ombre d'un cocotier.

Que veut-il me dire ? Se souvient-il, lui aussi, des journées entières que nous passions allongés, les yeux dans les yeux, à parler de tout et de rien, à se découvrir centimètre par centimètre, tranquillement, parce que nous avions la vie devant nous et absolument rien de plus intéressant à faire au monde ? (Je me remémore parfois cette intensité, quand François m'invite avec un clin d'œil subtil à venir au lit, et que je préfère terminer un épisode de *La Galère*, bien emmitouflée dans mon nouveau divan sectionnel gris perle.)

Mon cœur bat un peu trop fort à mon goût. Il faut absolument que je combatte ce trouble qui m'envahit. Je suis en couple, bordel. En vacances avec mon chum sérieux. Avec qui j'ai acheté un superbe condo. Et de qui je suis enceinte (enfin).

Réveille-toi, Eva ! François, c'est ta vraie vie. Simon, c'est de la nostalgie, sans plus.

C'est normal qu'il me fasse de l'effet. Après tout, nous avons passé deux années intenses ensemble, et notre relation a fini sans vraiment finir (je vous raconterai).

Mais c'était il y a dix ans, tout ça. Aujourd'hui, les choses ont changé. J'ai trente ans. Un condo. Un petit bébé dans mon ventre. Un boulot bien payé.

Et un chum sérieux, qui gagne bien sa vie, qui élabore des projets d'avenir avec moi.

Vais-je jeter tout ça en l'air pour une idylle passagère avec une ancienne flamme ?

Et puis, que pourrait-il bien arriver, avec Simon ? Un baiser au soleil, et puis après ? Il a choisi une vie très différente de la mienne. Ça fait peut-être de beaux pectoraux, travailler comme moniteur de planche à voile dans le Sud, mais ce n'est pas le genre de vie que j'aspire à bâtir.

Soyons honnêtes. Il n'y a aucun avenir possible entre nous. Aucun.

Alors je pousse très fort pour faire taire les papillons qui envahissent mon ventre, les sommant de se calmer. J'inspire profondément et je prends les devants de la conversation. Il faut mettre un terme à... Je ne sais pas ce qui se passe, exactement, mais je sais que ça doit finir.

– Simon, dis-je, ça m'a fait très plaisir, de te croiser ici. C'est fou comme le temps passe vite ! On ne s'était pas vus depuis si longtemps, n'est-ce pas ? Tu me feras signe si tu passes à Montréal. François et moi avons acheté un super beau condo. Si tu as envie de venir souper, ça nous fera plaisir.

– Un condo ? Félicitations.

– Oui, il est bien situé, avec un beau mur de brique, et deux grandes chambres, ce qui sera pratique sous peu, dis-je en ricanant.

– Pratique ?

- Oui... C'est le tout début, alors garde ça pour toi, mais je suis enceinte !
- Enceinte ? Wow.
- Je sais ! Nous sommes tellement heureux.
- Félicitations, encore une fois.
- Merci ! C'est vraiment extraordinaire, comme moment. Et toi ? Que voulais-tu me dire ?
- Rien... Rien de spécial.

En rentrant dans ma chambre, je suis accueillie par un François bougon qui me reproche de ne pas lui avoir rapporté à manger ou à boire. (Zut ! J'ai oublié son jus au bar.) Je le calme vite en le chouchoutant et en prenant bien soin de lui. Sa bonne humeur revenue, François se montre de nouveau affectueux et câlin. Je choisis un film sur mon ordinateur portable et nous nous installons confortablement tous les deux, mes pieds sur ses genoux, comme à la maison. Nous ne descendons pas souper, choisissant plutôt de commander à la chambre et de regarder un autre film.

Ce retour à la routine finit de m'apaiser.

Jendi

7h32

OK.

Fait que je ne suis pas enceinte après tout.

Quand je me suis réveillée ce matin... voilà.

C'est ça qui est ça.

Mais bon. Ce n'est pas grave. C'est normal que ces choses-là prennent un certain temps. Presque personne ne tombe enceinte du premier coup. (Sauf Carla, mais je suis sûre qu'elle ment. Elle dit qu'elle est tombée enceinte du premier coup, car c'est arrivé le premier mois où elle a fait sa courbe de température. Mais ils avaient retiré le gardien de but bien avant, je le sais. Je les voyais bien ricaner, tous les deux, quand ils se dirigeaient vers leur appartement, dans les fins de soirée. Et Carla qui mystérieusement ne buvait plus deux semaines par mois. Premier coup, mon cul.)

Et vous savez ce que ça veut dire ? Oh oui. Ça veut dire qu'il y a un cocktail signature aux fruits tropicaux qui a mon nom écrit dessus. (OK, peut-être commencerai-je avec un mimosa au petit-déjeuner, pour ne pas effrayer tout le monde. Mais après, gare à eux.)

Au fond, ça tombe bien. Je pourrai profiter de mes vacances. Boire au mariage de ma petite sœur dans deux jours (je risque d'en avoir besoin). En fait, le *timing* est impeccable, car ce soir, c'est l'enterrement de vie de jeune fille de Sandrine ! Wouuuuh !!! (Sentez l'enthousiasme débordant.)

Quatre de ses copines débarquent aujourd'hui, ainsi que trois des amis de Marc. Au début, je trouvais étrange qu'ils ne viennent que pour trois jours, mais maintenant je comprends que la générosité des parents de Marc ne devait pas s'étendre à eux. Ha.

Alors ce soir, ce sera la fiesta. Totale. Heureusement que je n'ai pas de petit pépin dans mon ventre. Y aura plus de place pour la téquila. Double ha.

Tout est bien qui finit bien.

Je suis zéro déprimée.

Zéro.

Je me traîne les pattes jusqu'à la salle à manger, où je réussis à avaler deux mimosas avant que ma mère se joigne à moi. Le champagne (parce que c'est du vrai, en plus) me donne la sensation de flotter légèrement. Rien ne me semble grave, maintenant.

Ma mère met durement à l'épreuve ma sérénité récemment acquise en se relevant de son siège, quelques minutes plus tard, avec la même urgence que si un bourdon l'avait piquée sur les fesses.

– Simon ! Youhou ! Simon !

Je laisse tomber mon visage entre mes mains. Elle se précipite dans la salle à manger et lui saute dessus comme la misère sur le pauvre monde. Elle le serre dans ses bras, lui fait deux fois la bise, le resserre dans ses bras, on croirait assister au retour du fils prodigue. Elle le guide vers une petite table et ils s'assoient ensemble.

Moi, de l'autre côté de la pièce, je fais semblant de rien, c'est-à-dire que je sirote un café et commande un troisième mimosa.

Jusqu'à ce que je n'en puisse plus (mais de quoi ils parlent ?) et que je me lève, avançant vers eux de façon nonchalante, pour immédiatement rebrousser chemin en voyant François entrer dans la salle à manger, muni de ses béquilles.

Je me rassois à table, mine de rien, et j'ai l'indécence de paraître surprise quand il prend place à mes côtés. Je lui fais un bisou tout de même sincère.

– Bonjour, mon chéri ! Tu as bien dormi ?

– Moui.

– Je n'ai pas voulu te réveiller. Mon pauvre chéri, tu as besoin de te reposer. Tu as bien pris ton médicament, ce matin ?

– Oui, oui. Je ne suis pas un enfant.

Je le sais bien, mais m'occuper de lui me donne quelque chose à faire, et surtout, ça m'empêche de penser.

– Alors aujourd'hui, je me suis dit qu'on pourrait s'installer à la piscine tous les deux, sur les chaises longues, avec des magazines, des cocktails, et vraiment faire le *farniente*.

– De toute façon, il n'y a pas grand-chose de plus que je puisse faire, grogne-t-il.

Ma mère prend place à nos côtés, un café fumant à la main.

– Eva ! Tu ne devineras jamais.

– Quoi ?

– Je viens de parler à mon beau Simon.

François tartine son pain.

– Ah bon ? dis-je prudemment.

– Mon Dieu, que je me suis ennuyée de lui. Quel garçon charmant !

François hausse le sourcil.

– Maman, que fais-tu aujourd'hui ? On pensait aller à la piscine et...

Peine perdue.

– Comment connaissez-vous Simon ? demande François à maman.

– Simon ? Mais c'est le grand amour d'Eva, voyons !

Je ricane bêtement.

– Euh, ha, ha, on était très jeunes, tout ça est sans importance. D'ailleurs, saviez-vous que...

Ma mère ne me laisse pas m'en tirer aussi facilement.

– Ils s'aimaient tant, deux vrais tourtereaux. Je te jure, François, tu n'as jamais vu Eva comme ça. Elle flottait sur un nuage du matin au soir !

Je lui assène un coup de pied sous la table. Elle me regarde d'un air étonné, puis je vois la petite lumière qui se fait dans sa tête, et elle saisit enfin l'énormité de ce qu'elle vient de dire. Elle se met à pédaler et c'est encore pire.

– Ha, ha, enfin, ils étaient très jeunes, très immatures en fait, de vrais enfants ! C'est de la rigolade, tout ça, finalement, et Eva n'a jamais aimé un autre homme autant que toi, bien sûr, François. Tu sais, pour qu'elle abandonne sa carrière et investisse tout son argent dans votre petit appartement, il faut bien qu'elle t'aime et...

Deuxième coup de pied sous la table. Ma mère est rouge, elle ne sait plus où poser le regard, elle finit par ramasser ses magazines en marmonnant quelque chose au sujet de sa crème solaire qu'elle a oubliée, puis elle prend la poudre d'escampette.

Me laissant seule devant le regard de François.

– Le G.O., c'est ton ex ?

– Tu sais, on était jeunes, et...

– Combien de temps ?

– Quoi ?

– Combien de temps vous êtes sortis ensemble ?

– Ah, pas si longtemps, deux ans environ...

– Pas si longtemps ? C'est plus longtemps que nous !

– Oui, mais c'est pas pareil. On est des adultes, les choses évoluent vite.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

– Ben, parce que, je ne sais pas, ça ne me semblait pas pertinent. C'est une histoire de jeunesse. Pour être honnête, je l'avais presque oublié jusqu'à ce que ma mère en parle.

– Mouin.

– Sérieusement. Je me souvenais à peine de lui, avant d'arriver ici. Je n'y avais pas pensé depuis au moins dix ans.

(Je sens mon nez qui s'allonge.)

– Je ne suis pas fou, Eva. Je sais que tout le monde a des ex. Je trouve

simplement étrange que tu ne m'aies rien dit.

– C'est parce que c'était tellement pas important. Allez, on fait quoi, aujourd'hui ? On devrait peut-être oublier la piscine et sortir de l'hôtel, il me semble que ça nous ferait du bien. Il y a une fabrique de tapis, tout près d'ici, on pourrait y aller en taxi et choisir un super tapis pour notre nouveau salon ?

– Ouais, bonne idée.

Yé ! J'ai réussi à le distraire.

Et c'est dans le taxi qui roule sur des routes cahoteuses que je me souviens que c'est moi qui avais besoin de me distraire, aujourd'hui. J'ai une grosse boule dans le fond du ventre, là où avant il y avait... Là où il n'y avait rien. Mais où j'avais imaginé qu'il y avait quelque chose. Heureusement que je n'avais rien dit à François, finalement. Les hommes vivent durement l'échec. Et de toute façon, ce n'est pas un échec. Ce n'est que partie remise. Jusqu'au mois prochain. Et ce soir je pourrai boire à l'enterrement de vie de jeune fille de ma sœur. Yééé.....

18h24

Je termine de me préparer dans ma chambre. J'ajuste mes shorts blancs et ma camisole blanche avant de me mettre de la poudre sur le nez et d'appliquer du mascara. Le thème de la soirée (choisi par Kariine, une des copines de Sandrine qui m'énervait royalement) : virginale. Nous devons donc toutes nous vêtir de blanc et Sandrine portera des ailes d'ange. Avec notre bronzage et notre maquillage, nous aurons l'air d'une gang de candidates à *Occupation double*. C'est-à-dire quêtaines à mort. Mais il faut ce qu'il faut : Kariine est la chef incontestée du groupe d'amies de Sandrine et ses édits ont force de loi, surtout en ce qui a trait aux célébrations.

Je donne un bisou à François, qui s'en va en claudiquant sur ses béquilles vers le bar de l'hôtel, où les gars se rejoignent pour l'enterrement de vie de garçon de Marc. De notre côté, nous allons au bar de la plage. La règle est claire : nous ne devons en aucun cas nous croiser, ou envahir le territoire des autres. Les deux futurs mariés doivent pouvoir s'éclater sans avoir peur de croiser le regard de leur douce moitié. Les gars d'un côté, les filles de l'autre : il ne manque vraiment plus que Sébastien Benoît et un caméraman qui zoome sur mon décolleté pour que l'illusion soit complète.

Quand j'arrive au bar, les filles entourent déjà Sandrine, levant toutes un *shooter* au ciel et criant « Wouh ! » avant de l'avaler cul sec. À leur voir l'air, j'ai un sérieux rattrapage à faire.

– Eva !

Sandrine me saute dessus et me serre dans ses bras. Quelque chose me fouette le visage. Je me recule. Oh, mon Dieu. Sandrine porte une couronne de pénis de plastique. Qui clignotent. Ses copines sont mortes de rire et commandent une autre tournée de *shooters*. Je n'ai qu'une chose à dire : wouh.

Karine nous entraîne vers notre table. Une serveuse apparaît immédiatement, des verres à la main. Miam, c'est le fameux cocktail signature de l'hôtel, celui que je bois secrètement en version *virgin* depuis quatre jours. Il est encore meilleur avec une bonne rasade de vodka dedans. J'en demande rapidement un deuxième.

Aussi bien soûler ma peine.

Karine distribue des petits cartons à la ronde, puis elle siffle pour attirer l'attention générale.

– OK, les filles, vous êtes prêtes ?

– Wouh ! répondent-elles toutes en chœur.

– Nous sommes divisées en deux équipes. À ma droite, l'équipe des nounes, et à ma gauche, l'équipe des plottes.

Wow. La grande classe. Sandrine me fait un petit sourire gêné (elle sait que j'ai toujours trouvé ses copines de l'université un peu *too much*), puis elle hausse les épaules et se retourne vers Karine, attendant la suite.

– Sur votre carton, vous avez chacune trois défis. Chaque fois que vous en relevez un, votre équipe marque un point, et vous pouvez soit enlever un morceau de vêtement à Sandrine, soit lui en donner un. À tout moment, si vous êtes coincées, vous pouvez demander à Sandrine de relever un défi pour vous. Elle n'a pas le droit de refuser, mais ensuite, c'est elle qui peut vous enlever un morceau de vêtement. OK ?

Je n'ai pas compris grand-chose. À part qu'on va toutes s'humilier et finir toutes nues.

Je commande un autre cocktail.

(Heureusement que je bois. Pourriez-vous imaginer passer à travers cette soirée, sobre ? C'est une sacrée bonne chose que je n'aie pas de pépin dans mon ventre, après tout. Une sacrée bonne chose.)

– Allez, les nounes, on y va !

C'est moi, ça. Je regarde mon carton. Mes trois défis consistent à :

1. Obtenir d'un inconnu qu'il paie un verre à Sandrine. (Ha ! Nous sommes dans un tout-inclus. Elle est peut-être amusante, Karine, mais ce n'est pas une lumière.)

2. Obtenir un condom d'un inconnu. (Hyper original. Mais pas trop difficile à réaliser.)

3. Danser debout sur le bar en embrassant un gars. (Zut. Je n'embrasserais certainement pas d'autre gars que François. Et il lui est interdit de mettre les pieds ici. Bah, tant pis. Je ne réussirai pas le troisième défi, c'est tout. Cette Karine ne me mettra tout de même pas un fusil sur la tempe.)

OK. J'ai convaincu un mec de « payer » un cocktail à Sandrine. Facile. Le même mec avait un condom dans sa poche. Double facile. J'ai donc demandé à Sandrine de me donner sa couronne de pénis. Puis je la lui ai redonnée. Ha.

Les autres filles sont plus vaches que moi. Sandrine se retrouve vite en haut de bikini avec sa jupe blanche et rien en dessous. Elle qui s’amusait bien commence à rire un peu plus jaune. Heureusement, il ne reste plus de défis à personne, ou presque : il ne reste que mon troisième défi (dont on sait déjà qu’il ne sera jamais réalisé) et le dernier de Juliette, une autre fille de l’université. Et nous sommes toutes d’accord que ce défi sera impossible à relever : « Obtenir le numéro de téléphone d’une célébrité. » Or, il n’y a aucune célébrité dans le bar, et à moins que Juliette connaisse le numéro de pagette d’un paparazzi qui pourrait lui refiler l’information, Sandrine est saine et sauve.

Nous envahissons la piste de danse au son d’une salsa endiablée. Je me tiens très près de Sandrine, qui a beaucoup bu, et qui a tendance à s’échauffer quand elle danse. Et comme elle ne porte plus rien sous sa jupe...

– Eva, me dit Karine, allez, t’es capable, juste un petit bec sur les lèvres. Ça serait tellement trop drôle que Sandrine se ramasse à poil, non ?

Euh, non. Vraiment pas. Cette Karine est complètement cinglée.

– N’essaie pas, Karine, ça ne sert à rien. Je ne le ferai pas.

Elle se détourne, dépitée, et va rejoindre Juliette au bar. Nous dansons encore un peu, en groupe (les pauvres mecs qui essaient de s’approcher de notre troupeau se font renvoyer sans façon, surtout par moi qui protège la vertu de Sandrine malgré elle. Je me fais huer par ces messieurs, mais je m’en fous.)

Sandrine fait signe à la serveuse et commande une tournée de *shooters* à la tequila. J’avale le mien d’un coup, mais quand je repose le verre, ça commence à tourner. Ça faisait fichtrement longtemps que je n’avais pas bu, et ça paraît. Je suis un vrai poids plume, ce soir.

À ce moment, on entend un hurlement à deux voix qui parvient même à enterrer quelques instants la musique sur la piste de danse.

– Wouuuuuh !!!

Karine et Juliette arrivent près de nous en courant. Elles sont agitées comme des poules à l’heure de la moulée.

– Vous ne devinerez jamais..., lance Juliette, essoufflée.

– Qui on a vu..., complète Karine, tout aussi à bout de souffle.

– Qui ? lance Sandrine, curieuse, ne devinant pas qu’elle signe son arrêt de mort.

– Paulette Claquette !

– Paulette Claquette ?

Paulette Claquette est la vedette d’une émission pour enfants aux chansons aussi assommantes que son nom le laisse deviner.

– Elle était là ! continue Karine. Et elle a donné son numéro de téléphone à Juliette !!!

- Un instant, dis-je. Paulette Claquette, ce n'est pas une célébrité, voyons.
- Ouiii, c'est une célébrité, hurlent Karine, Juliette et leurs deux comparses.
- Mais..., dis-je.
- CÉ-LÉ-BRI-TÉ ! CÉ-LÉ-BRI-TÉ ! scandent-elles en chœur.

Sandrine baisse la tête, vaincue. Elle aussi a beaucoup bu, et ç'a dû contribuer à la désinhiber, car elle lève la main vers l'attache de son haut de bikini. Je l'arrête d'un geste.

Pas question que ma sœur s'abaisse ainsi, mariage ou pas.

– Un instant. Si je relève mon dernier défi, ça annule celui de Juliette. Je redonne son haut de bikini à Sandrine.

– Bouu !!! lancent les filles avec hostilité.

– Le compte à rebours est commencé ! déclare Karine. Si tu veux annuler le défi de Juliette, il te faut le faire dans dix, neuf, huit...

Je me précipite vers le bar. Je grimpe sur un tabouret, puis debout sur le bar, où je me mets à danser. Les filles m'entourent, criant « wouh ! » Le barman ne réagit pas ; de toute évidence, il en a vu d'autres. Je me trémousse, me donnant en spectacle, espérant acheter un peu de temps et distraire assez Karine pour lui faire oublier que je ne remplis que la moitié des conditions de l'entente. Je fais de mon mieux, mais je vois bien qu'elle danse et crie de moins en moins, et que les secondes me sont comptées. Il faut que je trouve un mec à embrasser, ici autour de ce bar. Je regarde autour de moi. Le barman : en dernier recours. Il a une moustache noire luisante et les dents jaunes. L'Américain au ventre rebondi qui m'applaudit et me tend des pesos en ricanant bruyamment : *over my dead body*. Son copain qui fume un gros cigare et me regarde d'un air cochon : triple-ark.

Sandrine semble sentir ma détresse, parce qu'elle scanne le bar et ses alentours, avant de s'écrier : « Ah, ha ! » et de partir en courant vers la plage.

Je prie qu'elle ne soit pas partie à la course chercher François. Un, parce que Karine ne me laissera jamais le temps que ça prendra à François pour claudiquer de l'hôtel à la plage ; et deux, parce qu'il sera horrifié de me voir debout sur un bar, disposée à embrasser un inconnu.

S'il vous plaît, mon Dieu, faites que Sandrine, dans sa grande soûlerie, n'ait pas cru que ce serait une bonne idée d'aller chercher François, s'il vous plaît, mon Dieu, tout mais pas ça.

Je vois Sandrine revenir à toute vitesse, tirant par la main...

S'il vous plaît, mon Dieu, tout mais pas ça non plus.

Bien sûr, vous l'aurez deviné, c'est Simon que ma sœur avait vu passer sur la plage. Elle s'approche de moi, me fait signe de me pencher vers elle, et hurle à mon oreille : « C'est parfait ! Et puis, ça ne compte même pas, tu l'as déjà embrassé ! Allez ! » Puis elle se retourne vers Simon, le suppliant, les mains entrelacées.

Le barman aux dents jaunes commence à m'apparaître de plus en plus intéressant.

Simon fait un clin d'œil à Sandrine, puis il saute sur le bar à mes côtés. Les filles applaudissent et les « wouh » fusent de partout. Je m'arrête de danser et je le regarde.

– Pour sauver l'honneur de ta sœur... Pourquoi pas ? dit-il et il se penche vers moi.

Il se penche vers moi !

Ses lèvres effleurent les miennes, un instant seulement, puis il s'éloigne et me prend la main, m'invitant à saluer avec lui l'assistance en délire. Nous faisons la révérence comme deux comédiens de théâtre, puis nous redescendons sur le sol, où Sandrine nous enlace tous les deux.

– Merci ! Vous êtes mes sauveurs ! Simon, que veux-tu boire ?

Le jeu étant officiellement terminé, Karine n'a d'autre choix que de remettre tous ses vêtements à Sandrine, incluant la superbe couronne de pénis clignotants, que ma sœur revêt d'un air solennel. Simon rigole bien, et il porte un toast au mariage de Sandrine, entouré de ses copines qui semblent tout à coup apprécier et pas qu'un peu une présence masculine digne de ce nom.

Je m'esquive discrètement et je vais m'asseoir sur la plage, où je reprends mon souffle en regardant les vagues ondoyer à la lueur de la lune.

Je crois sincèrement n'avoir jamais été aussi confuse de toute ma vie. J'ai enfin un chum sérieux, avec qui j'échafaude des projets, et me voilà bouleversée par quelques mots, par un sourire, par un baiser si chaste que Karine a bien failli ne pas m'accorder mon point, et n'a cédé que devant les cris enthousiastes de ses amies rassemblées.

J'entends les premières notes de *I Will Survive*, et les ululements de joie des filles qui se précipitent sur la piste de danse.

– Eva ?

Simon prend place sur la chaise à côté de la mienne et me tend une bouteille d'eau que j'accepte avec reconnaissance.

– Tu ne dances pas ? demande-t-il.

– Besoin de prendre l'air. Toi ?

– T'es folle ? Cette chanson, c'est un véritable cri de guerre. Sur une piste de danse, quand ça joue, un gars se sent à peu près aussi utile qu'une glacière en Alaska.

Je souris.

Nous regardons tous les deux l'océan en silence.

– Elles sont rigolotes, les amies de ta sœur, dit-il enfin.

– Tu trouves ? Faut croire que tous les goûts sont dans la nature.

– C'est vrai que tu n'as jamais été très fille, toi.

– Merci bien ! dis-je en lui assénant un léger coup de poing sur l'épaule.
– Tu sais ce que je veux dire ! se défend-il en riant. Tu te souviens, au cégep, quand Carla t'avait embarquée de force dans le défilé de mode ?

Je souris malgré moi.

– Ouais... J'avais participé au défilé, mais en tant que journaliste *undercover*, puis je les avais tous exposés avec un article de choc sur les régimes intenses de dernière minute, les autocollants pour bien placer les seins, les filles qui vomissaient aux toilettes avant d'entrer en scène.

– L'article de l'année dans le journal étudiant. Heureusement pour toi que Carla avait choisi d'en rire.

– Elle était bien la seule. Tu te souviens de la grande bringue qui organisait le défilé de mode ? Elle ne m'a plus jamais adressé la parole. Même des années plus tard, quand je la croisais en ville, elle m'ignorait avec l'air hautain d'un caniche dans un concours de chiens.

– C'est bien fait pour elle. C'est une industrie débile, la mode. Parlant de Carla, comment va-t-elle ? Vous êtes toujours amies ?

– Bien sûr qu'on est toujours amies ! Elle va bien, elle a un petit garçon de trois mois. Maxence. Je suis sa marraine, dis-je avec une pointe de fierté.

– C'est super. Tu la salueras de ma part. Et toi ? Tu écris toujours des articles de choc qui vont changer le monde ?

– Euh, eh bien, plus vraiment, en fait, oui, pendant plusieurs années j'ai été journaliste pigiste sur une tonne de sujets, jamais aussi sérieux que je l'aurais voulu, mais il fallait bien payer les comptes, et depuis trois mois, j'ai pris un poste à temps plein de directrice des ventes publicitaires dans un magazine.

– Toi ? Faire de la vente ? Tu aimes ça ?

– Ce n'est pas trop mal. Les avantages sont intéressants.

– N'arrête jamais d'écrire, Eva. Tu as trop de talent.

Je frétille de malaise sur ma chaise quand soudain, je me souviens qu'il peut bien parler ! Lui aussi a abandonné son talent. Ha !

– Il est parfois temps de passer à autre chose, dans la vie. J'ai trente ans maintenant, et j'ai envie de bâtir quelque chose de sérieux. Avec François, nous avons acheté un condo...

– Tu sais, Eva, m'interrompt-il, parfois, il faut prendre le temps de prendre le temps.

Ça veut dire quoi, ça, prendre le temps de prendre le temps ? Il se prend pour qui, Confucius ?

Les premiers accords d'une chanson de Dire Straits se font entendre.

– C'est *Romeo and Juliette* ! s'exclame Simon. Ça, ça me rappelle des souvenirs.

Des souvenirs, genre, le premier slow qu'on a dansé ensemble.

– Tu veux danser ? demande-t-il.

Je devrais dire non. Mais la lune fait briller ses yeux bleus presque verts et son t-shirt blanc épouse amoureusement ses épaules fortes et sa peau est bronzée et lisse, juste ce qu'il faut pour avoir envie de la mordre, et j'ai bu trop de cocktails et je suis physiquement incapable de lui dire non.

Nous nous avançons vers la piste de danse, qui est bondée de couples. Tant mieux. Peut-être que personne ne nous remarquera. Simon met ses mains sur ma taille, je place les miennes sur ses épaules et nous commençons à danser. Son regard se fait trop perçant et pour éviter d'avoir à le fixer dans les yeux, je m'approche de lui et je pose ma tête sur son épaule.

Oh, mon Dieu. Ça devrait être illégal de sentir si bon. Et d'avoir une poitrine aussi ferme. Une partie de mon cerveau sait que je ne devrais pas être ici, en train de faire ça, mais je la supplie de se taire et de me laisser apprécier le moment présent. Et j'y réussis presque, jusqu'à ce que...

– Eva ?

Merde, merde, merde.

C'est François.

Entouré de Marc et de ses trois acolytes, leur donnant l'air d'un gang de rue venu tabasser un rival. (Bon, OK, le meneur d'un gang de rue n'est pas normalement muni de béquilles, et ses acolytes ne sont pas vêtus de shorts de plage et de sandales, mais pour ce qui est de l'air menaçant et du climat de tension, ils le jouent à la perfection.)

Je m'éloigne de Simon comme si j'avais reçu un électrochoc.

– François, ce n'est pas..., commencé-je à bégayer.

Simon est plus rapide que moi.

– Je suis désolé, dit-il à François en levant les mains. Je te jure que ce n'était qu'amical. Ce n'est pas trop mon genre de draguer les femmes enceintes.

Et il s'en va, me laissant seule devant la mâchoire de François qui s'est décrochée jusqu'à toucher par terre.

– Enceinte ?

Vendredi

0h12

– François ! Attends-moi !

Je le rattrape aisément alors qu'il s'éloigne vers notre chambre. Il a beau être fâché noir, il n'avance pas très vite sur ses béquilles et ce léger handicap semble contribuer à le faire exploser. Il s'arrête sur le sentier menant à l'hôtel et se retourne vers moi. Le petit lampadaire nous éclaire faiblement mais assez pour que je voie la lueur de colère dans ses yeux bruns.

– Que faisais-tu avec lui ?

– Mais rien ! Rien du tout !

– Tu es enceinte de lui ?

– Mais non, voyons ! Comment veux-tu ? Et de toute façon, je ne suis enceinte de personne, ni de lui ni de toi.

– Attends que je comprenne. Tu es enceinte ou pas ?

– Non ! Je pensais que ça y était, et j'attendais d'être sûre avant de te le dire. Je ne voulais pas te créer de faux espoirs.

– De faux espoirs ?

– Tu sais, ce n'est que le premier mois qu'on essaie. C'est normal que ça prenne un certain temps.

– Le premier mois ? Qu'on essaie ? Tu veux dire que tu ne prends plus la pilule ??

Il me regarde d'un air effrayé comme si je le menaçais avec une mitraillette AK-47.

– Voyons, François, on en a parlé !

– Quand ?

– Tu sais, la fois, au resto, c'était super romantique, on a parlé d'avoir une famille, un jour.

– *Un jour* ! Le mot clé de la phrase, c'est *un jour* !

– Oui, mais après, au bar où on est sortis, je t'ai dit que je croyais le moment venu, et tu as dit oui.

– Eva ! J'étais soûl, et la musique jouait dans le tapis ! Tu aurais pu me demander de sauter en bas du pont Jacques-Cartier, et j'aurais dit oui.

Je retiens un sanglot en répondant.

– Merci ! Tu compares te suicider et faire un enfant avec moi !

– Arrête de dramatiser les choses ! On n’est pas prêts, c’est tout. Ça ne fait même pas un an qu’on est ensemble.

– Et alors ? On a bien acheté un condo ensemble !

– Un condo, ça se revend, Eva. Pas un enfant.

Grrr. Je déteste quand il a raison.

– Et puis, continue-t-il, ça n’explique pas tout. Veux-tu bien me dire pourquoi je t’ai retrouvée enlacée avec ton ex, et pourquoi tu lui as dit à lui que tu croyais être enceinte et pas à moi ?

– Euh...

– Tu ressens encore quelque chose pour lui, n’est-ce pas ? Merde, Eva...

Il s’appuie sur ses béquilles et se prend la tête entre les mains. Il semble vraiment être au désespoir, le pauvre. Je tends la main vers lui.

– François...

– Ne me touche pas !

– François, mon chéri...

– Arrête, Eva. Arrête. J’ai besoin de réfléchir. Enfin, non, je n’ai pas besoin de réfléchir. Tout est clair. Tu as arrêté de prendre la pilule dans mon dos, tu...

– Pas dans ton dos ! On en a parlé ! Au restaurant !

– ... tu arrêtes la pilule, tu fricotes avec ton ex en cachette, tu te moques de moi pendant que je suis blessé et incapable de défendre mon honneur...

– Défendre ton honneur, n’exagère pas ! On n’est plus au temps des trois mousquetaires !

– Et après tout ça, tu penses que je vais faire un enfant avec toi ! Tu rêves en couleurs, ma chère.

– Mais il ne s’est rien passé avec Simon ! Rien !

– Parce que je vous ai interrompus à temps. J’ai bien vu ton air béat. Tu ressemblais à une pré-ado en pâmoison devant Justin Bieber.

– N’exagère pas, quand même !

– Elle est bonne celle-là. C’est elle qui me dit de ne pas exagérer. Ha, ha !

François pousse un rire forcé, appuyé sur ses béquilles, et il lève les bras vers le ciel, comme pour prendre à témoin une foule invisible.

– Rappelez-moi de ne plus jamais emmener ma blonde dans un tout-inclus, marmonne-t-il. Ces foutus G.O., ils savent y faire.

– François, combien de fois dois-je te le répéter ? Il ne s’est rien passé avec Simon !

– Rien ? Tu ne l’as même pas embrassé ?

Je bafouille un instant, me demandant si je dois avouer le jeu de Karine et l’intervention de Sandrine. Cette hésitation m’est fatale.

– En vacances avec ton chum et tu embrasses un autre gars ! Je le savais

que tu n'étais pas une fille sérieuse, je le savais ! Mais qu'est-ce qui m'a pris de m'embarquer là-dedans...

– Comment ça, pas une fille sérieuse ?

– Quand je t'ai rencontrée, Eva, ta vie ne s'en allait nulle part. Tu vivotais avec tes petits contrats, tu étais encore locataire, tu ne construisais rien ! J'ai voulu croire que tu allais changer, mais je me rends compte que j'ai été vraiment naïf.

– De quoi tu parles, François ?

– Au revoir, Eva.

Il se retourne et tente de se retirer dignement, mais en béquilles dans le sable, ce n'est pas gagné.

– Attends-moi ! Tu vas te faire mal.

Je tente de lui prendre le coude, mais il me rejette comme on éloigne une mouche bourdonnante.

– Je vais dormir dans la chambre de Marc, annonce-t-il sans se retourner.

Je retourne à ma chambre à la course. Je suis complètement, mais complètement à terre.

François ne voulait pas me faire un enfant.

François ne me trouve pas sérieuse.

Tout ça, pour... rien.

J'ai changé de travail.

J'ai acheté un condo.

J'ai mis ma vie à l'envers.

Tout ça pour un gars qui ne voulait pas vraiment de moi.

De moi telle que je suis vraiment.

Je me couche en boule sur mon lit et je pleure jusqu'au petit matin.

7h12

Sandrine cogne timidement à ma porte.

– Eva ! Tu es là ? Ouvre-moi !

J'ouvre et je retourne me coucher sur mon lit. Je ne pleure plus, je me contente de regarder dans le vide, fixement.

– Que t'arrive-t-il, Eva ? Marc me dit que tu es enceinte ?

Je me retourne vers ma sœur, qui a de l'angoisse plein les yeux, et je m'en veux de lui imposer mes drames à la noix la veille de son mariage. Son vrai mariage, pour célébrer sa vraie relation de couple.

Pas comme la mienne qui n'était qu'un château de cartes.

– Non, je ne suis pas enceinte... Enfin, je croyais que oui, jusqu'à hier.

– Et François ?

– Je pensais qu’il voulait me faire un enfant. Je pensais qu’on était prêts, et qu’on avait décidé d’essayer.

– Et puis...

– Et puis non.

– Attends un instant que je comprenne. François ne savait pas que tu croyais être enceinte ?

– Non.

– Mais Simon, oui.

– Oui.

– Tu ne trouves pas ça un peu étrange ?

– Ben...

– ...

– Je ne voulais rien dire à François tant que je n’étais pas sûre.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas...

– Peut-être que, au fond de toi, tu savais qu’il était ambigu ?

– Ça va faire, la psychologue de service !

– ...

– Excuse-moi, Sandrine.

– Ça va.

Mais je vois bien que ça ne va pas, et qu’elle est blessée, parce qu’elle me laisse seule, prétextant un rendez-vous avec la coordonnatrice du mariage (ben oui, à 7h15 le matin, me semble !)

La porte se referme, et le silence aussi.

Je me sens plus seule que jamais, malheureuse et misérable dans un putain de tout-inclus cinq étoiles qui aurait pu être n’importe où dans le monde, sur n’importe quelle plage blanche à la mer turquoise, et il a fallu que ce soit celui-ci, où il y avait Simon, et que ça foute toute ma vie si parfaite à l’envers.

10h55

Je me réveille en sursaut. Il y a un filet de bave qui relie ma lèvre à l’oreiller, et qui s’étire quand je tente de me lever.

OK, fait que c’est ça que ça donne, boire des mimosas toute la journée et de la tequila toute la soirée, pogner la chicane du siècle avec son chum, pleurer toute la nuit et s’endormir seulement au matin après une autre chicane avec sa sœur ?

La misère noire. Mon crâne va exploser, j’ai envie de vomir tout en ressentant une faim phénoménale, bref, j’ai la conviction que jamais plus je ne me sentirai bien dans mon corps.

Le soleil entre à pleins jets dans la pièce, il brille toujours aussi fort, ce con,

sans se soucier du malheur des autres. J'attrape la bouteille d'eau sur ma table de chevet et je bois à grandes gorgées.

J'ai faim, j'ai envie de pleurer, je n'ai surtout pas la force de sortir d'ici et d'affronter ce qui m'attend. Mais je ne veux pas non plus être seule.

Je tends donc la main vers mon téléphone et j'écris un texto à Carla.

« Méga crise avec François, jaloux de Simon, n'a jamais voulu de BB, dit que je ne suis pas sérieuse et que je n'ai pas vraiment changé. Ma vie est foutue. »

Bip.

« Ta vie n'est pas foutue. »

Silence.

« Et François a un peu raison. »

« Quoi ??? »

« C'est vrai que tu es intense avec Simon. C'est vrai que tu n'as pas vraiment changé. Et tant mieux. Tu étais bien correcte avant. »

Je suis si furieuse que j'aurais envie de démolir mon téléphone à coups de marteau. En l'absence d'un objet contondant à portée de la main, je me résous à imposer une punition encore plus sévère à Carla : le silence radio total. Ça lui apprendra.

« Eva ? Tu es là ? »

« Ne m'en veux pas. Ce que je dis, c'est pour ton bien. »

« Tu es une fille spéciale, douée, impulsive. Les 2,4 enfants, le labrador et la Subaru, ce n'est pas pour toi. Tu es une aventurière. »

« Je ne voulais pas te faire de peine quand je croyais que tu étais enceinte, mais depuis un moment, tu es trop pressée. Ce n'est pas une course, la vie. »

« Le 9 à 5 et les ventes publicitaires, ce n'est pas toi. Tu t'es oubliée pour François. Si tu veux mon avis, tu l'as échappé belle. Heureusement que tu n'es pas enceinte. »

C'en est trop. Je réponds malgré moi, mes doigts martèlent le clavier de ma colère.

« Heureusement que je ne suis pas enceinte ? Ai-je bien lu ? »

« Eva, ça va t'arriver un jour... Avec le bon gars, au bon moment. »

« Eva ? »

« Eva ? »

« Eva !! »

11h54

Je suis enfin sortie de ma tanière, attirée par l'odeur alléchante du buffet. Heureusement pour moi, c'est un hôtel fait pour les paresseux, et le buffet du midi comprend un menu brunch. J'empile deux œufs, cinq tranches de bacon

et trois morceaux de pain dans mon assiette.

Je longe le mur, espérant ne croiser personne.

Bien sûr, je croise ma mère, qui a dû faire le guet devant ma porte depuis ce matin.

– Eva ! Ma chérie. Peux-tu bien me dire ce qui se passe ?

– Pas maintenant, maman.

– Pas maintenant ? Et quand, alors ? Dois-je te rappeler que ta sœur se marie demain ? Et que ton François est le garçon d'honneur ?

– Tu veux dire qu'il... va rester ?

Après notre rupture spectaculaire et si publique, j'étais certaine qu'il allait prendre le premier vol en direction de Montréal. Pas rester au sein de ma famille pour le mariage de ma sœur.

– Bien sûr qu'il va rester ! Il n'abandonnera quand même pas son meilleur ami la veille de son mariage. Il a des principes, François.

Bon. Ma mère qui se met à aimer François. Ne manquait plus que ça.

Je prends place à table et avale d'un coup le café bouillant qu'on vient de me servir. La douleur dans ma gorge ne me dérange pas, au contraire, elle me fait du bien.

Ma mère prend place devant moi.

– Tu t'es mise dans un sacré pétrin, ma fille. Cette histoire d'arrêter de prendre la pilule avant que François soit prêt...

Je ne me demande même pas comment elle fait pour être au courant des moindres détails, même les plus intimes. Ma mère a toujours été omnisciente, un peu comme le bon Dieu. Ça, et ma sœur est une sacrée pie.

– Maman, tu exagères, j'en avais parlé avec François, il voulait avoir un bébé, lui aussi.

– Il en voulait un maintenant ?

– De toute évidence, ce n'était pas très clair.

– C'est un bon garçon, François. Il s'est senti trahi.

– Qu'est-ce qui se passe, voyons ? Tu aimes François, tout à coup ?

– J'ai toujours aimé François, ma puce.

– Mon œil. Tu le tolérais à peine.

– J'aime François en tant qu'être humain. Il est travailleur, sérieux, motivé. Je ne l'aimais juste pas en tant que ton chum. Vous n'étiez pas faits pour être ensemble. Cette espèce de condo minuscule et hors de prix qu'il t'a fait acheter...

– Maman, arrête avec mon condo ! C'est un des développements immobiliers les plus beaux en ville !

– Peut-être, mais ce n'est pas toi. La cuisine chromée, la hotte ultra-

puissante, la douche multi jets : est-ce que c'est réellement important pour toi ? Ou est-ce que tu t'es simplement convaincue que tu voulais les mêmes choses que François ?

– Mais qu'est-ce que vous avez tous, aujourd'hui ?

Ma sœur qui me dit que François n'était pas le bon gars pour moi, c'est facile à ignorer. Ma meilleure amie qui affirme la même chose, passe encore. Mais quand même ma mère est d'accord...

Mouin.

Je commande un deuxième café, songeuse.

– Alors... tu crois réellement que c'est pour le mieux ?

– C'est sûr que c'est pour le mieux, ma chouette. Vous êtes trop différents. Tu sais... c'était un peu évident. Ta meilleure amie tombe enceinte, ta sœur annonce son mariage, et paf, en un mois tu as un nouveau chum, en six mois tu achètes un condo avec lui... C'était trop vite, ma puce. Tu sais, des fois, dans la vie, il faut prendre le temps de prendre le temps.

Ça me fait penser à quelqu'un, ça...

Comme si elle lisait dans mes pensées, ma mère me demande :

– Et Simon ?

– Quoi, Simon ?

– Que vient-il faire dans l'histoire ?

– Mais rien, pourquoi ?

Je n'ai jamais réussi à mentir à ma mère.

– À d'autres, Eva. François vous trouve enlacés, tu lui avoues ta grossesse avant même d'en parler à ton chum... Ça veut dire quelque chose.

– Ça ne veut rien dire... Pas vraiment. C'est sûr que Simon est spécial, pour moi, c'est sûr que... Mais à quoi ça servirait ? Il est moniteur dans un tout-inclus. Moi, je veux me caser. Trouver le bon, avoir des enfants. La totale, quoi.

– Et tu crois que ce ne serait pas possible avec Simon ? demande doucement ma mère.

– Maman ! Il a tout lâché pour venir travailler dans le Sud et flirter avec des touristes. Je ne crois pas que ce soit le genre de gars qui s'apprête à faire construire un gazebo dans sa cour ou à s'inscrire sur la liste d'attente d'une garderie à sept dollars.

– Est-ce que c'est vraiment la seule chose qui te retient ?

– Qui me retient de quoi ?

– De t'avouer que tu as des sentiments pour lui.

– Ça ne changerait rien de toute façon.

– Hum... Ma chérie, je crois que tu aurais avantage à parler à Simon.

– Lui parler de quoi ?

– Lui raconter ce qui t'arrive. Lui demander quels sont ses plans. Tu pourrais être surprise.

OK. Ma mère est peut-être omnisciente, mais elle est zéro subtile. Elle a quelque chose en tête, c'est évident. Comme il est tout aussi évident qu'elle ne m'en dira rien. Si je veux savoir de quoi il retourne, je devrai aller à la source.

Mais je vais passer à la chambre me doucher et me coiffer d'abord. J'ai peut-être le cœur en morceaux et la vie en lambeaux, mais ce n'est pas une raison pour avoir l'air de la chienne à Jacques devant SIMON PARTHENAIS !

(Mon Dieu que je l'aimais.)

Une heure plus tard, je descends vers la plage, vêtue d'une robe rayée. Je me dirige vers la cabane de planches à voile, espérant pouvoir m'y rendre en catimini. Peine perdue.

– Eva ! Tu as disparu où, hier soir ?

C'est Kariine, dans toute sa gloire. Son bikini semble être fait entièrement de ficelles. Les petits triangles sont microscopiques. Bon, OK, elle a le corps qu'il faut, mais quand même, il n'y a qu'elle pour me faire sentir accourée comme la sœur volante alors que je porte ma plus jolie robe d'été.

– As-tu vu Simon ? continue-t-elle.

– Non, pourquoi me demandes-tu ça ? dis-je, tout de suite sur la défensive.

– Ce qu'il est beau. Il n'a vraiment pas changé. Je ne comprendrai jamais ce qui t'a pris de le laisser.

– De le laisser ? Mais c'est lui qui...

– Le voilà ! m'interrompt Karine. Simon, youhou !

Elle lui fait le même coucou énergique qu'affectionne tant ma mère, sauf que chez elle, ce n'est pas la chair sous le bras qui tanguie, ce sont les seins qui remontent vers le haut mais sans jamais sembler retomber vers le bas, une poitrine bionique insensible à la gravité, dont même moi j'ai de la peine à détacher les yeux.

Je tente de me faire discrète derrière un palmier, j'ai envie soudain d'observer sans être vue, pour confirmer je ne sais quoi, que Simon est celui que je crois, peut-être, et non celui que j'espère.

Il ne me déçoit pas d'abord, ou plutôt me déçoit tellement, il parle à Karine un long moment, et son regard bien sûr descend vers le sud, parce que comment pourrait-il en être autrement. Karine gigote, entortille une mèche de cheveux autour de son doigt, alterne entre le sourire et une moue boudeuse, même moi elle m'ensorcelle, c'est tout dire.

Je m'apprête à rebrousser chemin quand il m'aperçoit et m'appelle.

– Eva !

En deux pas il est près de moi.

– Je peux te parler ? je lui murmure en regardant fixement mes pieds.

– Viens ici.

Il m'attire vers un banc faisant face à la mer. Karine nous regarde, les bras ballants, puis elle se renfrogne et s'éloigne.

Ha. Eva, un. Karine, zéro.

Reste à faire le plus difficile, maintenant.

Parler à Simon. Essayer d'expliquer où j'en suis, essayer de voir subtilement si...

Parce que je ne sais pas par où commencer, je débite tout d'un coup. Je ne suis pas enceinte. C'est fini avec François. On ne voulait pas les mêmes choses.

Puis je le regarde, les yeux pleins d'espoir.

– Wow. C'est intense, dit-il enfin après un long moment de silence.

Il regarde au loin, vers la mer, perdu dans ses pensées.

– Simon...

Il se retourne tout à coup.

– Que veux-tu que je dise, Eva ?

– Euh, tu pourrais dire : « Wow, l'amour de ma vie est de retour ! »

De toute évidence, ma tentative de faire de l'humour tombe à plat et Simon n'esquisse même pas un sourire.

– Je te revois pour la première fois après dix ans. Tellement belle, encore plus belle, encore plus toi. Tu te dépêches de me jeter ton chum, ton bébé et ton condo à la figure. OK. Et trois jours plus tard, tu reviens en courant en m'annonçant que rien de tout ça n'existe vraiment. Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais je n'ai pas eu la vie très facile, récemment.

– Je sais... Ça doit être dur, après un épuisement. Je sais que tu as tout lâché et qu'on ne veut pas les mêmes choses dans la vie, c'est pour ça que...

– Un épuisement ? De quoi tu parles ?

Je ne sais plus, tout à coup, de quoi je parle ni ce que je suis venue dire à cet homme qui me regarde de ses grands yeux bleus où brillent des éclats de soleil et où se reflète la mer.

Il soupire et me prend la main. Mon bras est parcouru de décharges électriques, c'est dans ces moments qu'on se souvient qu'on est des animaux, que nos réactions sont physiologiques d'abord, le cœur qui bat plus vite, les yeux qui s'écarchillent, l'adrénaline qui nous envahit, petits événements qui font tant partie de notre nature qu'ils en deviennent clichés à raconter.

Puis il laisse tomber ma main, et je vis un deuil de son toucher, de sa peau

sur la mienne.

– Je pense qu'on ne s'est jamais compris, tous les deux, Eva. C'est comme quand ça s'est terminé entre nous. Il faut croire que nous ne parlons pas le même langage.

Il se lève et s'éloigne à grandes enjambées.

Loin de moi.

Quand ça s'est terminé entre nous...

C'était la fin du cégep. La fin de deux ans d'un bonheur de tous les instants. Une immersion complète dans le bonheur.

Simon souhaitait étudier la médecine. Il avait été accepté à l'Université McGill (un exploit en soi) ET à l'Université Paris-Descartes. Là où il rêvait depuis l'enfance d'étudier, car son grand-père y avait aussi étudié la médecine après la Deuxième Guerre mondiale. Pépin majeur (pour lui, mais manne tombée du ciel pour moi) : l'Université Paris-Descartes coûtait très cher. Ce qui m'arrangeait formidablement bien, parce que j'allais étudier en communications à l'Université Concordia, à quelques coins de rue de la Faculté de médecine de McGill.

Durant l'été précédant le début de notre carrière universitaire, tandis que je flottais dans le bonheur comme un bébé dans le ventre de sa mère, la nouvelle était tombée, impitoyable : Simon avait décroché une bourse d'études lui permettant d'aller à Paris-Descartes.

J'ai essayé très fort d'être heureuse pour lui, bien sûr, mais c'était au-delà de mes forces. Simon qui partait, c'est mon monde qui s'écroulait, plus rien n'avait de sens sans lui, je ne savais plus comment vivre, quoi manger, à quoi m'intéresser.

Oh, il a bien essayé de me dire de partir avec lui, mais ce n'était pas possible, à l'époque. À dix-neuf ans, quand on habite encore dans une chambre rose chez ses parents, on ne quitte pas tout pour suivre l'amour de sa vie dans un autre pays. Mes parents auraient fait une crise cardiaque, si j'avais même osé leur en parler. Ce n'était tout simplement pas dans l'ordre du possible.

Alors j'ai supplié Simon de rester. Il m'a suppliée de partir avec lui. Nous nous sommes déchirés comme ça tous les deux pendant des semaines, des semaines passées en larmes, à tout faire en pleurant, manger en pleurant, dormir en pleurant, faire l'amour en pleurant. Je pensais qu'un jour je me viderais de larmes, mais j'ai découvert que le désespoir, c'est un puits inépuisable quand on a dix-neuf ans et qu'on aime absolument.

Bref, il m'a quittée, il m'a brisé le cœur, et j'ai passé des mois dans une espèce d'état catatonique, ne sortant de chez moi que pour aller en classe, et encore.

Et lui, de son côté... Je ne sais pas. J'ai complètement coupé les ponts, dans

un instinct de préservation primaire. Je ne répondais pas quand il appelait, je ne décachetais pas ses lettres, je ne lisais pas ses courriels. Ça me semble impossible, aujourd'hui, mais à l'époque j'étais si enveloppée dans ma douleur que rien ne la pénétrait.

On m'a déjà dit une fois ou deux que je lui avais brisé le cœur, qu'il ne s'en était jamais remis, qu'il avait, lui aussi, presque raté sa première année d'université. Je n'avais pas trop voulu l'entendre, si convaincue à l'époque du rôle que je jouais dans mon mélodrame personnel.

Aujourd'hui, ça me revient... Et je ne sais plus. Je ne sais plus rien.

Samedi

Pour un instant, j'ai retourné mon miroir

Ça m'a permis enfin de mieux me voir

– Harmonium

6h48

Je suis debout de bon matin, sur le pied de guerre.

Pas pour re-séduire Simon.

Pas pour m'expliquer avec François.

Parce que, aujourd'hui, c'est le mariage de ma sœur.

Et qu'il n'y a que ça qui compte pour moi.

J'ai eu ce *flash* tard hier soir. Après ma discussion on-ne-peut-plus-ratée avec Simon, je me suis enfermée dans ma chambre où j'ai reparti le bal des pleurs tous azimuts. Je me morfondais, je me lamentais ; pour être honnête, je m'apitoyais sur mon sort comme une petite fille de six ans qui a lâché son bouquet de ballons gonflés à l'hélium, le jour de sa fête, et qui les regarde tournoyer dans le ciel sans espoir de jamais les ravoïr. (OK, si vous voulez tout savoir, cette petite fille de six ans, c'était moi, et je n'ai jamais depuis ressenti une telle sensation de perte inutile, de gaspillage formidable et de stupidité absolue d'avoir lâché prise au mauvais moment.)

Tard le soir, je me morfondais encore quand ma mère est venue dans ma chambre. Elle m'a demandé si j'avais réussi à parler à Simon.

Je lui ai dit oui et lui ai résumé nos échanges (au point où j'en suis rendue, la vie privée est un concept très théorique), jouant la brave et celle qui s'en fout avec mon fameux argument-choc : Simon ne vit plus à Montréal et n'a pas l'intention d'y retourner, il a refait sa vie dans le Sud, et il n'y a donc pas d'avenir possible entre nous.

Ma mère a souri.

– Ça te rassure, de te dire ça, hein ? Il n'y a rien d'autre qui explique pourquoi tu t'obstines à ne pas vouloir apprendre la vérité.

– Quelle vérité ?

– La vérité, c'est que les mauvaises langues se sont fait aller. Simon n'a jamais tout lâché pour venir vivre dans le Sud, voyons ! Il est chirurgien orthopédique.

- Que fait-il ici, alors ?
- Sa sœur a eu un cancer du sein.
- Sylvia ? Comment elle va ?
- Mieux, beaucoup mieux. Elle est en rémission. Mais tu sais qu'elle a trois enfants, et que son chum l'a laissée ? Simon a passé plusieurs mois avec elle pendant ses traitements.
- Et ses études ?
- Il a simplement pris une année sabbatique. Mais il ne veut plus retourner à Paris, il préfère rester près de sa sœur et de ses neveux, alors il a obtenu un transfert dans un hôpital de Montréal.
- Que fait-il ici, alors ?
- Sa place n'était pas libre tout de suite. Comme il avait passé une année assez dure à épauler sa sœur, il a décidé de venir respirer au soleil pendant quelques mois avant de reprendre le collier.
- Mais pourquoi il ne m'a rien dit ?
- Lui as-tu posé la question ? L'as-tu écouté quand il a tenté de t'en parler ?
- Non, mais...

Le « non, mais... » qui tue. Celui de l'ado revêche qui s'est fait piéger par sa mère. Celui de la fille qui déteste avoir si formidablement tort.

C'est à ce moment que j'ai réalisé à quel point j'avais été cruche. À quel point j'avais été obnubilée par la piqure de la trentaine, par l'obligation soudaine de tout étiqueter, d'avoir un chum sérieux, un boulot sérieux, un condo, un bébé. Ma mère avait raison. Je m'étais lancée dans une course où je ne chassais personne d'autre que moi-même.

J'ai souhaité bonne nuit à ma mère et je suis restée seule avec mes pensées, me soumettant à un long examen de conscience. J'ai réalisé plusieurs choses :

J'aime écrire des articles. Je n'aurais jamais dû arrêter.

Je n'ai jamais vraiment aimé François, j'ai aimé l'image qu'il projetait.

Sandrine qui se marie, Carla qui a un bébé... et puis alors ? Tant mieux pour elles et ce sera mon tour un jour.

J'ai été odieuse avec Simon.

C'est ainsi que je me retrouve ce matin, après une bonne nuit de sommeil et cinquante textos d'excuses à ma meilleure amie, prête à être la sœur et la demoiselle d'honneur la plus dévouée du monde entier. À enfin m'oublier un peu, et en toute honnêteté, ça me fera crissement du bien.

Sandrine est d'un calme olympien.

Nous sommes dans sa chambre toutes les deux, je dispose sa robe sur son lit, je place ses chaussures à côté, ainsi que ses bijoux. Sandrine sort de la douche, elle est resplendissante, je ne l'ai jamais vue si belle et elle ne porte encore qu'une camisole et un vieux short.

La maquilleuse se présente, suivie de la coiffeuse. Nous passons deux bonnes heures entre leurs mains. Ma mère a opté pour le spa de l'hôtel en compagnie de la mère de Marc, ce qui n'est pas sans contribuer au climat de calme qui règne dans la chambre.

Je revêts ma robe de demoiselle d'honneur, une robe d'un vert émeraude profond, qui met en valeur mes cheveux noirs et mon teint clair.

C'est enfin au tour de Sandrine d'enfiler sa robe, une robe longue en satin qui épouse amoureusement ses courbes et lui donne le derrière de Pippa Middleton avec en plus toute la classe de sa grande sœur. Quand je pose la broche de notre grand-mère dans ses cheveux, je ne peux réprimer un sanglot.

Ce moment m'apparaît si solennel, si profondément intense, que je suis prise d'un sentiment de honte en repensant à mes drames des derniers jours. Mais tout ça, c'est du passé. J'inspire profondément, me promettant de prendre le temps de regarder les choses en face, à l'avenir.

Ma mère cogne à la porte. C'est l'heure d'y aller.

Bon. J'aimerais vous dire que ma mère est empreinte du caractère solennel de l'événement, qu'elle est resplendissante de dignité dans son rôle de mère de la mariée, mais la vérité c'est qu'elle est énervée comme une poule et accoutrée comme un paon.

Sandrine parvient à demeurer calme, terminant de se préparer en feignant de ne pas entendre les multiples questions que ma mère lui lance à la tête. A-t-elle bien placé la broche de sa grand-mère ? A-t-elle fait pipi avant d'enfiler sa robe ? A-t-elle mis un pansement dans ses souliers neufs pour prévenir les ampoules ?

C'est la nervosité qui fait jacasser ma mère et je finis par ouvrir le minibar pour lui servir une petite rasade de vodka, me disant que ça ne pourra pas faire de tort.

Nous descendons enfin, toutes les trois, suivies par le photographe qui nous mitraille comme des stars. Nous approchons de la grande terrasse surplombant la mer, je sens sans la voir la petite foule qui nous attend, la frénésie des invités qui tournent sans cesse la tête pour voir si la mariée arrive enfin. C'est le plus beau moment d'un mariage, celui où la mariée apparaît, belle comme on ne l'a jamais vue, magnifiée par sa robe, son voile, son allure lente alors qu'elle remonte l'allée.

Nous approchons de la porte, quand Sandrine s'arrête.

– Que se passe-t-il ?

– Eva... T'as vu ? Là, à droite de la porte ?

– Euh, quoi ?

– Le bouquet de roses.

– Et alors ?

– J'avais dit que je voulais des fleurs tropicales.

– Ce n’est peut-être pas un de tes bouquets. Ça fait peut-être partie de la décoration de l’hôtel.

– Non, j’ai choisi l’emplacement de tous les bouquets. Il y a quelque chose qui cloche.

Elle s’éloigne de la porte pour se cacher dans un petit salon attenant, ma mère et moi à ses trousses.

– Eva, dit Sandrine d’un ton urgent, va jeter un coup d’œil dans la salle et reviens me dire ce que tu vois.

– Sandrine, voyons, tu te maries dans une minute ! Qu’y a-t-il à voir dans la salle, à part un fiancé qui t’attend ?

– Eva, va voir.

Je décide d’y aller, ne serait-ce que pour mettre fin à cette inquiétude de dernière minute qui la taraude. Ma mère ne dit rien, et elle se laisse tomber dans un fauteuil. Je pense qu’elle est pétrifiée par le stress et l’émotion.

Aïe.

Je reviens vers Sandrine, mes pensées tournant en boucle dans ma tête comme un petit hamster qui a avalé un litre de café.

Que faire ? Que lui dire ?

Elle voit tout de suite à mon air qu’il y a quelque chose qui cloche.

– Crache, Eva.

– Eh bien... Les fleurs, ce sont des roses.

– Partout sur la terrasse ?

– Partout sur la terrasse. Et...

– Accouche !

– Les musiciens, ce sont des violonistes.

– Un trio de violons ?

– Un trio de violons.

– Pas de guitariste hippie ?

– Pas de guitariste hippie.

– Et dis-moi, Eva... Les rangées de chaises, elles sont comment ?

– En... en ligne droite.

– Pas en demi-lune ?

– Je suis désolée, Sandrine.

– Je vais la tuer. Je vais la tuer !!!

La voix aiguë de Sandrine secoue ma mère qui se tourne vers nous.

– Que se passe-t-il, mes chéries ?

– Il se passe que la mère de Marc a tout changé dans mon dos ! C’est inacceptable, c’est complètement inacceptable.

– Sandrine, dis-je pour essayer de la calmer, ce n'est pas toi qui disais que tout ça, c'est des détails, que le jour venu, tout le monde s'en fout...

– Tout le monde s'en fout, mais pas la mariée ! C'est mon mariage, pas le sien ! Je n'y crois pas.

– Ce n'est pas très grave, ma chérie.

Tiens. Ma mère est étrangement relax, depuis un moment. Depuis la petite bouteille de vodka que je lui ai remise, en fait. Bizarre. L'alcool ne lui fait pas effet si vite, d'ordinaire. À moins que...

– Maman, ça va ? As-tu pris un médicament, ce matin ?

Ma mère est une grande *fan* du demi-Valium dans les moments de stress.

Elle ricane comme une fillette prise en faute.

– Un petit, tout petit demi-Valium.

Bravo ! Me voici aux prises avec une mère droguée (Valium + vodka, ce n'est pas une combinaison gagnante), et une sœur folle de rage qui refuse de se rendre à son propre mariage.

Ça va très, très bien.

Je regarde autour de moi, priant pour qu'apparaisse quelqu'un qui me sortira de ce pétrin.

C'est à ce moment que je vois arriver de loin, dans le hall d'entrée... Est-ce réellement lui ? Que fait-il ici ?

– Chaton ! crie mon père, si fort que le concierge de l'hôtel lui fait les gros yeux.

Cristal aussi, d'ailleurs. Mon père a la fâcheuse habitude de s'oublier, et d'appeler sa blonde et ses filles des mêmes petits surnoms affectueux. Agaçant pour Chaton, un peu troublant pour Sandrine et moi.

Il serre ma sœur dans ses bras, puis moi, puis il fait la bise à ma mère pendant que Cristal nous toise du haut de ses talons aiguilles de dix-sept étages.

– Papa ? Que fais-tu ici ?

– Voir si j'allais manquer le mariage de ma fille ! J'ai dit à Cristal, il n'en est pas question ! Et nous voici.

– Il n'y avait même pas d'option végétalienne dans l'avion ! ajoute Cristal d'un ton accusateur. Ce n'est pas bon pour ton côlon, chéri.

– Tu es venu pour rien, dit Sandrine, l'air triste. Je ne peux pas me marier comme ça. La mère de Marc a tout changé dans mon dos. Les fleurs, la musique, le menu, la disposition de la salle.

– Quoi ? rugit mon père. Mais c'est totalement inacceptable ! Je vais aller lui dire ma façon de penser, à cette mégère-là.

Moi qui croyais que mon père m'aiderait à calmer Sandrine. La naïveté et moi, faut croire que ça ne fait qu'un.

Je dois absolument reprendre la situation en main.

J'invite Cristal à s'asseoir dans le fauteuil à côté de ma mère (celle-ci ne réagit pas, elle doit vraiment être dans les vapes, d'ordinaire elle s'applique du désinfectant à mains chaque fois que la blonde de mon père lui serre la main), et je demande à mon père d'aller commander cinq coupes de champagne au bar, question de l'occuper quelques instants. Puis je prends les mains de ma sœur dans les miennes et je la regarde dans le blanc des yeux.

– Sandrine, réveille. Ce qui t'arrive, ce n'est qu'un petit, tout petit accroc. Ce n'est pas grave du tout. Ce qui compte, ce n'est pas les fleurs, la musique ou les rangées de chaises. Ce n'est même pas la mère de Marc. Ce qui compte, c'est Marc. Marc et toi. Ne fais pas la même erreur que moi. N'envoie pas tout en l'air pour des détails. La mère de Marc t'a fait un coup par en dessous, et alors ? Tu t'apprêtais à lui faire le même. Vous réglerez ça plus tard. Là, maintenant, tu entres sur la terrasse et tu dis « Oui, je le veux. » Compris ?

Sandrine hoche la tête en silence.

Ouais !

C'est parti, mon kiki.

Mon père revient, triomphant, avec ses cinq coupes de champagne. Nous n'en prenons qu'une gorgée avant que je presse tout le monde d'y aller. Il est plus que temps de s'avancer. Je continue de les diriger ; sans moi, Sandrine aurait couru jusqu'à Marc toute seule, mon père et Cristal se seraient installés au bar et ma mère aurait piqué un petit somme dans son fauteuil.

– Allez, Cristal et maman, allez prendre place dans la salle. Papa, tu prends le bras de Sandrine et vous me suivez.

Mais ma mère intervient.

(Fallait qu'elle choisisse ce moment-là pour se réveiller.)

– Quoi ? Je vais m'asseoir dans la salle ? Mais pourquoi ? C'est moi qui dois escorter Sandrine !

– Ça, c'est quand je ne devais pas y être. Mais j'y suis ! interjette mon père. Misère.

– Cristal. Dans la salle. Papa et maman, vous prenez chacun un des bras de Sandrine. Tout le monde est prêt ? OK, allons-y.

Je m'avance vers la porte. La coordonnatrice du mariage fait signe aux musiciens de commencer à jouer. (La traîtresse n'ose pas regarder Sandrine dans les yeux quand nous passons devant elle.)

J'entre sur la terrasse, et je remonte l'allée, au bout de laquelle nous attendent Marc... et François.

Arrivée au bout, je me place à gauche, puis je me retourne pour voir arriver mon père fier comme un coq, ma mère chancelante et Sandrine... resplendissante. Son sourire me fait éclater le cœur, et celui de Marc aussi, ils sont si beaux, tous les deux.

François se penche pour croiser mon regard. Ça me semble si loin, tout à coup, notre discussion d'hier. Je lui adresse un petit sourire gêné. Il me fait un clin d'œil. Nous nous en remettons. Pas ensemble, bien sûr, mais ailleurs. Autrement.

Le reste de la cérémonie passe en coup de vent, le son des violons me berce, les mots prononcés par Sandrine et Marc sont si beaux, si empreints de sens. Je me laisse porter par le moment et par le bonheur de ma sœur.

Quand ils sont enfin déclarés mari et femme, ils s'embrassent, tout le monde applaudit, et pleure, et applaudit encore.

Nous nous dirigeons vers le coin restaurant, installé juste pour nous, en surplomb de la mer. J'observe de loin les planches à voile qui zigzaguent de manière experte, mais je ne pense pas à lui, je ne veux pas penser à lui.

Je suis assise à la droite de Sandrine, François est à la gauche de Marc, c'est parfait ainsi, car nous ne nous voyons pas et n'avons pas à nous parler. Ça viendra, bien sûr, mais plus tard.

La mère de Marc s'avance pour embrasser son fils. J'observe la réaction de ma sœur. Elle ne dit rien, et embrasse sa belle-mère. Je suis heureuse de voir qu'elle a su passer par-dessus. La mère de Marc semble autrement plus malheureuse, elle se tord les mains, de toute évidence ne sachant pas comment aborder l'épineux sujet. Elle finit par s'éloigner des mariés sans avoir rien dit.

Ce n'est qu'au moment où on nous sert à manger que Sandrine exprime de la surprise.

– Tiens... Ce n'est pas la langouste de la mère de Marc. C'est mon poisson des îles. La pauvre coordonnatrice devait être confuse.

À ce moment, un serveur enlève le bouquet de roses devant nous et le remplace par un immense arrangement de fleurs tropicales. Je jette un regard à la ronde : il en est ainsi sur toutes les tables.

Les violonistes se lèvent, saluent la foule, et sont remplacés par un guitariste barbu, qui s'installe et entame une rengaine de Cat Stevens.

Les yeux écarquillés de surprise, Sandrine se tourne dans tous les sens, cherchant du regard la mère de Marc. Celle-ci est dans le fond de la salle, et elle lève sa coupe de champagne en un toast silencieux à sa bru. Sandrine lui rend son sourire et lève aussi sa coupe, soulignant l'élégance du geste et le cessez-le-feu mutuel.

Quand je me lève pour prononcer le premier discours, celui de la demoiselle d'honneur, je ne prends pas le papier plié en quatre dans mon sac, celui où j'avais écrit le texte de mon discours avant de quitter Montréal, il y a une éternité. Je n'ai pas besoin de ce bout de papier, parce que j'ai compris tellement de choses en six jours, et parce que la vérité vient du cœur.

« Sandrine, Marc, vous nous avez fait le plus beau des cadeaux en nous rassemblant ici pour célébrer votre mariage. Le plus beau des cadeaux, pas

juste à cause du lieu idyllique, et il l'est, bien sûr. D'ailleurs, à cet égard, je souhaite remercier les parents de Marc dont la grande générosité nous a permis d'être ici. »

(Sandrine me fait des yeux affolés, mais tant pis, ce n'est plus le temps des secrets, et ma mère a le nez dans son verre de vin et elle n'a rien remarqué.)

« Le plus beau cadeau que vous nous avez fait, c'est de nous avoir permis de passer les derniers jours en votre compagnie, sans distraction, et de voir à quel point l'amour, le vrai, peut être fort. Vous êtes unis, vous êtes aimants, affectueux, prévenants l'un envers l'autre, vous êtes tout ce que doit être un couple qui s'aime. N'importe quel couple. Ce n'est pas spécial de s'aimer ainsi, ce n'est pas de la chance, c'est le minimum. C'est ce à quoi doivent aspirer tous les couples. Et pas juste le jour de leur mariage. Tous les jours. Alors je vous félicite, tous les deux, et je sais que vous continuerez à nous inspirer de nombreuses années encore. Je vous aime ! »

Et je me rassois avant que le sanglot qui monte dans ma gorge ne parvienne à m'étouffer. Sandrine me serre fort dans ses bras, et Marc aussi. Mon père bombe le torse, tandis que ma mère pleure comme une Madeleine et que Cristal demande au serveur confus de remplacer son vin par un thé de Kombucha.

J'aperçois François au loin, accoudé au bar. Il est vite rejoint par Kariine (qui a eu le culot de porter une robe blanche. OK, avec des petits pois roses dessus, mais quand même, blanc, c'est blanc.) Elle roucoule comme à son habitude, entortille une mèche de cheveux autour de son doigt et François semble hypnotisé. Eh bien...

Je danse avec ma sœur, je danse avec ma mère, je danse même avec Kariine et ses amies, je m'éclate sous le soleil couchant dont la luminosité rend tous les regards brillants et les teints éclatants. La musique s'éteint un instant, j'attends la prochaine chanson pour recommencer à bouger, quand j'entends :

– Eva...

C'est Simon.

– T'as envie d'aller marcher sur la plage ?

J'opine de la tête sans dire un mot, sachant que si je me mets à parler, je lui dirai à quel point avec lui j'ai envie de tout.

Je retire mes talons hauts et je marche pieds nus sur le sable. Nous nous asseyons enfin sur un tronc d'arbre échoué sur le rivage, et dont l'écorce a été dévorée par la mer. Il est gris et lisse, très doux, et je le caresse du bout du doigt.

Puis je relève les yeux vers Simon.

Vers ses yeux, son nez, sa bouche, ses cheveux, ses épaules, son sourire, son sourire qui me transperce.

– Je t’ai entendue, tout à l’heure…
– Tu m’as entendue ? Quand ?
– Quand tu faisais ton discours. Les haut-parleurs étaient tournés vers la plage.

– Ah, dis-je en rougissant.
– Tu sais, Eva, dit-il en me prenant la main, je pense que nous voulons peut-être enfin la même chose.

Il se penche et il m’embrasse, doucement d’abord, et c’est moi qui en veux plus, qui met ma main dans ses cheveux et l’attire vers moi, et ma bouche est enfin pleine de la sienne, et je le respire, je le mords, je le goûte, et ça explose en moi.

Mais…

– Tu sais, Simon, je pars demain.
– Je sais.
– Et toi…
– Je serai à Montréal dans cinq semaines.
– Dans cinq semaines ?
– Oui.
– Pour y vivre ?
– Oui. Je me cherche un condo, justement. Tu ne connaîtrais pas quelqu’un qui en aurait un à vendre ?
– T’es cave !

Je fais semblant d’être outrée, mais je souris si fort que mes lèvres vont éclater.

– Donc dans cinq semaines, quand tu vas arriver à Montréal…
– Oui ?
– Tu vas m’appeler ?

Pour toute réponse, il me fait cet immense sourire qui illumine l’océan et fait vibrer mon cœur imprudent.

– Fin –

¡Salud !

Un roman de
Catherine Girard-Audet

Emmanuelle

1.

– Pourquoi on ne passe pas la journée au lit ? me demande Julien en m’attirant contre lui sous la couette, alors que j’essaie de me rendre à la salle de bains pour me maquiller.

– Je te l’ai déjà dit. J’ai rendez-vous avec les filles pour le brunch !

– Ouais ! Mais ça fait aussi trois fois que tu me répètes que ça ne te tente pas du tout d’y aller. Je t’offre donc une occasion en or d’annuler et de rester au chaud avec moi. S’il te plaît, Manu !

Je me tourne vers mon chum, qui me fait les yeux du Chat potté dans *Shrek*. J’avoue que son offre est tentante, d’autant plus que l’atmosphère était hyper tendue lors des derniers rendez-vous avec mes amies.

– Je suis désolée, Julien... mais je dois vraiment y aller. J’ai promis à Mélodie que je serais là. Elle ne me le pardonnerait pas si je la laissais tomber.

– Mélo est une grande fille, me répond Julien en se redressant dans le lit.

– Je sais, mais elle compte quand même sur moi.

– J’avoue que je ne comprends pas pourquoi tu te forces à manger avec tes amies si ça ne te tente pas, Manu. Il me semble qu’à l’âge où on est rendus, on n’est plus censés se faire chier à entretenir des relations lourdes...

– Mouais, je sais... Mais Caroline avait l’air super motivée dans son courriel. Elle disait qu’il fallait absolument qu’elle nous parle. Elle avait une grande nouvelle à nous annoncer.

– Premièrement, à ce que je crois comprendre, Caroline est toujours trop motivée. Deuxièmement, elle veut sûrement vous annoncer qu’elle est encore enceinte. *What’s new ?*

Je me lève et je décide plutôt de m’appliquer du mascara devant le miroir de ma chambre. Ou plutôt de *notre* chambre, puisque Julien vient tout juste d’emménager dans mon petit trois et demie. Ça fait environ un an qu’on sort ensemble, et les choses vont tellement bien entre nous qu’on a décidé de faire le grand saut sans trop se poser de questions. C’est la beauté d’être trentenaire : on sait plus ce que l’on veut, et les gens qui nous entourent semblent sincèrement ravis de nous voir franchir de grandes étapes, même si

ça va vite. Si j'avais décidé d'emménager avec mon chum au début de la vingtaine, mon père aurait fait un arrêt cardiaque, mais quand, le mois dernier, je lui ai annoncé que Julien venait vivre chez moi, il a serré la main de mon amoureux et m'a fait comprendre qu'il avait hâte qu'on lui fasse des petits-enfants. Je lui ai fait gentiment comprendre de se « calmer le pompon », parce que je n'étais pas du tout rendue là ! La vérité, c'est que je ne suis même pas encore certaine d'en vouloir.

Mes amies Caroline et Charlotte parlent d'avoir des enfants depuis qu'elles ont quinze ans, mais moi, on dirait que je n'ai jamais ressenti « l'appel » de la maternité. Ma mère me répète que c'est parce que je n'ai jamais rencontré de garçon avec qui j'imaginai faire des bébés. Elle a peut-être raison... Après tout, Julien est mon premier vrai chum depuis que j'ai vingt et un ans. C'est le premier gars avec qui j'habite, et c'est le seul avec qui je peux m'imaginer faire ma vie. Le gong de l'horloge biologique se mettra peut-être à retentir d'ici peu. Mais si je continue à traîner, c'est le gong de la montre de Mélodie qui va me rendre sourde !

– Je vais faire un *deal* avec toi, Julien. Si tu m'attends au lit, je promets de venir t'y rejoindre d'ici deux heures.

– Bon, OK. Je vais t'attendre ! Mais ça ne change rien au fait que je ne comprends pas pourquoi tu t'acharnes à les voir...

– Ce n'est pas de l'acharnement... c'est de la loyauté. Je les connais depuis vingt ans, et même si c'est souvent bizarre quand on se voit, on dirait que je ne suis pas capable de « casser » complètement avec elles... Tu comprends ?

– Ouais, je comprends. Allez, file, si tu veux revenir vite !

J'embrasse Julien en vitesse, j'enfile mon manteau d'hiver et mes bottes, puis je sors. Je me dirige vers le restaurant qui se trouve à quelques immeubles de chez moi. Même si ça me fait de la peine de l'admettre, je dois avouer que j'appréhende un peu cette réunion matinale avec les filles. L'une de nos dernières rencontres, qui remonte à plusieurs mois, a presque tourné au cauchemar. Jacinthe, une amie de Caroline, a décidé d'organiser un *shower* pour notre amie qui s'apprêtait à accoucher, et l'ambiance n'était pas trop à la fête. Mélodie s'est assise dans un coin pour *bitcher* contre toutes les amies « matantes » de Jacinthe et de Caro, tandis que Charlotte s'est éclipsée pendant la distribution des cadeaux pour aller verser quelques larmes, ce qui a exaspéré Mélodie, et a frustré Caroline, qui n'était plus le centre d'attraction. Je suis rentrée chez moi lessivée, et j'ai refusé de répondre à l'appel de Mélodie en soirée. Elle me téléphonait certainement pour continuer à médire sur les choix de vie des femmes présentes au *shower*. En vérité, je ne voulais pas trop alimenter sa colère. J'avais trop peur que ça la pousse à rompre définitivement les liens avec Charlotte et Caro.

Dès mon entrée dans le restaurant, je vois mes trois copines assises près de la fenêtre.

- Tu es en retard, me dit sèchement Mélodie.
- Oui, désolée. J’ai eu un petit pépin à la maison...
- Un grand pépin de six pieds qui s’appelle Julien ? me demande Charlotte en m’embrassant sur les joues.
- Ouais, ça ressemble à ça... Il ne voulait pas me laisser partir !
- Moi, j’ai deux enfants de moins de trois ans et ça ne m’empêche pas d’être à l’heure ! ajoute Caroline d’un ton pince-sans-rire.
- Désolée...
- Embraye et regarde le menu, me dit Mélodie en bâillant. J’ai faim !
- Grosse soirée ? se moque Charlotte d’un air espiègle.
- Yep. Suis sortie avec Luc et sa gang du restaurant. Et je me suis arrangée pour que le serveur vraiment *cute* qui travaille avec lui nous accompagne... Vous pouvez vous imaginer la suite...
- Quoi ? Quoi ? Qu’est-ce qui est arrivé ? insiste Charlotte.
- J’ai dit de l’imaginer, réplique Mélodie d’un air excédé.

Charlotte baisse aussitôt les yeux vers le menu pour cacher sa déception. Pour ma part, je décoche un coup de pied à Mélodie sous la table pour lui faire comprendre de changer d’air. Je soupire encore. Le brunch va être long.

Les personnalités sont assez différentes et parfois marquées dans les groupes d’amies, mais je pense que le nôtre gagne la palme. Dès que j’ai fait la connaissance de Mélodie au début du secondaire, j’ai été impressionnée par son caractère. C’est une fille qui ne manque pas de confiance en elle et qui ne se gêne pas pour dire ce qu’elle pense. Bien que ce soit une qualité que j’admire beaucoup chez elle, Mélodie a souvent tendance à manquer de tact ou de délicatesse. Ce trait de caractère crée bien souvent des flammèches avec Caro, la *control freak*, Charlotte, l’hypersensible, et moi, la susceptible du groupe.

Je fais signe au serveur que nous sommes prêtes à commander, puis je me tourne vers Caroline pour essayer de détendre l’atmosphère.

- Alors, c’est quoi, ta grande nouvelle ?
- En fait, ce n’est pas tant une « nouvelle » qu’un super projet, commence-t-elle d’un air enchanté.
- Tu déménages en banlieue et tu veux rénover la cave ? ironise Mélodie en m’envoyant un clin d’œil.

Charlotte et moi éclatons de rire. Même si Caro peut avoir des allures de « madame » avec ses foulards dorés et sa mise en plis, je sais qu’elle est trop snob pour déménager en banlieue.

- Ben non, niaiseuse ! En fait, mon projet vous concerne...
- Tu veux qu’on porte les futurs enfants de JP parce que tu es tannée d’accoucher ?

Charlotte et Mélodie rient de ma blague. On aime bien pousser Caro aux limites de la patience.

– Non, Manu. Je ne tiens pas à ce que vous couchiez avec mon chum, et je suis encore capable de porter ses enfants, répond-elle d'un air faussement outré. En fait, vous rappelez-vous notre projet du cégep ?

– Boire quinze *shooters* de tequila sans vomir ? demande Charlotte.

– Ben non !

– Coucher avec le chum d'Isabelle-la-bitch pour qu'elle soit cocue ? poursuit Mélodie.

– Non, mais j'avoue que ce serait le *fun* qu'elle souffre, même encore aujourd'hui, répond Caroline en souriant.

– Ouvrir un restaurant au Nicaragua et faire notre vie là-bas ?

– Tu chauffes, Manu ! me répond Caro en sautillant sur sa chaise. En fait, je parle de notre projet de partir en vacances, toutes les quatre... Ça fait genre quinze ans qu'on remet ça. Je pense que le moment est arrivé de passer à l'action !

– Mouais, mais à l'époque, on n'avait pas de *job*, pas d'appart et pas de chum. C'était facile de tout laisser tomber pour refaire notre vie dans le Sud !

– Moi, je n'ai toujours pas de chum, alors c'est une chose de moins qui me retient ici ! ajoute Charlotte d'un air triste.

– Ça fait à peine six mois que tu es célibataire ! Profites-en donc au lieu de chialer ! C'est le *fun* d'être libre et de faire ce que tu veux, quand tu veux, lui dit Mélodie d'un air irrité.

– C'est facile à dire pour toi. Tu es, genre, la reine du célibat. Mais moi, ça ne me fait pas triper de passer mes soirées seule, ni d'attaquer les gars dans les bars. J'ai envie de rencontrer quelqu'un de sérieux...

– Et quoi de mieux pour rencontrer quelqu'un que le super Royal Plaza Resort de Playa del Carmen ! s'empresse de dire Caroline en posant un dépliant sur la table.

– Hein ? De quoi tu parles ?

– La semaine dernière, je suis allée voir Chantale, mon agente de voyages. Je voulais réserver nos vacances en France pour l'été prochain.

– Tu ne trouves pas que tes enfants sont un peu jeunes pour visiter la France ?

– On n'est jamais trop jeune pour connaître la France. BREF, Chantale m'a alors parlé des *deals* extraordinaires qu'il y avait en ce moment pour le Sud. Après Noël, les prix chutent ! Et je me suis dit que c'était l'occasion rêvée de mettre notre vieux plan à exécution ! Pensez-y, les filles ! Ça fait des années qu'on se dit qu'on va le faire un jour, mais qu'on *choke* tout le temps !

– Mais il y a des raisons pour lesquelles on ne l'a jamais fait. Je n'ai pas

nécessairement l'argent pour aller à Playa del Machin, moi ! T'sais, Caro, on n'a pas tout à fait le même budget, toi et moi, répond Mélodie, un peu sur la défensive.

– Moi non plus, je n'ai pas les moyens, ajoute Charlotte en soupirant. Je paie déjà un loyer trop élevé, alors je ne crois pas que je puisse me permettre des vacances de luxe...

Je regarde mes amies en me mordant la lèvre. J'ai beaucoup de contrats ces temps-ci, et dans mon cas, l'argent n'est pas le problème.

– Mais ce ne sont pas des vacances de luxe ! En fait oui, parce que c'est un hôtel de luxe, mais non, parce que c'est moitié prix ! Et si on part à quatre, on ne paie que pour trois personnes ! Faites le calcul, les filles ! Ça coûte moins cher qu'une semaine de camping à Ogunquit !

Charlotte sort aussitôt son iPhone pour faire les calculs exacts, tandis que le serveur nous tend nos cafés.

– C'est vrai que ça ne revient vraiment pas cher et que les photos de l'hôtel sont malades !

– Et c'est vrai que le Québec, en janvier, c'est déprimant, enchaîne Caroline. Si vous êtes capables de prendre congé, on pourrait partir dans deux semaines ! Pensez-y, les filles ! Six nuits au chaud ! On pourrait se faire bronzer loin de la *sloche*, et se raconter nos vies en buvant des margaritas !

Charlotte a l'air de plus en plus convaincue. Même si j'appréhende un peu ce qui nous attend, je dois avouer que l'idée de me retrouver sur la plage de sable blanc qui apparaît sur le dépliant, avec une piña colada à la main, me semble de plus en plus alléchante. Je sais qu'il y a un risque que ça se déroule mal mais, en même temps, je me dis que c'est peut-être l'occasion rêvée de « tester » notre amitié. Comme dit souvent ma mère, ça passe ou ça casse !

– Si tout le monde est prêt à embarquer, alors moi aussi ! s'exclame Charlotte en déposant son téléphone. Caro a raison ! C'est vrai que c'est une aubaine ! Je pense que ça pourrait être cool de passer du temps ensemble. On ne se voit pas assez souvent, les filles. Dites-vous que c'est un projet que l'on doit à notre amitié !

Mon regard croise celui de Mélodie. Elle attend de connaître ma décision avant de trancher. Même si je me doute qu'une partie d'elle-même n'a pas envie de se taper une semaine de malaises, je sais pertinemment qu'elle ne veut pas être tenue à l'écart si nous décidons toutes d'embarquer dans l'aventure.

– Je crois que ça m'irait aussi. Je serai un peu dans le *rush* avant de partir, mais ça vaut la peine pour une semaine de repos au soleil. Et c'est vrai ce que dit Charlotte : on se doit un peu ce voyage.

– Youpi ! s'exclame Caro en frappant des mains. Et toi, Mélo ? Penses-tu être capable de t'arranger ?

– Seulement si tu me promets de ne pas me faire de discours de sainte-nitouche si je couche avec un gars !

– Promis ! s’empresse de répondre Caro en se levant pour exprimer sa joie !
Les filles ! On s’en va dans le Sud !

2.

– Tu as décidé QUOI ? gronde Julien en déposant son iPhone sur la table de chevet.

Comme promis, il m’attend dans le lit, les cheveux encore en bataille.

– J’ai décidé que je partais au Mexique avec les filles, dans deux semaines. Caro a trouvé un *deal* qui ne se refuse pas. Charlotte m’a convaincue en disant que depuis le temps qu’on se promet de partir en voyage toutes les quatre, il est temps de passer à l’action !

– Manu, je comprends que tu aies envie de prendre des vacances. Je pense que tu le mérites après les mois *rushants* que tu viens de traverser... Mais j’avoue que je ne saisis pas tout à fait pourquoi tu veux partir avec elles ! Ça sent déjà le drame, ton affaire !

– Je sais que c’est dur à comprendre. Mais en y réfléchissant, je me suis dit que ce voyage était l’occasion parfaite pour déterminer si je devais vraiment couper les ponts avec les filles ou non. Qui sait ? Peut-être que je serai super étonnée du résultat, et que ça améliorera vraiment nos rapports !

– Ou peut-être que tu vas sauter ta coche et rentrer après deux jours...

– Ne sois pas de mauvaise foi ! Tu ne les connais pas tant que ça !

– N’interprète pas mal mes propos : je les aime bien, tes copines ! Le problème, c’est que tu sembles souvent à l’envers après les avoir vues...

– Je sais. C’est peut-être naïf de ma part de m’imaginer que ça peut encore cliquer entre nous, mais on dirait que je cultive l’espoir qu’on arrive à s’endurer et à s’accepter comme on est. Nous avons tellement été proches, toutes les quatre... Je voudrais juste que les choses redeviennent comme avant.

Je m’assois sur le lit en poussant un soupir.

– Quand je pense qu’on est censé devenir moins *bitch* avec les années...

– Ne sois pas trop dure envers toi-même, Manu, me reconforte Julien en me caressant les cheveux. Ce n’est pas ta faute si vous avez pris des chemins différents...

Julien m’enveloppe de ses bras et je ferme les yeux. Il a raison. Ce n’est pas ma faute si Charlotte a vécu une peine d’amour difficile, ni si elle a eu des difficultés à se remettre de sa fausse couche l’année précédente, ce qui a entraîné la fin de son couple. Ce n’est pas non plus ma responsabilité si Mélodie est devenue intolérante face à Caro. Mais c’est un peu à cause de moi si Mélo et moi sommes plus distantes depuis quelques mois. Je n’arrive plus à ne pas me laisser atteindre par son franc-parler. J’arrive de plus en plus mal à supporter son jugement concernant mes choix de vie. Je me suis dit que ça nous ferait du bien à toutes les deux de prendre un peu nos distances. Depuis,

je sais à peine ce qui se passe dans sa vie. Parfois, elle me regarde d'un air triste, comme si elle ne comprenait pas pourquoi nous ne sommes plus aussi complices qu'avant.

– Tu sais quoi ? poursuit Julien. Au fond, je pense que ce n'est pas con que tu partes. Dans le meilleur des cas, tu pourras resserrer tes liens avec elles. Et dans le pire, tu pourras boire à volonté pour oublier, tout en pensant à ton chum qui s'ennuie dans le froid.

– Tu vois ? C'est une situation gagnante !

Je me penche vers Julien pour l'embrasser, quand mon cellulaire sonne. Je vois le prénom de Mélodie s'afficher à l'écran.

– Allô ?

– Veux-tu bien me dire dans quoi on vient de s'embarquer ? Réalises-tu qu'on s'est engagées à passer une semaine à temps plein toutes les quatre ensemble ? Comment je vais faire pour passer à travers ça, sans sauter ma coche, Manu ? JURE-MOI que tu ne m'abandonneras pas ! Que tu ne me laisseras pas seule avec Caro, qui va se plaindre parce que les draps ne sont pas en satin.

Ouf ! La semaine va être longue.

Mélodie

3.

Mon téléphone sonne. Je n'ai même pas besoin de regarder l'afficheur pour savoir qui m'appelle.

– Qu'est-ce qui se passe, Caro ?

– T'es où ? On t'attend en file depuis tantôt. Il commence à y avoir plein de monde !

Son ton de voix hystérique accentue mon mal de crâne.

– Relaxe. J'arrive. Peux-tu me passer Manu, s'il te plaît ?

J'entends Caroline qui « murmure » à Emmanuelle de faire quelque chose, parce que si je n'arrive pas dans les trois prochaines minutes, on va rater le vol.

– Allô ?

– Manu ? Peux-tu mettre un sédatif dans sa bouteille d'eau, question que je puisse me rendre au Mexique sans l'achever avant ? Ou mieux encore : mets un couteau dans son sac à main pour qu'elle se fasse pigner aux douanes et qu'on parte seulement toutes les trois !

– Mélo ! Franchement ! Qu'est-ce qui se passe, coudonc ? T'es passée où ? me demande-t-elle en chuchotant pour que les autres ne l'entendent pas.

– Je suis dans le taxi. J'approche de l'aéroport, là. Et pour ton information, il reste deux heures et demie avant le départ de notre avion. On ne passe même pas par les États-Unis, alors on peut respirer par le nez !

– Je sais, mais on est ici depuis quarante-cinq minutes, nous !

– Ce n'est pas ma faute si tu as été assez cruche pour te rendre à l'aéroport avec Caro au lieu de partager un taxi avec moi !

– Mélo, n'en rajoute pas, s'il te plaît !

– OK, OK ! J'arrive dans dix minutes. Si tu peux, suggère à Caroline de baisser les décibels. J'ai vraiment mal à la tête. Son ton de voix strident ne m'aide pas.

– Je ne peux rien faire contre ça, Mélodie. Elle est née comme ça ! À tout de suite !

Mon amie raccroche. Je regarde le paysage défiler. J'aurais dû moins boire hier, mais Luc a insisté pour ouvrir une dernière bouteille de blanc afin de célébrer mes vacances. Je n'ai pas osé dire non. Après tout, il avait besoin d'un remontant, lui aussi. Il venait de s'engueuler avec son chum, Pierre-André, et il était déprimé à l'idée de passer une longue semaine loin de moi. Luc et moi sommes devenus plutôt inséparables depuis un an. Ce qui tape un peu sur les nerfs de Pierre-André, qui semble croire que j'ai une mauvaise influence sur son chum. Je trouve ça plutôt absurde. À trente-deux ans, je crois que mon ami est un grand garçon et qu'il n'a pas besoin de moi pour prendre ses décisions.

Luc et moi, on s'est rencontrés à l'université, pendant un cours de vieil anglais. On s'était mis en équipe un peu par hasard, pour faire un exercice de déclinaison. En discutant, nous avons réalisé que non seulement nous avions été serveurs au même restaurant, mais qu'en plus, nous avions plein d'amis en commun. Avec lui, ç'a toujours été simple, même si nous n'avons pas toujours été aussi proches.

À l'époque, je passais beaucoup de temps avec les filles, et plus particulièrement avec Emmanuelle, que je considérais comme une sœur. Mais les choses sont devenues un peu tendues entre nous. Notre relation s'est littéralement écroulée l'année dernière, ou plus précisément depuis qu'elle s'est mise à sortir avec Julien. Même si je trouve qu'ils ont l'air heureux ensemble, je ne peux pas m'empêcher d'avoir mes réserves envers son chum. Après tout, c'est depuis qu'il est entré dans sa vie que Manu s'éloigne. J'ai même parfois l'impression qu'elle me juge d'être encore célibataire ou de sortir dans des clubs et de coucher avec des gars que je ne reverrai jamais. Pourtant, elle est déjà passée par là, elle aussi ! Je me souviens qu'une fois, nous avons même eu l'audace de demander à deux gars que nous venions à peine de rencontrer de bien vouloir nous raccompagner chez moi en voiture, alors que j'habitais à trente minutes du bar ! Manu s'était tellement sentie mal qu'elle avait finalement accepté de *frencher* l'un des deux pour le remercier.

Une fois devant mon appartement, j'ai décidé de sortir de la voiture pour leur laisser un peu d'intimité. Le problème, c'est qu'en ouvrant la portière, la lumière intérieure s'est allumée. Manu s'est alors rendu compte que le gars en question portait une moustache molle et avait le visage criblé d'acné ! Elle a aussitôt interrompu son *french*.

– Mélo ? Où vas-tu ?

Elle m'a jeté ça sur un ton si paniqué que j'ai aussitôt regagné la voiture.

– Nulle part. Je voulais juste t'attendre dehors.

Elle m'a fait de gros yeux et a désigné discrètement le boutonnable à moustache molle du menton.

J'ai retenu un rire, accroupie en prétextant un mal de ventre intolérable.

Évidemment, Emmanuelle a compris ma ruse.

« Les gars, on va devoir vous laisser. Je pense que mon amie va avoir la diarrhée. »

Les deux garçons sont devenus blêmes. On est parties en courant. On a passé la nuit à rire ! Même si Manu m'a fait promettre de ne jamais rien dire de cette mésaventure, ç'a évidemment fait le tour du groupe et lui a valu le surnom de *moustache girl*.

Ça me fait de la peine de voir qu'on ne partage plus ce genre de moments. C'est surtout pour cette raison que j'ai décidé de participer à ce voyage débile. J'ai espoir que ça nous rapproche un peu, toutes les deux.

Avec Charlotte et Caro, c'est un peu plus compliqué.

Quand nous étions au cégep, Caroline me paraissait déjà bien différente de moi. Toutefois, j'arrivais à passer outre certains aspects de sa personnalité qui m'énervaient en me concentrant sur sa loyauté et sur cette façon qu'elle avait de prendre soin de moi. Je n'ai jamais été proche de ma mère, et j'avais presque l'impression d'avoir ce type de lien avec mon amie. C'est elle qui me frottait le dos pendant que je vomissais après avoir ingurgité de drôles de mélanges dans nos partys de fin de session. C'est elle aussi qui m'accompagnait à la clinique quand je devais passer des tests de MTS, parce que j'avais « oublié » de mettre un condom avec le gars *cute* que j'avais baisé dans les toilettes d'un bar. Même si elle m'exaspérait, je savais que je pouvais toujours compter sur elle et qu'elle m'aimait comme j'étais.

Avec les années, les choses ont toutefois commencé à se gâter. Caro s'est mise à se tenir avec des filles de l'université qui s'habillaient en beige et qui parlaient comme si elles avaient grandi en France. Je sentais que mes histoires de bars et de débauches l'amusaient de moins en moins. Comme toute bonne maman, Caro m'a alors fait comprendre qu'il était temps que je me ressaisisse. Au début, ç'a fonctionné. Chaque fois que je la voyais, j'essayais de l'impressionner en lui racontant mes exploits scolaires, ou en lui parlant de mes plans de carrière. Je me rappelle la fierté que j'ai vue dans ses yeux, il y a quatre ans, quand je lui ai annoncé que j'avais décroché un poste comme professeure de français auprès des immigrants... Puis je me rappelle sa mine contrariée et déçue quand je lui ai appris que je démissionnais six mois plus tard, parce que j'avais réalisé que l'enseignement, ce n'était pas trop pour moi.

Je pense que Caro n'a jamais saisi pourquoi j'avais laissé tomber mon emploi, ni pourquoi je m'étais mise à travailler à la boutique de meubles de Luc, puisqu'elle espérait plus de moi.

Toutefois, la véritable séparation s'est effectuée quand elle est tombée enceinte de Jasmine, sa plus vieille. Maintenant qu'elle a son propre enfant, elle n'a plus à jouer à la mère avec moi. Elle s'est donc rapprochée davantage de ses amies habillées en beige et elle a conçu un nouvel amour pour la France, le vin trop cher et les colliers de perles.

Pour ce qui est de Charlotte, j'avoue que je ne sais plus trop à quoi m'attendre. Bien que ce soit la fille la plus gentille, la plus drôle et la plus généreuse que je connaisse, c'est comme si elle n'était plus que l'ombre d'elle-même depuis sa fausse couche et son retour au célibat.

Au début, j'ai essayé d'être là pour elle, d'être à l'écoute de sa souffrance. Après tout, elle a toujours eu une oreille super attentive quand j'ai traversé des périodes difficiles. Elle a toujours su trouver le mot pour me faire retrouver le sourire. Mais plus les mois passaient, plus ma patience s'effritait. J'ai donc opté pour la technique du *tough love*. Malheureusement, Charlotte n'est pas une grande adepte de combativité. Je crois qu'elle a préféré prendre ses distances pour cicatriser en paix.

Au Mexique, j'espère pouvoir la convaincre de sortir avec moi et faire réapparaître ce côté amusant qu'elle avait autrefois. En effet, Charlotte était celle qui pouvait inventer une chorégraphie farfelue dans un club en se fichant complètement du regard des autres. C'était aussi celle qui se levait d'un bond pendant un repas ou une séance d'étude parce qu'elle venait d'avoir une idée de génie (genre boire trop de tequila, ou aller danser dans une discothèque africaine, ou se déguiser pour aller au club vidéo). C'est avec cette Charlotte que je voudrais passer la semaine !

Le taxi se range en face de la porte des départs. Je m'empresse de rejoindre mes amies à l'intérieur de l'aéroport avant que Caro fasse une syncope.

– Bon ! Enfin ! s'écrie-t-elle en me voyant arriver. Tiens, je t'ai acheté un café. Je me suis dit que t'en aurais besoin.

– En effet. Merci.

Après l'enregistrement et le passage au point de contrôle, Caro nous tend des sandwichs emballés individuellement.

– Les repas qu'ils servent dans les avions sont dégueulasses et remplis de cochonneries. J'ai pensé nous préparer un lunch. Ce sont des sandwichs à la dinde bio et au fromage sans gras.

– Miam ! dit Charlotte avant de se tourner vers moi et de faire semblant de vomir. J'éclate aussitôt de rire, et Caroline fronce les sourcils.

– Très drôle ! Mais vous allez voir que vous allez être contentes quand les hôtes vont vous servir un poulet vert fluo qui sent la mort.

– Ouache ! s'exclame Manu en riant.

Je propose alors aux filles d'acheter plein de revues à potins pour l'avion. S'il y a une chose que nous avons encore en commun, c'est bien notre amour pour les magazines à scandales qui aiment faire des zooms sur la cellulite des stars, et par conséquent nous aident à accepter la nôtre !

Après avoir fait le tour des boutiques de souvenirs et de bibelots, une voix masculine annonce enfin qu'il est l'heure d'embarquer. Dans l'avion, je m'installe à côté de Charlotte, qui se plonge aussitôt dans la lecture des

consignes à suivre en cas d'atterrissage d'urgence.

– Tu sais que si l'on s'écrase, il y a peu de chances que tu puisses quitter l'avion...

– Ne dis pas ça ! Je suis toujours stressée quand il y a des turbulences, et j'ai toujours peur que l'avion pique du nez !

– T'inquiète. Il y a très peu de risques qu'on s'écrase...

– Trop tard ! T'as déclenché la panique ! Ta punition, ce sera de tenir ma main jusqu'à l'atterrissage.

– Je ne peux pas m'en tenir aux zones de turbulence ?

– Nope !

– Tu sais ce qui aide, aussi ? L'alcool !

– OK, mais ça va te coûter cher !

– J'assume ! Ma tournée !

Après avoir englouti mon sandwich bio sans gras d'une seule main (j'avoue qu'il était vraiment délicieux et que je suis contente de ne pas avoir dû me taper le bœuf à la sauce brunâtre que les autres passagers s'efforcent d'avalier), je décide de faire une sieste pour rattraper le manque de sommeil de la nuit précédente.

À mon réveil, je remarque que Charlotte a terminé son deuxième verre de vin et qu'elle regarde maintenant un film romantique en se mordant la lèvre inférieure. Elle serre encore ma main comme si sa vie en dépendait. Manu et Caro, qui sont assises de l'autre côté de l'allée, semblent quant à elles plongées dans une conversation intense. Comme Manu est tournée vers Caro, j'ai de la difficulté à distinguer ce qu'elles disent, mais je crois bien avoir entendu mon prénom. Je ferme les yeux pour faire semblant de dormir et je tends l'oreille.

– Voyons, Caro, tu exagères. Elle ne te hait pas !

– Je te jure que dès que j'ouvre la bouche, je sens que je l'énerve.

– C'est sûrement parce qu'elle est fatiguée.

– Mélo est toujours fatiguée, Manu. Elle mène sa vie comme si elle avait encore dix-huit ans ! J'ai beau essayer d'être douce et drôle avec elle, j'ai toujours l'impression de lui taper sur les nerfs !

Les filles gardent le silence pendant quelques secondes. Lorsqu'elles reprennent leur bavardage, je constate qu'elles ont baissé davantage le ton. Je n'arrive pas à entendre des phrases complètes, mais j'intercepte quelques bribes, telles que « crise », « jugement », « en discuter avec elle », etc.

Je ne sais pas si elles s'attendent à ce que nos vacances se convertissent en séances de psychologie ou en thérapie de groupe, mais j'ai de mauvaises nouvelles pour elles : *it's NOT going to happen !*

4.

– Les filles ! Ça sent la mer ! Ça sent le soleil ! s'écrie Manu en sortant la tête de la fourgonnette qui nous transporte jusqu'à l'hôtel.

– Ça sent surtout les margaritas ! J'ai hâte de prendre mon premier *drink* ! s'exclame Charlotte en souriant.

– Ça, c'est la Charlotte que j'aime !

Je lui lance un clin d'œil. Ça me fait plaisir de la voir aussi joyeuse ! La tension est tombée d'un cran depuis qu'on est sorties de l'aéroport de Cancún. Le paysage, la chaleur et le soleil ont eu raison de notre mauvaise humeur. Et, pour la première fois depuis que Caro a lancé l'idée du voyage au restaurant, j'ai espoir que la semaine soit vraiment cool !

Mon sourire ne fait que s'élargir lorsque nous nous garons devant le superbe hôtel dans lequel nous logerons pendant les six prochaines nuits. Même si les besoins de luxe de Caro me tapent parfois royalement sur les nerfs, je dois avouer que je suis contente que ce soit elle qui se soit chargée de choisir l'endroit. Avec elle, aucun risque de trouver des poils noirs louches sur mon oreiller, ni de tomber nez à nez avec une coquerelle dans la douche.

Je m'étire longuement, puis me dirige vers la piscine. Elle s'étend dans le grand jardin qui donne directement sur la plage de sable blanc. Au milieu trône un bar exotique avec un toit en bambou. Même si les quatre gars qui sont assis sur les tabourets et le serveur ne sont pas aussi sexy que Tom Cruise dans *Cocktail*, ça promet !

– J'aurais voulu qu'on ait chacune notre chambre, mais c'était impossible avec le forfait que Chantale m'a proposé, nous explique Caro en mettant ses lunettes de soleil Chanel.

Contrairement à mes Ray-Ban qui ont été achetées sur eBay, chez un fournisseur chinois un peu louche, je sais pertinemment que celles de Caro sont vraies. Elles doivent valoir plus que le contenu de ma valise au complet.

– Avec cette vue-là, ça ne me dérangerait même pas de dormir sur le bord de la piscine en cuillère avec le chauffeur de la fourgonnette ! dit Charlotte en regardant la mer.

– Charlotte est en feu ! s'exclame Manu en posant son bras autour de ses épaules.

– Ne t'en fais pas, Charlotte ! Tu n'auras pas besoin de dormir à la belle étoile ! Il va juste falloir que tu partages ta chambre avec l'une de nous trois.

– Et comment on fait pour décider ?

– On devrait tirer à pile ou face, propose Manu.

Hum... *No way* ! Si je me retrouve avec Caro, j'ai peur qu'elle me fasse de gros yeux parce que je rentre tard, ou alors qu'elle refuse de me céder la

chambre si je décide de ramener un gars.

– On pourrait aussi choisir en fonction de notre rythme de vie, suggère Caroline. Après tout, Mélo et moi, on n'est pas du tout sur le même *beat* ! Je pense que celle de vous qui se sent plus sur le party devrait cohabiter avec elle, et celle qui se sent plus relaxe devrait cohabiter avec moi.

Apparemment, Caro partage mon opinion sur la cohabitation.

– Moi, je me sens un peu des deux, nous explique Manu. Je sens que je vais avoir des soirées matantes super relax et d'autres où je vais avoir envie de sortir !

– Même chose pour moi, nous dit Charlotte. Parlant de ça, il est où, le bar ?

– En fonction de vos réponses, je pense que Charlotte devrait dormir avec moi. Comme ça, on sera les deux célibataires ensemble et on pourra s'inventer un code si on ramène des gars.

– Ne compte pas trop là-dessus, me dit Charlotte en soupirant.

– Ma chérie, je ne suis pas venue jusqu'à Playa del Machin pour rien ! Oui, je veux me faire bronzer, et oui, je veux me reposer. Mais mon objectif numéro un, c'est de faire ressortir ton petit côté *wild* et de mettre fin à ta disette sexuelle !

Manu, Caroline et Charlotte éclatent de rire.

– Il y a juste toi qui peux me parler comme ça, me répond Charlotte en me donnant un baiser sur la joue.

Après avoir établi qui dormait avec qui, nous décidons d'aller explorer nos chambres situées au sixième étage.

– Je suis contente d'être avec toi, me dit Charlotte d'un air un peu ému.

– Moi aussi. Je niaisais pas tant que ça, tantôt. C'est vrai que j'ai envie que tu lâches un peu ton fou cette semaine. Ça me fait de la peine de te voir aussi triste tout le temps...

– Je sais, me répond-elle en baissant les yeux. J'aimerais avoir ta force de caractère, des fois. Ça m'aiderait à me ressaisir.

– Charlotte, je pense que tu te sous-estimes. Tu es l'une des filles les plus fortes que je connaisse. Le problème, selon moi, c'est que tu entretiens un peu ta peine. Tu t'isoles de plus en plus depuis que tu as laissé Patrick...

– Je sais, mais je ne veux être un fardeau pour personne. Crois-moi, ce n'est pas toujours le *fun* d'être dans ma tête depuis que j'ai perdu le bébé.

Je suis un peu étonnée qu'on puisse se confier aussi facilement à jeun, alors que j'ai l'impression que ça fait des mois qu'on ne s'est pas vraiment donné de nouvelles.

– Tu sais ce qui nous ferait vraiment, mais *vraiment* du bien ?

– Un *drink* ? me demande Charlotte en esquissant un petit sourire.

– Exactement !

5.

Je suis évidemment super contente de partager ma chambre avec Emmanuelle ! Non seulement nous pourrons nous raconter nos vies, mais j'ai aussi la certitude que je pourrai être complètement moi-même. Avec elle, je n'ai jamais peur de me faire juger parce que mes goûts sont différents des siens.

Avec Mélodie, je me serais sentie comme une vieille croûte qui ne veut pas faire la fête. Je sais que je devrais simplement mettre le holà, mais avec Mélo, j'ai toujours trouvé ça plus simple de me taire et de garder mes distances plutôt que de l'affronter et d'avoir à subir ses réactions.

Manu et Charlotte me disent que je devrais simplement la prendre avec un grain de sel. Quand j'ose en discuter avec Jean-Philippe, il ne comprend pas pourquoi je m'obstine à entretenir notre amitié. La vérité, c'est que malgré tous ses défauts, j'aime profondément Mélo. Je donnerais n'importe quoi pour qu'elle rencontre quelqu'un de bien et que les choses s'arrangent entre nous. J'ai d'ailleurs espoir que cette semaine de vacances puisse nous rapprocher davantage.

– J'ai hâte de m'étendre sur la plage, me dit Emmanuelle en sortant de la salle de bains, en bikini noir.

– Moi aussi ! Mais je vais appeler chez moi avant pour m'assurer que JP survit !

– Bonne idée ! Je vais appeler Julien, moi aussi. Sinon, il va s'imaginer que je suis déjà dans les bars en train de danser le merengue avec des latinos !

– La confiance règne !

– Ben non ! Je niaise ! Mais disons que j'ai vraiment été super franche avec lui quand je lui ai raconté mon passé. Il sait que j'ai collectionné les aventures de vacances ! Je pense qu'il était un peu nerveux de me voir partir...

– Moi, c'est le contraire. J'ai l'impression que JP était presque soulagé que je parte.

– Comment ça ? Ça ne va pas bien entre vous deux ?

Perdue dans mes pensées, je regarde Emmanuelle. La vérité, c'est que j'ai l'impression que mon couple est en train de me glisser entre les doigts. Je

m'étais promis de ne pas en parler pendant les vacances, car j'ai peur qu'en verbalisant ce qui se passe, ça le rende plus réel.

– Bof ! Disons que depuis qu'Élodie est née, on est plus sur le mode parents que sur le mode couple... On a dû faire l'amour deux fois en dix mois. Je m'inquiète un peu pour nous deux...

– Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? me demande Manu en s'asseyant près de moi.

– T'en parler quand ? On s'est vues à peine à trois reprises depuis que j'ai accouché, et chaque fois, on se raconte des banalités. Je ne me sentais pas assez à l'aise pour plonger là-dedans...

– Je suis désolée, Caro. J'aurais dû être plus présente...

– Mais non. C'est aussi ma faute. J'aime ça faire semblant que tout va bien.

Je soupire en regardant dehors. J'ai le cœur gros. J'adore mes filles, mais j'ai l'impression de ne plus exister depuis qu'elles sont là. Cette semaine de vacances, ce n'est pas seulement pour me rapprocher de mes vieilles amies ; c'est aussi pour reprendre le contrôle de ma vie. J'ai rarement été aussi confuse. Je me suis dit que quelques jours au soleil, loin de tout, me feraient le plus grand bien.

– Allons rejoindre les filles sur le bord de la piscine au lieu de déprimer à propos de ma vie !

– T'es sûre ? Ça ne me dérange pas si tu veux rester ici pour parler, me dit doucement Manu.

– Non, non, c'est bon. Peut-être plus tard. Pour l'instant, j'ai surtout envie de boire !

– Tes désirs sont des ordres !

Nous rejoignons les filles au bar situé entre la plage et la piscine et nous trinquons aussitôt à notre première journée de vacances. Le reste de l'après-midi se déroule entre le bar, la piscine et la plage.

– C'est la grosse vie sale, s'amuse Mélodie, alors que nous sommes installées devant la mer pour contempler le coucher de soleil.

– Ça m'a toujours un peu énervée les gens qui affichaient leurs photos de voyage sur Facebook, surtout quand il fait -20°C au Québec... Mais là, j'avoue que je les comprends ! nous dit Emmanuelle en s'étirant.

– Parlant de ça ! C'est l'heure de notre première photo officielle ! annonce Charlotte en tendant son iPhone à un touriste allemand pour qu'il prenne une photo de nous.

– OK, mais il est hors de question qu'une photo de moi en bikini se retrouve sur Facebook. J'ai encore du poids à perdre et je me sens grosse patate.

– T'es super belle, Caro. Tu donnes des complexes à toutes les nouvelles mères !

– Merci, Mélo. C’est gentil.

Je prends une gorgée de daïquiri en lançant un regard étonné à Manu.

– Est-ce qu’on sort après le souper ?

– Caro ? C’est bien toi ? demande Charlotte en se redressant.

– Oui, c’est moi ! On est arrivées assez tard pour ne pas brûler au soleil, alors je pense qu’on devrait profiter de notre énergie pour faire quelque chose !

– Pourquoi on n’essaie pas la discothèque de l’hôtel ?

– On pourrait, mais j’ai peur qu’elle soit remplie de gens quétaines. J’aurais envie de plonger un peu dans l’univers local, réplique Mélodie.

– Plonger ou goûter ? demande Charlotte, pince-sans-rire.

– Les deux !

– Voyons, Mélo ! On est dans un cinq étoiles ! Les gens ne sont pas quétaines, ici.

Mélodie me regarde en soupirant.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? Je ne dis pas ça par snobisme ! Après tout, c’est toi qui as porté un jugement aveugle sur les autres voyageurs.

– Oui, mais c’est toi qui penses que tes choix sont au-dessus des gens quétaines, réplique-t-elle aussitôt.

– Les filles, on se calme, intervient Manu. Je propose qu’on aille faire un tour dans la petite ville. On peut tout faire à pied, de toute façon. Si on ne trouve rien, on reviendra à la discothèque de l’hôtel, OK ?

Mélodie et moi acquiesçons en silence. C’est dommage qu’on ait maintenant besoin d’un médiateur pour arriver à nous entendre.

Nous allons prendre une douche en vitesse, puis nous nous rejoignons dans la salle à manger pour le souper. Heureusement, la nourriture ne me déçoit pas. C’est Jacinthe, mon amie de l’université, qui m’a conseillé cet hôtel pour son restaurant et l’ambiance en général. Je sais que le courant ne passe pas très bien entre elle et mes amies. Je l’ai senti la journée de mon *shower*, mais j’avoue que je ne comprends pas pourquoi. Jacinthe peut avoir l’air un peu condescendante à ses heures, mais ça ne l’empêche pas d’être généreuse et présente quand j’en ai besoin. Comme elle a deux enfants et qu’elle est en couple depuis huit ans, elle comprend bien ce que je traverse, contrairement à Mélodie et aux filles.

– Un petit *shooter* avant de partir ? propose Charlotte en passant près du bar.

– Je suis partante ! dit Mélodie en s’installant sur un tabouret.

– Moi aussi, d’abord ! s’écrie Manu en s’approchant d’elles.

– Moi, je vais passer mon tour. Je n’ai pas bu de *shooter* depuis deux ans, et

la dernière fois que je l'ai fait, j'ai fini la soirée la tête dans les toilettes...

– Poc ! Poc ! Poc ! s'écrie Manu pour se moquer de moi.

– Allez, Caro ! Juste UN *shooter* ! s'écrie Charlotte.

– Bon, OK. Mais dites-le-moi si vous sentez que je perds le contrôle !

J'avale le *shooter* de tequila en grimaçant, et je sens aussitôt son effet grisant.

– Un autre ! s'écrie Mélodie

– Les filles ! J'avais dit juste un !

– Oui, mais ici c'est gratuit, alors qu'au bar *fancy* de la plage, ça va coûter genre trois millions de pesos le *shooter*, explique-t-elle en me tendant un autre petit verre bien rempli.

Décidément, l'alcool rentre bien ce soir. Après avoir avalé mon deuxième *shooter*, c'est moi qui m'installe près du bar pour en commander un troisième.

– Ton explication est très logique, et je suis convaincue ! Un petit dernier avant de partir !

– Ça y est ! La vieille Caro *is back* ! s'écrie Manu en riant.

– ¡ *SALUD* !

– ¡ *SALUD* ! me répondent mes amies en riant.

6.

La douleur se fait sentir avant même que j'ouvre les yeux. J'ai l'impression que ma tête va exploser. J'ai tellement soif que je boirais un bidon d'eau. Je me décide à ouvrir un œil et j'aperçois Manu, qui dort toujours, la bouche ouverte. Pendant quelques secondes, je me demande si elle respire encore. Je suis soulagée de la voir bouger lorsque je me lève pour me rendre aux toilettes. J'avale deux aspirines et je bois trois verres d'eau, puis je me rends au secours de mon amie, qui gémit de douleur.

– J'ai mal à la vie, murmure Emmanuelle en posant un oreiller sur son visage.

– Tiens, bois de l'eau et prends deux aspirines. Ça va finir par passer.

– J'aurais dû t'écouter. C'est vrai que c'est mortel, des *shooters* !

– J'aurais dû m'écouter, moi aussi. Mais la « bête » est ressortie quand j'ai avalé le premier !

Mon amie rit en se prenant la tête. L'histoire de la bête remonte au cégep. À cette époque, nous étions toutes dotées d'une capacité d'ingestion d'alcool impressionnante et d'un foie à toute épreuve, ou presque. Bref, nos soirées se résumaient souvent à boire le plus possible et à faire la fête. Mon niveau d'absorption impressionnait toujours les filles. Chaque fois que je prenais un coup, elles prétendaient que la « bête » en moi faisait son apparition. Je me souviens, entre autres, d'avoir dansé sur les tables d'un bar et même d'avoir fait des pirouettes dans la cage d'une discothèque très populaire de l'époque. Mon côté bestial me donnait aussi la force de foncer et de draguer les gars qui me plaisaient, chose que je n'osais jamais faire quand j'étais sobre. J'admirais beaucoup le côté sociable de Charlotte, l'audace et la sensualité de Mélodie et le charisme d'Emmanuelle qui réussissait à faire craquer les garçons simplement en leur jetant un regard. Moi, j'avais besoin de la bête pour foncer !

– En tout cas, la bête ne m'a pas déçue, hier soir ! Tu te souviens qu'on a même dansé sur le *stage* du bar ?

– Le fil des événements est un peu décousu après le troisième *shooter*, mais je sais qu'on s'est rendues au bar chic sur la plage, qu'on a pris un autre verre et qu'on s'est mises à danser comme des hystériques. Je ne sais juste plus si c'est dans cet ordre...

– J'ai eu du *fun*, même si je le paye ce matin ! me dit Emmanuelle en se redressant un peu dans son lit. Ça fait tellement longtemps qu'on n'était pas sorties comme ça, toutes les quatre !

– Je sais ! Et même si on s'est toutes fait cruiser, personne n'a flanché. On est restées ensemble jusqu'à la fin !

– À danser comme des débiles autour de nos sacs à main ! Un classique du cégep, ça aussi !

– Ouais ! Mais la différence, c'est qu'à l'époque on souffrait d'un *hangover* monumental pendant quinze minutes, alors qu'aujourd'hui on va endurer ça jusqu'à ce soir.

– Ou possiblement jusqu'à demain !

Notre discussion est interrompue par de petits coups à la porte. J'ouvre à Mélodie vêtue d'un long t-shirt. À l'allure de son visage, je comprends qu'elle n'a pas pris la peine de se démaquiller, hier soir. Elle se traîne péniblement jusqu'à mon lit avant de se laisser choir comme un tas de roches.

– Je ne me sens pas très fraîche, nous annonce-t-elle.

– Moi non plus. Mais on a du *fun* !

– Mets-en ! La seule chose que je regrette, c'est de ne pas avoir laissé le nom de notre hôtel au gars *cute* de la fin, nous raconte Mélodie.

– Quel gars ? demande Manu, confuse.

– T'sais, le gars qui est venu nous voir quand on s'apprêtait à partir ? Il était avec ses amis, et il était VRAIMENT beau.

– Tu le reverras peut-être !

– J'espère !

– Et Charlotte ? demande soudain Manu.

– Elle est aux toilettes depuis une demi-heure, alors j'aime mieux ne pas le savoir !

– Ark. Elle a dû être malade. Elle était un peu verte quand on est rentrées, dit Manu.

Charlotte frappe à cet instant à la porte et son teint gris nous confirme qu'elle a été malade.

– Pourquoi j'ai bu autant ? demande-t-elle en s'effondrant près de Mélodie. J'ai l'impression que j'ai été renversée par un dix-huit roues !

Après un long moment à ressasser les événements de la veille, on se décide enfin à enfiler nos maillots et à descendre au buffet. Même si personne n'a très faim, le simple fait d'avalier un œuf nous aide à reprendre des forces et à trouver l'énergie nécessaire pour nous rendre jusqu'à la plage.

– Merde ! Les chaises sont toutes occupées !

– Pas de soucis, je m'en occupe, nous dit Emmanuelle.

Elle pivote et se rend jusqu'au comptoir des serviettes, où quelques employés l'accueillent en souriant.

– Je vous parie vingt dollars qu'elle nous trouve des chaises en trois minutes ! s'exclame Charlotte.

– Moi, je te crois !

– On verra. Au pire, on peut juste s'étendre sur le sable, répond Mélodie en détournant les yeux.

Charlotte et moi échangeons un petit regard entendu. Nous connaissons assez Mélodie pour savoir qu'elle est jalouse d'Emmanuelle.

– Alors ? demande Charlotte quand Manu revient vers nous.

– « *En dos minutos* », répond cette dernière.

– Génial ! Je savais que ton échange avec des latinos serait productif.

– J'ai sorti mes deux ou trois mots d'espagnol, j'ai fait un sourire et hop ! Tu avais raison, Caro. Très bon service à la clientèle !

Nous nous installons sur nos chaises longues quelques minutes plus tard. Nous passons près de trois heures à lire, à manger et à regarder des revues. Un peu plus tard, en me rendant au bar pour commander une eau minérale, j'aperçois un groupe en train de suivre un cours d'aquaforme dans la piscine. Je me surprends alors à contempler le prof la bouche ouverte. Ma libido fait apparemment des siennes. Je détourne finalement les yeux et je me dépêche de regagner ma chaise.

– Ça va, Caro ? me demande Manu. T'as l'air bizarre.

– Oui, oui. Je pensais... à JP.

I wish.

– Oh ! C'est *cute* ! me lance Charlotte.

Il faut que je change de sujet au plus vite.

– On devrait peut-être s'inscrire à une activité ! Après tout, c'est l'avantage de se retrouver dans un tout-inclus ! Il y a plein de choses à faire !

– Personnellement, je suis incapable de bouger aujourd'hui, me répond Emmanuelle en se tournant sur le ventre.

– Moi non plus. J'ai trop mal à la tête, renchérit Charlotte. Et j'ai peur de vomir si tu m'envoies faire du kayak de mer !

– On n'est pas obligées de faire quelque chose aujourd'hui ! Mais dans le dépliant que Chantale m'a remis, ils décrivaient toutes les activités disponibles. Je pense qu'on devrait en profiter ! Demain, on pourrait commencer la salsa, et mardi, ce serait le *fun* de s'initier à un sport nautique !

– Définis le mot « sport » ? me demande Mélodie.

– Rien de trop extrême ! Mais on pourrait s'initier au surf, au wakeboard ou au kitesurf !

– Premièrement, je ne connais pas la moitié de ces sports, et deuxièmement, juste leurs noms me donnent l'impression qu'ils sont trop intenses pour moi, répond Charlotte.

– Bon, alors on peut s'inscrire au cours d'aquaforme, ou de baladi sur la plage !

– Pas question que je m'humilie à faire du cerceau devant les beaux gars de

l'hôtel, riposte Mélodie.

– Vous êtes plates, les filles !

– Mais non, Caro. Je pense simplement qu'on devrait y aller au *feeling* au lieu d'essayer de planifier notre horaire, me répond Charlotte.

– Si on y va au *feeling*, on va passer la semaine à faire le bacon sans profiter des activités.

– Moi, je te promets que dès que je me serai remise de ce *hangover* monumental, je ferai une activité avec toi, me dit Emmanuelle en souriant. Même si c'est du bingo.

Nous nous apprêtons à regagner nos chambres, lorsque j'aperçois un garçon sur la plage qui me rappelle vaguement quelque chose.

– Regardez discrètement le gars avec le maillot noir qui passe devant nous. Je suis certaine qu'on l'a croisé hier !

Mes trois amies se retournent aussitôt vers lui.

– J'ai dit « discrètement », les filles !

– Moi, il ne me dit rien, répond Charlotte en se détournant.

– *OMG !* C'est l'un des amis du gars *cute* d'hier ! Il faut que j'aille le voir si je veux savoir où ils logent ! s'écrie Mélodie en courant vers lui.

– Une chance que je partage ta chambre, Manu. Je n'aurais pas la force de me taper une autre soirée comme hier, ni d'endurer Mélodie qui ramène un gars !

– Ben, voyons ! Elle ne va quand même pas le faire dormir à un mètre de mon lit ! répond Charlotte pour se rassurer elle-même.

Mélodie ne me donne pas le temps de répondre.

– Ils sont au Tropical Playa Resort and Spa, à quelques pas d'ici ! Et son ami se souvenait de moi ! C'est flatteur, quand même, nous raconte Mélodie en nous rejoignant.

– Ils viennent d'où ? demande Manu.

– Bonne question. Quelque part en Europe ! Ils parlent anglais, mais avec un accent.

– Au moins, ils parlent anglais, dit Charlotte.

– Bof, quand on boit, on parle toutes les langues ! Et quand j'aurai bien bu, je n'aurai plus juste envie de parler, si vous voyez ce que je veux dire, répond Mélodie en agrippant le bras de Charlotte.

– Niaiseuse !

– Est-ce que l'une de vous est partante pour sortir avec moi, ce soir ? demande Mélo.

– Non merci pour moi. Je prends un *break* d'alcool. Ça va me faire du bien.

– Je pense que je vais rester tranquille, moi aussi, répond Charlotte. J'ai mal

au cœur juste à l'idée de penser à de l'alcool. Je préfère écouter des téléromans en espagnol et commander de la bouffe dans ma chambre.

– Ben, là ! Vous n'allez pas toutes m'abandonner, quand même ! Je ne dis pas qu'il faut se soûler ! Je veux juste aller faire un petit tour au bar de leur hôtel. J'ai dit à Frank qu'on le rejoindrait là vers 22h ! Manu ?

Mélodie se tourne vers Emmanuelle en la suppliant du regard. Celle-ci soupire, mais finit par accepter.

– Bravo pour ton courage, Manu ! Mais fais attention quand tu rentres, OK ? Ne me réveille pas !

– Oui, maman, me répond-elle en me faisant un clin d'œil.

Emmanuelle

7.

– Pourquoi j’ai accepté, donc ?

Je suis en train de me maquiller et Caroline écoute un film, écrasée sur son lit. Elle vient de commander un repas à la chambre. Je donnerais mon foie pour rester avec elle et prendre ça relax, ce soir. Mais quand Mélodie m’a suppliée de l’accompagner, je n’ai pas osé dire non. Premièrement, je n’avais aucune envie qu’elle boude parce que tout le monde refuse de sortir, et deuxièmement, je me suis dit que ce serait une bonne occasion pour passer un peu de temps de qualité avec elle.

– Parce que tu as peur de Mélodie, c’est évident.

– Ben là ! N’exagère pas ! Je n’ai plus dix ans, quand même !

– Te fâche pas, Manu ! Je ne dis pas ça parce que je te trouve bébé ! Je dis ça parce qu’on a toutes un peu peur de ses réactions. C’est souvent plus facile de lui dire oui que d’affronter son caractère.

– Mouais... T’as peut-être raison. J’espère au moins qu’on aura l’occasion de se parler un peu. Ça doit faire quatre mois qu’on n’a pas été prendre un verre toutes les deux !

– Tu ferais mieux de discuter avec elle avant que les gars arrivent. Tu sais qu’elle a tendance à changer quand elle commence à cruiser.

– Ouais, bon conseil. OK, je suis prête ! Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

– Certaine ! J’ai vraiment envie de faire le légume, et j’ai promis à JP que je le rappellerais sur Skype, tantôt. Quand on s’est parlé un peu plus tôt, les filles étaient réveillées. J’ai à peine eu le temps de prendre de ses nouvelles...

– Comment il s’en sort en tant que père monoparental ?

– Disons que, puisque ça ne dure qu’une semaine, il voit la lumière au bout du tunnel ! Mais je pense aussi qu’il réalise que c’est *rough* de s’occuper des filles tout seul. Une chance que sa mère est là pour lui donner un coup de main !

– Mets-en !

– J’espère juste que mon absence va lui faire du bien et qu’il va tellement

s'ennuyer de moi que ça va le pousser à travailler un peu plus sur notre couple ! Je trouverais ça vraiment plate que ça éclate et qu'on se ramasse effectivement parents monoparentaux.

– Ne t'en fais pas, Caro. L'absence aide à entretenir la flamme. Je suis sûre que ça va vous faire du bien !

– Ouais. J'espère que ça ne l'encouragera pas plutôt à avoir une aventure...

– Ben voyons ! Ça va si mal que ça ?

– Comme je te le disais hier, on n'a pas la vie sexuelle la plus trépidante qui soit. D'un côté, je comprends. Il paraît que la transition est difficile pour la plupart des couples qui ont deux enfants. D'un autre côté, j'ai parfois l'impression qu'il s'en fout et qu'il a la tête ailleurs.

– Est-ce que tu lui en as parlé ?

– Pas aussi clairement... Disons que j'espérais un peu qu'il devine, et mes efforts ne se sont pas révélés super fructueux. Chaque fois que j'ai essayé de lui faire comprendre que je m'ennuyais de nous, ou que j'aimerais qu'il soit plus attentionné, ça s'est terminé en chicane parce qu'il se sentait attaqué...

– Tu sais ce que j'ai appris au cours des derniers mois, Caro ? Le mieux à faire quand ça ne va pas, c'est d'être honnête avec l'autre. Je ne dis pas que tu dois lui tomber dessus ; je dis simplement que tu devrais être sincère et lui avouer que tu as envie de passer plus de temps avec lui. Peut-être qu'il ne sait pas que tu as envie de travailler sur votre couple, et que c'est pour ça qu'il se sent persécuté...

– Coudonc, est-ce que c'est bien à Emmanuelle que je parle ? me demande Caro en riant.

– Euh... Ouais !

– C'est fou comme tu as changé, Manu, me dit mon amie en me souriant. Je vais écouter tes conseils, promis.

Méloodie frappe à la porte de notre chambre.

– Wow ! T'es ben belle !

– C'est vrai que tu *flashes*, Mélo ! s'exclame Caro en voyant notre amie faire son entrée.

Méloodie porte une robe noire cintrée à la taille. Elle a relevé ses cheveux blonds en chignon.

– Merci, les filles. Je voulais être sûre de ne pas passer inaperçue quand je vais revoir mon beau gars !

– Aucun risque qu'il ne te remarque pas ! Mais le problème, c'est que je me sens comme un pichou à côté de toi !

– Ben non, Manu ! T'es super belle !

J'observe le visage de Méloodie. Comme elle a l'air sincère, je décide de garder ma jupe rouge et mon *top* noir. Ce n'est rien de très tape-à-l'œil

comparé à mon amie, mais ça fera l'affaire. Je suis encore trop amochée de la veille pour en faire plus !

– J'aime tes cheveux comme ça, Manu, me dit Caro.

– Merci ! C'est tellement le *fun*, l'humidité ! Ça donne du volume à mes cheveux sans que j'aie besoin de mettre mes dix-huit mousses habituelles !

– Eille, j'y pense, je pourrais appeler Charlotte pour qu'elle vienne regarder un film avec moi, quitte à être chacune dans nos chambres !

– Je pense que tu dois en faire ton deuil, Caro. Imagine-toi donc qu'elle dort déjà !

– Mais il est à peine 21h !

– Je sais ! Avoir su que ma cochambreuse se transformerait en somnifère, je l'aurais échangée contre l'une de vous ! Bravo, le célibat !

– Elle doit être claquée à cause d'hier ! Je suis sûre qu'elle va rebondir demain !

– Moi aussi ! Je vous promets de rebondir demain, nous dit Caro d'un air enthousiaste.

– Manu, ça te tente d'y aller tout de suite ? Comme ça on pourra prendre un verre au bar avant que les gars se pointent !

– Bonne idée ! Bonne soirée, Caro ! À demain !

Mélo et moi marchons vers l'hôtel Tropical Playa Resort and Spa en nous arrêtant dans quelques boutiques de souvenirs qui longent la petite rue.

– C'est vraiment *cute* comme coin ! Je m'imaginerais bien vivre ici tout l'hiver !

– Loin de Julien ? Tu t'ennuierais, non ?

– T'as raison ! Il faudrait plutôt que je le convainque de venir avec moi !

On arrive finalement au petit bar de l'hôtel et on s'installe à une table avec une bouteille de vin blanc.

– Je ne pensais pas que je serais capable de boire, mais il faut croire que je suis moins moumoune que je le pensais.

– Je le savais que tu avais encore ta fougue d'adolescente, me répond Mélo en riant.

– Bof, il ne faudrait pas pousser trop loin. Si tu ne m'avais pas convaincue, je dormirais probablement en cuillère avec Charlotte, en ce moment !

– Ha ! Et ça ne te manque pas des fois de faire la fête ? me demande Mélo avant de prendre une gorgée de vin.

– Honnêtement, pas vraiment. Je considère que j'ai fait la fête de dix-sept à trente ans, et que c'est correct que je me calme un peu.

– Et Julien, ça lui manque ?

– Pas vraiment. Il n'a jamais été un *party animal*. Il aime encore sortir avec

ses amis une fois de temps en temps. Pourquoi tu me demandes ça ?

– Pour rien. C’est juste que je l’imagine mal en train de faire la fête. Il m’a l’air d’un gars... un peu calme.

– Pourquoi tu dis ça ? Tu le connais à peine !

Je réalise que je suis un peu sur la défensive. J’avoue que je supporte mal qu’elle se permette de juger le gars avec qui je partage mon quotidien et qui me connaît maintenant mieux qu’elle.

Mélodie me regarde, puis elle prend une grande inspiration.

– Honnêtement, je trouve que vous avez l’air super heureux ensemble... Mais des fois, j’ai l’impression que vous êtes devenus un peu casaniers. Et comme je t’ai connue un peu plus sur le party, j’en conclus que c’est Julien qui traîne de la patte. Mais c’est correct si tu aimes les gars plus *straight*.

– *Straight* ou plates ?

– Pour moi, ça revient un peu au même, me répond Mélodie d’une petite voix avant de prendre une gorgée de vin.

– Je n’arrive pas à croire que tu portes un jugement sur mon chum et sur mon couple alors qu’on s’est à peine vues depuis que je sors avec lui !

– Justement ! Je suis sûre que c’est à cause de lui qu’on se voit moins.

– Tu sauras que je suis encore capable de faire mes choix toute seule ! Julien n’a jamais prononcé un seul mot négatif à ton endroit.

– Ne pogne pas les nerfs, Manu ! Je ne suis pas dans votre quotidien, non plus ! C’est juste que tu m’as posé une question et j’ai voulu te répondre en toute honnêteté !

– Sincèrement, je ne pense pas que Julien soit *straight*, ni que je sois devenue plate ! Je ne veux pas avoir l’air condescendante, mais on dirait simplement que mes priorités ont changé. Maintenant, j’ai plus de *fun* à passer un samedi soir à écouter des films dans ma bulle avec lui que de sortir dans des bars !

– Hum ! se contente de répondre Mélo en observant son verre.

– Quoi ? Tu trouves que c’est plate, comme vie ?

– Un peu. Mais je ne suis pas là pour te juger ! Je dis simplement qu’on ne pense pas de la même façon.

– Pourtant, tu as l’air de juger mon mode de vie, Mélodie !

– Non. Je dis simplement ce que je pense.

– De toute façon, tu n’as jamais eu de chum sérieux, alors tu ne sais pas de quoi tu parles. Et ça ne me tente pas de justifier mes choix devant toi.

Mon amie a touché un point sensible. Même si je ne suis pas la reine de la confrontation, on dirait que je n’arrive pas à me calmer. J’en ai assez qu’elle juge ma vie et me fasse sentir comme une mémé de soixante-quinze ans, simplement parce que je n’ai plus envie de fermer les bars avec elle.

– Eille ! Ne réagis pas comme ça, répond-elle d’un air offusqué. Ce n’est pas ma faute si on ne voit pas les choses de la même façon ! Personnellement, le fait d’être en boule sur le sofa avec un sac de chips ne représente pas l’idée que je me fais d’un samedi soir excitant ! Moi, je préfère sortir et voir du monde ! Pour le reste, tu m’as posé une question, et j’ai simplement voulu être sincère avec toi et te dire le fond de ma pensée.

Je n’ai pas le temps de répliquer puisque Frank et ses deux amis choisissent cet instant pour se pointer devant nous en souriant.

J’apprends alors que les garçons viennent de Suisse et qu’à ma grande surprise – et grand soulagement – ils parlent français.

– Moi, c’est Damien, nous dit le garçon que Mélodie a remarqué la veille.

– Moi, c’est Mélodie, et elle, c’est mon amie Emmanuelle.

– Enchantée.

– C’est un beau nom, me dit Damien en me souriant.

– Merci.

– Je peux te payer un verre, Emmanuelle ?

Je sais que Mélodie fulmine en ce moment. Je suis vraisemblablement tombée dans l’œil de son Damien et elle est coincée entre Frank et son ami Marc. Si je ne m’étais pas disputée avec elle, j’aurais immédiatement renvoyé la balle à mon amie pour qu’elle puisse faire plus ample connaissance avec lui, mais comme je lui en veux encore d’avoir porté un jugement sur ma vie et sur mon couple, je décide de pousser l’audace un peu plus loin pour la faire souffrir.

– C’est gentil, mais il nous reste encore du vin.

– Bon... Alors, est-ce que toi, tu peux me payer un verre ? me répond Damien en s’installant à côté de moi.

– Je pense que ça peut s’arranger.

Je souris et je fais battre mes cils pour pousser la drague un peu plus loin. Après que j’ai servi un verre de vin à Damien, ce dernier me raconte alors qu’ils sont en vacances au Mexique pour un mois. Après Playa del Carmen, ils comptent passer plusieurs jours à México. Quand il commence à me poser des questions sur ma vie, je réponds un peu évasivement, mais Mélodie s’empresse d’intervenir pour s’assurer qu’il sache que j’ai un chum.

– Tu es en train de lui parler de Julien ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

– Euh, non. J’étais en train de lui parler de mon travail de graphiste...

– C’est qui, Julien ? s’enquiert Damien d’un ton curieux.

– C’est son chum, répond Mélodie en s’asseyant près de nous. Ils habitent ensemble.

– C’est quoi, un chum ? demande Damien. J’espère que c’est un autre mot

pour chien ! Ça ne me cause aucun ennui que tu partages ta vie avec un animal.

Il me regarde d'un air charmeur. Je lui réponds par un sourire.

– Non, un chum, ce n'est pas un chien, renchérit Mélodie. C'est un petit ami.

– Yép. J'ai un petit ami, mais il est resté au Québec, dans le froid !

J'ai prononcé ma dernière phrase en regardant Mélodie, un peu pour la provoquer.

– Hum..., répond Damien, qui ne semble pas du tout touché par la nouvelle. Il se penche alors un peu plus vers moi et m'envoie un regard plein de sous-entendus.

– Loin des yeux, loin du cœur ? me demande-t-il tout bas, sous le regard dégoûté de Mélodie.

– Pas dans mon cas, non.

Je lui souris et j'attrape mon sac à main pour partir. Même si j'éprouve une envie irrésistible de défier Mélodie, je ne veux pas pousser l'audace trop loin et manquer de respect à Julien.

– Sur ce, je pense que je vais aller me coucher. On a eu une grosse soirée hier. Il faut croire que je vieillis. Il paraît même que je deviens plate ! Du moins, c'est ce que pense Mélodie. Bonsoir, les gars.

Je tourne les talons et je commence à m'éloigner, mais Mélodie me rattrape quelques instants plus tard.

– Manu, je peux te parler, deux secondes ?

– Quoi ?

– Pourquoi tu pars ?

– Je suis fatiguée, Mélodie. Je n'ai pas envie de me faire fusiller du regard toute la soirée parce que ton *prospect* a décidé de jeter son dévolu sur moi. En plus, j'avoue que notre conversation de tantôt m'a enlevé ma bonne humeur.

– Moi aussi, ça m'a blessée, mais je fais l'effort de venir vers toi même si tu me prêtes de mauvaises intentions et que tu décides de draguer le gars qui m'intéresse.

– C'est lui qui me drague.

– Peut-être, mais on ne peut pas dire que tu l'as découragé.

– Pourquoi je ferais ça ?

– Parce que tu sais qu'il m'intéresse !

– Ah oui, c'est vrai ! J'avais oublié qu'il fallait toujours satisfaire les besoins et demandes de princesse Mélodie.

– C'est quoi, le rapport ?

– Le rapport, c'est que tu penses toujours à toi avant de penser aux autres.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Laisse faire. Ce serait beaucoup trop long à t'expliquer. Va le rejoindre, ton Damien. Je ne serai plus là pour te faire de l'ombre. Tu as complètement le champ libre.

– J'y compte bien. Bye, Emmanuelle, me répond Mélodie d'un air froid.

Je me contente de tourner les talons et de rentrer à l'hôtel. Je ne pouvais pas espérer pire comme soirée.

8.

– Et puis, comment c'était, hier soir ? Comme Mélodie a découché, j'imagine que vous avez fait la fête ? me demande Charlotte, lorsque je la rejoins au restaurant de l'hôtel pour le petit-déjeuner.

Au lever ce matin, j'ai trouvé une note de Caro. Elle avait déjà mangé et m'attendait à la piscine. Charlotte est venue frapper à ma porte quelques minutes plus tard pour m'offrir d'aller au restaurant après ma douche et pour m'annoncer que Mélodie n'était pas rentrée de la nuit.

– C'était atroce. Je me suis chicanée avec Mélodie et je suis rentrée à minuit sans elle. Je ne sais même pas avec qui elle a fini la soirée...

Je fais un résumé de la soirée à Charlotte, qui m'écoute en secouant la tête.

– Elle est tellement *bitch* ! Je n'en reviens pas qu'elle t'ait dit ça !

– Mouais, mais je n'ai pas été un ange, moi non plus. J'ai vraiment mal pris ses commentaires. J'avoue que j'ai un peu poussé la drague avec son Damien pour la faire pomper...

– Mouais, mais tu es humaine, toi aussi ! Tu as le droit de la remettre à sa place ou de te venger un peu quand tu sens qu'elle dépasse les bornes.

– Merci de me comprendre ! Mais plus j'y pense, et plus je me dis que j'ai peut-être été un peu trop susceptible.

– J'aurais réagi de la même façon que toi ! Ou pire ! Je me serais mise à pleurer ! Tu me connais !

– Ouais ! Moi, j'explose avant de pleurer ! Le problème, c'est que je déteste les confrontations. Je me sens coupable depuis ce matin. Je n'ai pas envie que Mélodie fasse la gueule pendant quatre jours, ni que l'ambiance soit poche à cause de ça.

– Ne t'en fais pas, Manu. Tu connais Mélodie ! Elle ne reste jamais fâchée plus de vingt minutes ! Je suis sûre que vous allez vous expliquer et vous réconcilier d'ici ce soir !

– Si elle se décide à revenir un jour !

– Les filles ! Regardez qui je viens de retrouver sur la plage ! nous lance alors Caro en s'approchant de nous.

Je regarde derrière elle et j'aperçois Mélodie. Elle porte les mêmes vêtements que la veille. Comme elle a mis ses lunettes de soleil, je n'arrive pas à voir si elle est encore fâchée.

– *The walk of shame* ? demande Charlotte en riant.

– Ne m'en parle pas ! Le gars était tellement poche au lit, répond Mélodie en s'asseyant avec nous.

– Bon... Je vais aller explorer le buffet avec Caroline. On revient ! nous

annonce Charlotte, qui veut visiblement nous laisser seules.

– Ça va ?

– Pas super, non, me répond Mélodie en baissant les yeux vers la table.

– Tu veux qu’on en parle ?

– Je ne sais pas. Toi ?

– C’est moi qui t’ai posé la question en premier.

– Mouais, mais je ne veux pas t’en parler si ça ne te tente pas de m’écouter, ou si tu es encore fâchée.

– Je ne suis pas fâchée, Mélo. Je suis juste déçue que la soirée se soit terminée comme ça. Et ce que tu m’as dit m’a fait de la peine.

Mélodie retire ses lunettes et se tourne vers moi. Je remarque qu’elle a les yeux bouffis. Elle semble au bord des larmes. Je ne l’ai jamais vue dans cet état-là. Son air piteux m’attendrit aussitôt.

– OK, tu peux m’en parler. Je t’écoute.

– Premièrement, je veux te dire que je suis désolée pour hier, me dit-elle en retenant ses larmes. C’est vrai que j’ai porté un jugement sur ta vie et sur ton chum et c’est con de ma part, parce que je trouve que tu as l’air vraiment heureuse.

– Merci...

– T’sais, c’est vrai que je ne sais pas ce que c’est d’avoir un chum à long terme, alors je suis mal placée pour juger. Je m’excuse, Manu.

– Et moi, je m’excuse d’avoir embarqué dans le jeu de Damien. J’étais fâchée et j’avais envie de te rendre jalouse.

– On est connes.

– Vraiment connes.

On se regarde en souriant.

– Et qu’est-ce qui s’est passé après mon départ ?

– Disons qu’après notre chicane je n’avais plus vraiment le cœur à la fête. J’ai voulu rentrer, mais les gars ont insisté pour que je reste et qu’on aille faire un tour à la discothèque de leur hôtel. J’ai donc décidé de noyer ma peine dans les bras de Frank...

– Frank ? Comment ça ? Qu’est-ce qui s’est passé avec Damien ?

– Je n’étais visiblement pas son genre. Après ton départ, il a décidé de jeter son dévolu sur une Allemande de l’hôtel. Ça m’a encore plus déprimée ! Et comme Frank ne lâchait pas le morceau, j’ai fait la gaffe de m’imaginer que ça me remontrait le moral de coucher avec lui. Eh bien, je t’annonce que ça n’a pas été le cas ! Non seulement il baisait mal, mais en plus, je n’avais pas envie de lui. Plus il me touchait, et plus j’avais envie de partir ! J’ai finalement prétexté un mal de tête pour sortir de sa chambre, et je suis allée m’asseoir sur la plage. J’ai passé des heures à réfléchir à notre dispute. Ça me

rend vraiment triste de voir qu'on n'arrive même plus à se parler sans s'engueuler.

– Moi aussi, je trouve ça plate.

On reste silencieuses pendant quelques instants.

– Pourquoi c'est devenu aussi compliqué, entre nous ? me demande-t-elle finalement en soupirant.

– Je ne sais pas. Je me pose la même question.

– On dirait qu'on entretient une sorte de vieille rivalité.

– Ouais, mais c'est con. On devrait juste s'accepter comme on est, et être heureuses l'une pour l'autre.

– Je suis d'accord, me répond-elle en esquissant un faible sourire.

Je sais que la situation est compliquée. J'ignore si Mélodie et moi pourrons vraiment rester amies à long terme, mais je suis contente que nous puissions au moins aborder le sujet.

– Bon, est-ce que c'est l'heure de boire ? demande Charlotte en regagnant la table et en mettant fin à notre tentative de réconciliation.

– Mets-en ! répond Mélodie en reprenant ses esprits. Rien de mieux qu'une margarita pour se remettre d'une nuit blanche ! D'ailleurs, j'ai décidé que c'était aujourd'hui que je commençais ma mission *Aidons Charlotte* !

– Hein ? demande cette dernière, incrédule.

– Je te l'ai dit en arrivant ici, ma chérie : il est hors de question que je parte du Mexique sans que tu aies mis fin à ta panne sèche !

– Ben là ! Est-ce que j'ai un droit de regard sur le gars qui va me satisfaire ?

– Je te promets qu'il sera mieux que Frank. C'est déjà ça de pris !

– Peut-être que tu devrais la *matcher* avec un local ? L'amour en espagnol, c'est romantique !

– Bonne idée, ça ! me répond Mélodie en souriant.

– Pourquoi ne pas participer à la partie de volley-ball dans la piscine ? propose Caro d'un air enjoué. Je suis sûre qu'il y aura plein de beaux gars !

– Ce n'est pas bête. Et ça va me faire du bien de me défouler, nous répond Mélodie. J'ai juste à imaginer la face de Damien sur le ballon pour devenir la championne de l'hôtel ! Laissez-moi juste me doucher, me changer et manger un petit-déjeuner grasseyé, et après, on part à la chasse !

Charlotte

9.

Après avoir compris que Mélodie était sérieuse et qu'elle cherchait vraiment à me trouver un homme, je décide de monter à la chambre pour changer de bikini. Je n'ai pas envie que les gars qu'elle me présentera puissent me juger aux plis de mes fesses, alors je choisis d'enfiler une robe par-dessus mon maillot de bain.

– Tu sais quoi ?

– Quoi ? me demande Emmanuelle qui m'attend sur le balcon.

– Je pense qu'on est plus belles quand on est bronzées.

– C'est clair !

– Je suis sérieuse ! C'est comme si le bronzage nous donnait l'impression d'être plus minces.

– C'est comme porter une robe noire !

– Exactement ! As-tu remarqué que nos vêtements sont aussi plus beaux quand on est bronzées ?

– Mets-en !

Je sors pour lui montrer ce que j'ai décidé de porter.

– T'es belle ! me dit-elle alors que je m'examine dans le miroir.

– Le pire, c'est que j'ai failli jeter cette robe avant de venir au Mexique. Je l'ai essayée avec ma peau translucide. Je trouvais qu'elle me faisait des gros genoux.

– Tu n'as tellement pas des gros genoux !

– Correction ! Quand je suis au Québec et qu'il fait froid, j'ai des gros genoux, mais quand je suis au Mexique et que je bronze, mes gros genoux disparaissent !

Emmanuelle éclate de rire.

– Je suis contente de te voir aussi bien dans ta peau, Chaton, me dit Emmanuelle en baissant ses lunettes de soleil.

Manu est la seule qui me surnomme Chaton. Ç'a commencé le jour où elle a appris que je m'appelais Charlotte Ponton.

– Moi aussi, ça me fait du bien de me sentir légère et de vouloir un peu d'action dans ma vie !

La vérité, c'est que j'ai l'impression d'avoir passé les derniers mois dans une sorte d'état comateux. Tout a commencé l'année dernière, quand je suis tombée enceinte. Ce n'était pas une grossesse planifiée, mais Patrick et moi étions super heureux d'apprendre la nouvelle. Ça allait bien entre nous, et comme j'avais toujours été ouverte à l'idée d'avoir un enfant, j'ai perçu ma grossesse comme un véritable cadeau de la vie. Mais sept semaines plus tard, j'ai perdu mon bébé, et mon monde s'est écroulé. Je connaissais des filles qui avaient vécu des fausses couches, mais je n'avais jamais compris leur peine jusqu'à ce que ça m'arrive.

J'ai mis des semaines à m'en remettre. J'ai même consulté une psychologue, qui m'a aidée à vivre mon deuil. Plus les jours passaient, et plus je reprenais des forces et j'arrivais à accepter que je n'étais pas responsable de ce qui était arrivé. Le problème, c'est que mon couple n'a pas survécu à l'épreuve.

Après ma fausse couche, j'avais l'impression que Patrick ne comprenait pas la tristesse que j'éprouvais, et de mon côté, je ne saisissais pas comment il faisait pour aller de l'avant et pour vivre sa vie, comme si de rien n'était.

Un monde d'incompréhension nous séparait. Il a commencé à passer de plus en plus de temps avec ses amis, et de moins en moins de temps avec moi. Il me glissait entre les doigts et j'avais l'impression qu'il m'abandonnait à ma peine. Finalement, la tristesse s'est transformée en colère, qui s'est changée en indifférence, qui s'est terminée en rupture. Un matin, je me suis réveillée et j'ai su que la seule chose qui nous restait à faire était de nous séparer. Les pots étaient trop cassés pour être réparés. Comme le bail était à mon nom, on a convenu que j'allais garder l'appart et qu'il vivrait temporairement chez son frère.

Je n'ai même pas pleuré quand Patrick est parti. Je n'avais plus de larmes à verser. J'ai plutôt décidé de m'enfermer chez moi, pendant des semaines, et de regarder toutes les séries télé disponibles à mon club vidéo. Ma mère passait chez moi au moins deux fois par semaine pour s'assurer que je dormais bien et que je me nourrissais convenablement – ce qui n'était évidemment pas le cas. Qui se nourrit bien pendant une peine d'amour ? Mes amies m'appelaient à tour de rôle pour prendre de mes nouvelles et pour m'inviter à sortir, mais je refusais toutes les invitations. La seule chose que je voulais, c'était de passer mes soirées en compagnie de Dexter, de Jack Bauer ou de Don Draper avec un (ou trois) bon verre de blanc.

Ma crise a provoqué des réactions très différentes chez mes amies. Caroline est restée fidèle à elle-même et s'est donné la tâche de me préparer de petits plats maison qu'elle m'apportait de temps à autre, quand elle décidait de passer une soirée chez moi. En vérité, c'est la seule que j'ai continué à fréquenter pendant ma période comateuse. Même si, après ma fausse couche,

j'avais envie de pleurer dès qu'elle faisait allusion à ses filles, leur présence a ensuite su apaiser ma peine. Ça me réconfortait d'être avec Caro et de l'aider dans ses tâches ménagères pendant son congé de maternité. Je crois toutefois que tous ces moments passés auprès de Caro n'ont pas contribué à nourrir ma relation avec Mélodie.

Au départ de Patrick, Mélo a essayé de me sortir de ma torpeur en me forçant à sortir de chez moi et en me faisant des discours sur la beauté du célibat. Le problème, c'est que je n'étais pas prête à entendre ça. L'idée d'aller cruiser dans les bars me déprimait plus qu'autre chose. Dès que je montrais un signe de faiblesse, je sentais que ça l'énervait. Je sais que ce n'est pas vraiment dans sa nature de se recroqueviller sur elle-même ou de faire du surplace quand ça ne va pas, mais on dirait que je n'arrivais pas à supporter son agressivité. J'ai donc décidé de couper les ponts pendant quelques mois, question de reprendre des forces et de lui faire signe quand j'allais me sentir digne d'être une complice de célibat. Et pour la première fois depuis des mois, je sens que je peux vraiment m'amuser avec Mélodie, et que j'ai envie de faire la fête, moi aussi !

Je m'assois près de Manu, qui observe l'océan d'un air paisible.

– Je suis contente de te retrouver, Chaton. Je sais que je n'ai pas été super présente au cours des derniers mois. J'espère que tu ne m'en veux pas d'avoir disparu pendant que tu traversais une période difficile.

– Non, je ne t'en veux pas du tout, Manu. Pendant que je vivais ma peine d'amour, tu commençais une relation et tu t'installais avec ton chum ! On n'était pas à la même place du tout. Je sais aussi que c'était ta façon de me laisser vivre ma peine. Tu es assez sensible pour comprendre que j'avais besoin d'être dans ma bulle. Je te remercie de l'avoir respectée.

– Et maintenant, t'es prête à sortir de ta bulle ?

– Oh, yes ! Je suis même prête à accompagner Mélodie dans un bar et à me faire cruiser par tout ce qui bouge ! D'ailleurs, j'espère que ta chicane avec Mélo ne t'empêchera pas de venir avec nous ?

– Non. On s'est expliquées et ça va mieux ! Tu sais bien que je ne raterais ton *comeback* pour rien au monde !

– Allons-y, alors !

– Lui ?

– Trop petit ! me répond Mélodie.

– Bon... Lui, alors ?

– Trop trapu ! Ouache !

– Argh. T'es difficile ! Le grand brun, là-bas ?

– Tu parles de celui qui a du poil dans le dos ou du bedonnant ?

– Coudonc, Mélo, tu magasines pour toi ou pour Charlotte ? demande Emmanuelle avant de prendre une autre gorgée de son cocktail.

Manu, Mélodie et moi sommes assises au bar près de la plage. Nous avons une vue imprenable sur les spécimens masculins qui se tiennent en bordure de la piscine ou qui marchent au bord de la mer. Après l'échec retentissant du match de volley-ball où seules des femmes s'étaient donné rendez-vous dans la piscine, nous avons décidé d'opter pour une approche plus traditionnelle, soit l'observation à distance.

– Pour Charlotte, il nous faut la crème de la crème !

– Ce n'est pas nécessaire, Mélodie ! Je suis facile pour la première fois depuis un an, alors aussi bien en profiter, non ?

– Pas après ma nuit avec Frank ! C'est trop troublant !

– Alors pourquoi on ne sort pas, ce soir ? J'avoue que les gars étaient plus *cute* au bar de la plage qu'ici.

– Bonne idée, Manu ! De toute façon, l'heure du souper approche, tous les beaux gars sont en train de se doucher.

– C'est quoi cette théorie bidon ?

– Ce n'est pas bidon, Charlotte ! La pêche aux hommes, c'est un peu comme la pêche aux poissons : les truites mordent plus quand il pleut et les hommes mordent plus après le coucher du soleil !

– Je vais trinquer à ça ! s'écrie Emmanuelle en levant son verre.

– Dommage que Caroline rate notre 5 à 7 !

– C'est tant pis pour elle si elle préfère passer son voyage à parler à son chum, répond Mélo.

– Ne sois pas trop dure avec elle, Mélodie. Ça ne va pas si bien que ça entre Caro et Jean-Philippe, et c'est important qu'elle lui parle...

– Qu'est-ce que tu sais qu'on ne sait pas, Manu ?

– Je ne veux pas trahir sa confiance...

– Ce n'est pas une trahison ! Quand on y repense, c'est Caroline qui a insisté pour qu'on vienne jusqu'ici pour reconnecter et pour renforcer notre

amitié ! Si elle y tient tant que ça, il va falloir qu'elle nous raconte ce qui se passe dans sa vie !

– Je suis un peu d'accord avec Mélodie, Manu.

– Bon, bon... Je vais vous en parler, mais si jamais elle se confie, faites semblant de ne pas le savoir, OK ?

– Promis.

– Tout ce que je sais, c'est que ça ne va pas super bien depuis que sa dernière est née, et qu'elle se sent un peu abandonnée...

– C'est tout ? Ben là, ce n'est pas la fin du monde !

– Mélo !

– Quoi ? C'est vrai ! Je pensais que Manu allait nous annoncer une histoire d'infidélité, alors que c'est juste un creux dans le couple.

– En fait... Caro a aussi peur que JP la trompe, avoue Emmanuelle en se mordant la lèvre.

– Pour vrai ? Merde ! Moi qui pensais que c'était LE couple durable dans mon entourage !

– C'est peut-être juste son imagination, me répond Manu, mais comme JP semble avoir la tête ailleurs et qu'ils n'ont presque plus de sexe depuis leur deuxième bébé, Caro a peur qu'il ait une aventure.

– On devrait peut-être aller la voir pour s'assurer que tout va bien.

– T'as raison. On a juste à finir notre 5 à 7 dans ma chambre.

– Bon, OK, mais quoi qu'il arrive, il faut absolument convaincre Caro de sortir ce soir, répond Mélodie.

– Ne t'en fais pas ! Je vous promets que c'est aujourd'hui que la vieille Charlotte renaîtra de ses cendres !

En entrant dans ma chambre, nous entendons de gros sanglots provenir de la salle de bains.

– Caro ? Ça va ?

– Non, répond-elle en gémissant.

– Veux-tu sortir de là pour nous en parler ? demande Emmanuelle en frappant doucement à la porte.

– Non, dit Caro entre deux sanglots. Je veux juste rester ici, en boule.

– Ce n'est pas sain, Caro. On est là pour toi ! Je te jure que ça va te faire du bien d'en parler ! J'en sais quelque chose !

– Mais je n'ai pas envie de parler ! J'ai juste envie de pleurer !

– Et est-ce que tu as envie de boire ?

– Mélo ! s'écrie Manu en fronçant les sourcils.

– Ben, quoi ? Si elle ne veut pas parler, ce n'est pas un crime ! Elle a peut-être juste envie de se défouler, pour une fois !

– Ben... Peut-être un verre, murmure Caro d’une petite voix avant d’entrouvrir la porte.

Elle est assise sur le bord de la baignoire, et ses yeux sont rougis par les larmes. Je m’approche d’elle pour poser ma main sur son épaule.

– Veux-tu nous raconter ce qui s’est passé ?

– C’est trop humiliant, me répond-elle.

– Est-ce qu’on peut s’en tenir au plan de la faire boire ? propose Mélodie.

– J’avoue que je serais plus à l’aise d’en parler devant un verre.

– Bon ! Là, tu parles ! Je peux aller acheter de la tequila à la petite épicerie au coin de l’hôtel, si tu veux.

– Beurk, non ! Je ne veux pas boire de l’alcool à friction, quand même ! J’aime mieux me changer et sortir d’ici. On peut aller au bar de l’hôtel cinq étoiles d’à côté pour faire changement.

– Là, je reconnais ma Caro, s’exclame Mélodie.

– Pourquoi ?

– Parce que même dans ta peine, tu gardes tes goûts de riche !

Manu et moi retenons notre souffle.

– Ben quoi ? Je ne vais pas me taper une tourista en plus d’une crise de couple ! répond Caro en esquissant enfin un petit sourire.

– Penses-tu qu’il va y avoir des beaux gars dans ton bar chic ?

– Évidemment, Mélo, répond Caroline en se levant pour se nettoyer le visage.

– Pourquoi ? Parce que les gars chics sont nécessairement beaux ? s’enquiert Manu.

– Non, riposte Caro en soupirant. Parce qu’on a besoin de beaux gars, et parce qu’après une journée de cul comme aujourd’hui, il me semble que la vie pourrait me donner un *break* !

– C’est une très bonne réponse, Caro. Et même si les gars ne sont pas *cute*, je répète que je suis facile et que ça ne me dérange même pas si je finis la soirée avec un laidron.

– Coudonc ? Est-ce que j’en ai raté un bout, moi ? me demande Caroline en haussant un sourcil. Il y a deux jours, tu trouvais ça impensable de coucher avec un gars, et maintenant, tu es même prête à le faire avec un petit trapu ?

– Je n’ai pas dit que je le ferais avec un petit trapu, quand même.

– Le gars que tu as remarqué près de la piscine était petit ET trapu, lui fait remarquer Mélodie.

– Ouin, peut-être... Mais pour en revenir à ta question, Caro, j’avoue que le soleil et les vacances me font du bien. J’ai envie de faire la fête, et j’ai surtout réalisé que j’étais tannée de pleurer sur mon sort !

– Wow ! Ce sont les quarante-huit heures les plus productives de l’histoire de l’humanité, me répond-elle en souriant.

– Disons que j’avais commencé mon cheminement avant d’arriver au Mexique, mais que le fait de me retrouver ici avec vous me donne le coup de pied au cul dont j’avais besoin.

– Eille ! Moi, ça fait des mois que j’essaie de te donner des coups de pied au cul !

– Je sais, Mélo, mais il faut croire qu’il fallait que j’y aille à mon rythme...

– Je suis contente de te voir comme ça, me dit Caroline, les yeux pleins d’eau.

– Ah, non ! Pas encore des larmes ! Allez ! On s’habille en vitesse et on s’en va boire !

Trente minutes plus tard, nous sommes assises à l’une des tables en verre du resto-bar de l’hôtel voisin. La nuit est en train de s’installer. Nous avons décidé de souper ici, car l’ambiance est super sympathique, la vue est superbe et le menu offre des plats typiquement mexicains qui manquent un peu à notre hôtel.

– OK. Maintenant que tout le monde a un verre, passons aux vraies affaires. Caro, raconte-nous ce qu’il s’est passé.

– Quand j’ai appelé JP, il venait de rentrer du travail. Comme sa mère garde les filles ce soir, j’ai insisté pour qu’il allume sa caméra. Je ne vous l’avais pas avoué, mais disons que ça ne va pas super entre nous depuis quelque temps et que notre vie sexuelle est plutôt à plat...

– Définis « à plat » ?

– La dernière fois qu’on a fait l’amour, il n’y avait pas encore de neige dehors !

– ...

– Je sais. Bref, comme ça fait mille ans qu’on n’a rien fait au lit et que j’ai parfois l’impression d’être aussi désirable qu’un hippopotame, j’ai essayé d’imaginer des façons de réveiller notre libido. Je me suis dit qu’avec une caméra, ça mettrait un peu de piquant dans notre couple et que ça nous redonnerait peut-être le goût...

– Vous alliez faire du sexe par webcam ? Ben, là ! T’aurais fait quoi si j’avais décidé de rentrer à la chambre ? lui demande Manu.

Elle regarde Caroline d’un air dégoûté. Dire qu’elle s’imaginait cochamber avec la plus calme du groupe.

– J’avais pensé à tout ! Je m’apprêtais à mettre la petite pancarte « prière de ne pas déranger » et à verrouiller de l’intérieur pour m’assurer que tu ne tombes pas sur nous et éviter que tu sois traumatisée à vie.

– OK, ça me rassure. Et qu’est-ce qu’il a dit ? Est-ce qu’il était content ?

– C’est ça, le problème, nous raconte Caro en soupirant. Comme je ne voulais pas trop avoir l’air intense ou nympho, je lui ai d’abord demandé d’allumer sa caméra pour qu’on puisse se voir. Au début, ça allait, puisqu’on parlait de tout et de rien. Il m’a raconté sa journée au travail, je lui ai dit qu’il faisait beau et que je m’ennuyais des filles. Bref, blablabla. Après un moment, je lui ai comme fait comprendre que ça faisait longtemps qu’on n’avait rien fait... et que... ben... ce serait le *fun* qu’on se déshabille devant la caméra.

– Et qu’est-ce qu’il a dit ?

– C’est là que ç’a dégénéré. Il m’a répondu qu’il n’avait pas la tête à ça et qu’il était pressé, parce qu’il fallait qu’il rejoigne ses amis au bar pour regarder la partie de hockey. Il m’a *flushée* pour une partie de hockey !

– Mais Caro, s’il avait un rendez-vous, ce n’est quand même pas sa faute.

– Mais il a TOUJOURS des rendez-vous ! Et pour une fois, je voulais que ce soit moi, sa priorité ! Quand il m’a répondu ça, j’ai éclaté. J’ai dit que ça n’allait plus du tout pour moi et que j’avais besoin de plus. Il n’avait même pas l’air de comprendre que je sois à bout. Je lui ai fait remarquer que ça faisait exactement neuf semaines qu’on n’avait pas baisé, que je me sentais seule et que j’avais besoin qu’il se bouge les fesses pour me prouver qu’il m’aimait... si c’était encore le cas.

– Et il a dit quoi ?

– Rien. Il a dit que ce n’était pas le temps de parler de ça parce qu’il était pressé, alors je lui ai raccroché au nez. C’est drôle, parce qu’avec moi il est toujours pressé d’aller ailleurs ! Mais quand vient le temps de voir ses amis ou d’être au travail, il a tout le temps du monde.

Caroline arrête de parler pour prendre une longue gorgée de vin.

– Je m’excuse, les filles. Je ne veux pas être casse-pieds avec mes histoires de vieux couple...

– Mais non, Caro. C’est pour ça qu’on est là, et c’est aussi pour ça qu’on est venues en voyage, lui répond Emmanuelle. Je pense que personne ici savait que ça n’allait pas entre vous deux. Je suis contente que tu nous en parles.

– Ouais. Ça me fait aussi du bien de me défouler avec vous.

– Et sais-tu ce qui te ferait encore plus de bien ? demande Mélodie.

– Euh, non, mais j’ai peur.

– Boire et danser !

– OK, mais ce soir, je m’en tiens au vin, répond Caro.

– Moi aussi ! J’ai peur que les *shooters* altèrent mon jugement et me poussent dans les bras de Frank pour une autre nuit poche et non torride !

– Tant pis pour vous, alors, parce que moi, ce soir, je me remets à la tequila !

Les filles se tournent vers moi d'un air surpris. La vérité, c'est que l'histoire de Caroline me remonte encore plus le moral, car je réalise que je commence vraiment à me sentir mieux. Je sais aussi que son amitié et sa loyauté m'ont aidée à remonter la pente et je souhaite de tout cœur que les choses s'arrangent entre elle et son chum.

– Wow ! Je propose un toast : au grand retour de Charlotte ! s'écrie Manu en levant son verre.

– Et à la fin de sa panne sèche, ajoute Mélodie en me souriant.

– ; *SALUD* !

Mélodie

11.

Ça fait trente minutes que nous sommes entrées dans la discothèque et j'ai déjà perdu mes amies de vue. Il faut dire qu'après les deux bouteilles de vin et les *shooters* de tequila que Charlotte nous a convaincues de boire, c'est un peu difficile de garder le fil.

– Eille ! T'es là ! me dit Charlotte en arrivant près de moi.

– Oui ! T'étais où ?

– Aux toilettes avec Caroline. Elle s'est fait accoster par un gars et elle est en train de lui parler près du bar !

– Caro est en train de se faire cruiser par un gars ?

– Oui !

– Et elle ne l'a pas encore envoyé chier ?

– Non !

– Est-ce qu'il a l'air riche ?

– Oui !

– Ha ! Tout s'explique, alors ! Et Manu ?

– Devant toi !

Je regarde vers la piste de danse. Emmanuelle est en train de danser la salsa avec un gars très *cute*, mais beaucoup plus jeune qu'elle. Je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de jalousie. Le regard de Manu croise le mien et elle me lance un regard désespéré. Je comprends alors qu'elle est coincée avec ce garçon et qu'elle veut que j'intervienne. J'hésite quelques instants, puis je me précipite vers elle avec un air furax.

– Manu ! Comment tu peux me faire ça ? Je pensais que tu avais enfin assumé ton homosexualité !

Manu me fait de gros yeux, puis elle se penche vers mon oreille.

– Premièrement, je ne pense pas que le fait qu'on soit lesbiennes sera un *turn-off*. Deuxièmement, il parle juste en espagnol.

– Merde ! OK, j'ai une autre idée !

Je tapote l'épaule de son latino, puis je me lance.

– *Disculpa, amigo, pero esa muchacha esta muy enferma. Si sigues bailando con ella, vas a agarrar su enfermedad.*

Emmanuelle me regarde en écarquillant les yeux. Son prétendant débarrasse aussitôt le plancher sans même se retourner.

– Depuis quand parles-tu espagnol ?

– Luc est bilingue. À force de sortir avec lui dans les clubs latinos, j’ai appris à me défendre !

– Wow ! Tu m’impressionnes ! Et qu’est-ce que tu lui as dit pour qu’il parte vite comme ça ?

– Rien de sérieux... Juste que t’avais une maladie grave et qu’il valait mieux qu’il décampe avant de l’attraper !

– MÉLO !

– Ben quoi ?! Ç’a marché, ou non ?

– Oui, t’as raison. Dans le fond, je m’en fous si toute la ville de Cancún pense que j’ai la gale ou la fièvre jaune. Je te paie un verre pour te remercier ?

– C’est gentil, mais je vais passer mon tour. Je pense que ma nuit blanche commence à se faire sentir et j’ai un peu mal au cœur.

Manu me regarde en écarquillant les yeux.

– Es-tu en train de me dire que tu vas être la première à rentrer ?

– Je sais que c’est étonnant, mais j’avoue que je suis claquée. Vas-tu me pardonner si je file à l’anglaise ?

– Oui, mais Charlotte va être déçue ! Elle comptait vraiment sur toi pour lui trouver un *prospect* !

– Je sais, mais on dirait que les beaux gars se sont donné le mot pour sortir ailleurs, ce soir ! Tu lui diras que ce n’est que partie remise. Il est hors de question qu’elle parte du Mexique sans avoir baisé !

– Je vais lui faire le message !

– Et gardez un œil sur Caro, OK ? Elle a pas mal bu. Je ne voudrais pas qu’elle fasse des bêtises...

– T’inquiète ! Je vais m’assurer qu’elle ne parte pas d’ici avec un gars !

J’embrasse mon amie et je sors de la discothèque. La nuit est chaude et j’ai envie de marcher un peu sur la plage pour dégriser avant de dormir. Comme la lune est presque pleine, je décide de m’asseoir sur le sable devant l’hôtel pour contempler son reflet sur l’eau. Pour la première fois depuis des années, j’aimerais bien partager ce moment avec quelqu’un que j’aime.

– Mélodie ?

Je me retourne et j’aperçois Caroline qui s’avance vers moi en titubant.

– Caro ! Qu’est-ce que tu fais là ? Je pensais que tu étais en train de te faire cruiser par un gars à la discothèque !

– Ouais, mais quand z’ai commencé à le voir en double, ze me suis dit qu’il était temps de prendre de l’air.

– As-tu prévenu les filles que tu partais ?

– Oups ! Z’ai oublié.

Caro se laisse choir à côté de moi et laisse tomber sa tête sur mon épaule.

– Z’ai mal au cœur !

– Tiens, bois un peu d’eau.

Je lui tends ma bouteille, mais Caro la repousse maladroitement.

– NON ! Pas d’eau ! Sinon, ze vais faire pipi dans ma culotte.

– Moi aussi, j’ai envie de pipi.

– OH ! JE SAIS ! s’écrie-t-elle en se levant d’un bond. On va aller faire pipi dans l’eau !

– Euh... Tu veux te baigner à cette heure-là ?

– Mais oui ! ALLEZ ! On n’a qu’une vie à... HIP... vivre.

– T’as le hoquet, Caro ! Bois de l’eau ! Sinon, pas de baignade !

Elle s’exécute sur-le-champ.

– Es-tu sûre que tu n’es pas trop soûle pour nager ? Je ne voudrais pas que tu te noies parce que tu vois les vagues en triple.

– Non, non. Chui correcte. Ze ne vais pas aller loin, de toute façon. Ze veux juste me rafraîchir et faire pipi.

– Bon, OK. On y va !

Caroline enlève sa robe et elle court vers l’océan, en culotte et soutien-gorge. Décidément, la bête fait un retour en force ce soir ! Je m’empresse de la rejoindre.

– HA ! C’est froid !

– C’est bien, ça ! Ça va te dégriser. Tiens ma main !

Caro et moi avançons jusqu’à ce que l’eau atteigne nos cuisses.

– OK. Là, il faut se baisser pour faire pipi. Vas-y en premier.

Caro se penche dans l’eau, mais une vague lui fait perdre l’équilibre et elle tombe à la renverse, lâchant ma main du même coup.

– Caro ! Es-tu correcte ?

Mon amie se lève en toussant. Elle est trempée de la tête aux pieds.

– Oui ! Mais je n’ai toujours pas fait pipi !

– OK ! Concentre-toi et mets-toi en petit bonhomme !

Caroline s’exécute, mais elle se relève aussitôt en hurlant de douleur.

– AYOYE ! AÏE ! Mon pied ! Mélo, je capote ! Quelque chose a piqué mon pied !

– Laisse-moi voir !

Caro sort de l'eau en sautant sur une jambe, puis elle se laisse tomber sur le sable en tenant son pied endolori. Je m'accroupis près d'elle pour observer sa blessure.

– Je ne vois presque rien sans lumière. Tu es sûre que quelque chose t'a piqué ? C'est peut-être l'alcool qui te fait paranoïer !

– Je ne paranoïe pas, Mélo ! Crois-moi, le bain de minuit et la piqûre de méduse m'ont dessoûlée d'un coup !

– Tu penses que c'est une piqûre de méduse ?

– Je suis certaine que oui, me répond-elle en grimaçant. Ça m'est arrivé en Floride quand j'étais petite et c'est la même douleur. Aïe ! Je capote ! Ça fait MAAAL !

– Si tu veux que ça cesse, je ne connais qu'une seule solution.

– N'importe quoi, Mélo ! Viiiite ! me répond Caroline en se tordant de douleur.

– Te rappelles-tu l'épisode de *Friends* où Monica se fait piquer par une méduse ?

– Oui.

– Tu te souviens de ce que Joey et Chandler doivent faire pour que la douleur cesse ?

– Euh... OUACHE ! Je dois faire pipi sur mon pied ?

– À moins que tu veuilles que je le fasse pour toi ?

– EWWWWW !

– C'est ce que je pensais. Vas-y ! Je me retourne pour te laisser ton intimité.

– Quelle intimité ? Je pisse sur mon pied sur une plage publique !

J'ai beau me mordre la joue, la situation est tellement loufoque que je ne peux m'empêcher de rire.

– Non ! Ne ris pas ! Si tu ris, ça me donne le goût de rire, moi aussi ! Et si je ris, je n'arriverai pas à viser juste !

Son commentaire me fait rire encore plus fort. Je me tiens les côtes et j'essuie mes larmes.

– Alors, as-tu réussi ?

– Oui, me répond-elle d'une petite voix en se redressant. Je me sens sale, mais au moins, je n'ai presque plus mal !

Caroline éclate de rire à son tour.

– CARO ?! C'est toi ? demande Emmanuelle qui arrive en trombe de l'hôtel, suivie de près par Charlotte. On t'a cherchée partout ! Tu étais passée où ? Et qu'est-ce que vous faites là, à moitié nues ?

– C'est une longue histoire, mais avant de vous la raconter, il faut absolument que je fasse pipi !

Je fais un clin d'œil à Caro, j'enfile ma robe à toute vitesse et je me précipite vers les toilettes de l'hôtel pour soulager ma vessie.

– Coudonc, Caro ! Es-tu enceinte ? demande Charlotte en la voyant revenir à table avec une assiette pleine à craquer.

– Comment veux-tu que je sois enceinte si je ne baise pas ?

– Ça me rassure de te voir rire de ton sort ! Ça prouve que tu vas mieux !

– Rien de mieux qu’une bonne piquûre de méduse pour me remonter le moral, me répond Caro d’un ton pince-sans-rire.

– Au fait, as-tu reparlé à JP ? la questionne Manu en se servant un autre café.

– Non. J’étais encore trop soûle quand je suis rentrée hier, et ce matin, je n’avais aucune envie de le faire. J’ai pensé à ça et je préfère ne pas lui parler pour l’instant. J’ai trop peur que ça tourne au vinaigre et je n’ai aucune envie de m’engueuler à distance...

– C’est une excellente idée, Caro. Je pense que tu ne devrais pas lui donner de nouvelles d’ici notre retour. Il faut le laisser poireauter un peu !

– Tu penses ? me demande Caro d’une petite voix.

– Tout à fait ! Après tout, tu lui as déjà dit comment tu te sentais, alors il vaut mieux le laisser réfléchir !

– Ouais... Tu as sans doute raison, répond Caro, songeuse. Peut-être que si je ne lui donne pas signe de vie pendant trois jours, il va se rendre compte qu’il est temps qu’il se grouille les fesses pour me montrer qu’il m’aime.

– Je suis certaine que oui, la rassure Emmanuelle en lui prenant la main. Charlotte, tu peux me passer la confiture ?

Mais Charlotte ne répond pas. Elle se contente de regarder droit devant elle en écarquillant les yeux comme si elle venait de voir Brad Pitt se matérialiser près du buffet.

– Euh... Charlotte ? insiste Manu.

– Hein ? Oh, excuse-moi. Qu’est-ce que tu m’as demandé ?

– La confiture ! Mais dis-moi, qui est-ce que tu regardes avec autant d’intensité ?

– Euh... Personne !

– *Come on*, Charlotte ! Tu avais presque de la bave qui coulait ! C’est qui ? Je me tortille pour essayer de voir ce qui a capté le regard de mon amie.

– C’est juste que... Je viens de voir le plus beau gars du Mexique près du buffet, répond enfin Charlotte en chuchotant.

– HEIN ? Où ça ? Il ne faut pas le laisser partir !

Je me lève en vitesse, mais Charlotte m’empoigne par le bras pour me

retenir.

– Relaxe, Mélo, me siffle-t-elle tout bas. Il est tout près. Regarde à onze heures.

Caro, Manu et moi nous exécutons aussitôt.

– OH ! C'est le prof d'aquaforme ! s'exclame Caroline en écarquillant les yeux.

– Qui ?

– Je l'ai vu dans la piscine, hier ! Ce n'est pas un vacancier ! Il travaille ici. Il donne des cours dans la piscine. C'est vrai qu'il est beau...

Je me lève d'un bond et je regarde Charlotte avec un air de défi.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ?

– Je te regarde parce que je viens d'avoir une idée de génie. Je m'en vais de ce pas nous inscrire au prochain cours d'aqua-machin ! Il est temps de faire bouger les choses, ma chérie !

– Bonne idée, Mélo ! me félicite Caroline en levant sa tasse de café. Je vais t'accompagner. Je veux m'informer pour l'équitation. Ce serait le *fun* de faire ça en groupe.

– Pourquoi on ne ferait pas du catamaran, à la place ? lui demande Manu. C'est plus exotique !

– Non ! Rien dans la mer ! J'ai eu ma dose hier soir, répond vivement Caro.

Elle prend un morceau de fromage, puis elle se lève pour me suivre jusqu'au petit bureau des activités organisées par l'hôtel. Je m'empresse alors de nous inscrire au cours de merengue aquatique du lendemain matin, tandis que Caro nous organise une balade à dos de cheval au coucher du soleil.

– Ce n'est pas un peu quétaine ?

– Parce que faire des mouvements langoureux dans l'eau avec une gang de touristes, ce n'est pas quétaine ? rétorque-t-elle en haussant un sourcil lorsque nous rejoignons les filles qui sont maintenant étendues près de la piscine.

– Bon point.

– Et d'ici le coucher du soleil, on fait quoi ? demande Manu.

– On peut rester ici..., suggère Charlotte en reluquant le professeur d'aquaforme, qui est maintenant en train de discuter avec trois blondes près du bar.

– Charlotte a raison. Si on veut qu'il se passe quelque chose entre elle et *señor* Piscine, il faut attirer son attention au plus vite. La preuve, c'est qu'il y a déjà des vautours blonds qui tournent autour et que même Caro a fantasmé sur lui !

– T'exagères, Mélo ! Je n'ai jamais dit que j'avais « fantasmé ». J'ai juste... remarqué... qu'il était... sexy.

– Même différence. OK, Charlotte : il faut agir vite. Enlève ta robe.

Elle s'exécute. À ma grande surprise, elle a enfilé un bikini jaune très sexy qui laisse peu de place à l'imagination. Ça change des pantalons de jogging et des t-shirts de loups des six derniers mois.

– Et maintenant, je fais quoi ? me demande-t-elle en trempant un orteil dans l'eau.

– Ne me déteste pas pour ce que je m'apprête à faire, OK ?

– Hein ? Je ne comprends pas...

Je la pousse dans l'eau sans lui laisser le temps de terminer sa phrase. Charlotte toussote en m'envoyant un regard furax.

– Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-elle sèchement en replaçant ses cheveux mouillés.

– Ça marche ! Il te regarde ! Ris, maintenant !

– Hein ?

– Ris ! Pense à Caro qui se pisse sur le pied !

Charlotte éclate aussitôt de rire.

– Eille ! Je ne veux pas devenir le *running gag* ! s'exclame Caro. C'était une situation d'urgence, bon !

– OK. Maintenant, dépêche-toi de sortir de la piscine. Il faut qu'il te voie avec ton bikini avant que les Barbies ne retiennent son attention. Marche lentement et éponge tes cheveux d'un air nonchalant.

Charlotte s'exécute et je remarque que *señor* Piscine l'observe maintenant avec intérêt.

– Oh, *my God* ! Ça marche ! me souffle Charlotte en arrivant à mes côtés.

– Je sais ! Maintenant, enduis-toi de crème solaire en regardant au loin comme si tu étais habituée qu'on te scrute comme une déesse.

Charlotte s'assoit sur une chaise longue, elle met ses lunettes de soleil et elle commence à s'appliquer de la crème solaire sans jeter le moindre coup d'œil vers le *señor*, qui la regarde d'un air médusé.

– OK. Il ne reste que la touche finale. Dépose la crème, couche-toi sur la chaise, baisse un peu tes lunettes et jette un regard désintéressé autour de toi. Quand ton regard va croiser le sien, tu dois lui envoyer un petit sourire et faire comme si c'était la première fois que tu le voyais de toute ta vie.

Caro, Manu et moi observons la scène. Le prof répond à son sourire et lui fait un petit signe de tête.

– Oh ! C'est tellement excitant, souffle Caro.

– Et maintenant ?

– Tu n'as plus rien à faire, Charlotte ! Il t'a déjà dans sa mire !

Comme de fait, *señor* Piscine s'excuse auprès des blondes, puis il s'avance vers Charlotte. Manu, Caro et moi nous empressons de détourner le regard.

- Je vais me baigner, annonce Manu pour les laisser seuls.
- Nous aussi ! Viens, Caro !

Nous passons près de dix minutes dans la piscine, tandis que Charlotte discute gaiement avec son mec. Lorsqu'il s'éloigne enfin, notre amie nous fait signe de la rejoindre.

- Alors ? Raconte ! s'exclame Manu en prenant sa serviette.

– Il s'appelle Enrique. Il vient de México, mais il parle parfaitement anglais, et même un peu français ! Il m'a dit que j'étais très *bonita* et il m'a fait promettre d'assister à son prochain cours !

– Lequel a lieu demain matin et auquel nous sommes déjà inscrites ! Tu verras, Charlotte ! Il ne te lâchera pas des yeux, et à la fin du cours, il viendra te voir pour t'inviter à prendre un verre.

– Merci pour tout, Mélo ! Comment tu as fait pour savoir comment attirer son attention ?

– *A walk in the park* ! C'est un G.O. et ils ont la réputation d'être plutôt faciles... C'est un peu comme les barmen ou les musiciens. Le défi, c'est d'attirer leur attention sans avoir l'air groupie.

– Très impressionnant, Mélodie ! s'exclame Manu. Je propose une tournée de *virgin margaritas* pour fêter ça !

13.

Après avoir passé une journée à faire le bacon autour de la piscine, les filles et moi nous dirigeons vers la plage pour notre promenade à cheval. J'ai toujours rêvé de faire de l'équitation au coucher du soleil, mais l'occasion ne s'est jamais présentée avec JP. Étrangement, je suis plutôt contente de pouvoir réaliser mon rêve avec mes copines, d'autant plus que l'ambiance est super détendue et que, pour la première fois depuis des années, je crois que chacune de nous profite pleinement de la présence des trois autres.

Mon aventure d'hier soir restera marquée dans les annales. Évidemment, les filles se feront un plaisir de me remémorer la fois où j'ai pissé sur mon pied, et de mon côté, je me souviendrai toujours d'avoir ri comme une folle avec Mélodie ! Hier soir, j'ai enfin eu l'impression de la retrouver !

Une fois arrivé au terrain d'équitation, Carlos, notre guide, nous explique brièvement comment guider notre cheval.

– Je pensais qu'on allait être seules, me souffle Charlotte en observant trois brunes dans la vingtaine, vêtues de shorts tellement courts qu'ils ne couvrent pas la moitié de leurs fesses, en train de seller leurs chevaux.

– Apparemment, il y a eu d'autres inscriptions depuis ce matin.

– Elles m'énervent !

– Tu n'as pas à te sentir intimidée par des poulettes dans la vingtaine, Charlotte, lui répond Mélodie à voix haute après avoir constaté que les trois filles ne parlaient qu'anglais.

– Mélo a raison. Tu n'as rien à leur envier après le spectacle de ce matin !

– Vous êtes fines, les filles !

Charlotte et Mélodie enfourchent leurs chevaux, tandis qu'Emmanuelle et moi nous débattons pour grimper sur les nôtres.

– Voyons ! Il est bien têtù, lui ! Il se cabre chaque fois que j'essaie de le monter.

– Le mien aussi. Il ne veut rien savoir de moi, me dit Emmanuelle.

– *Not like this !* gronde Carlos avant de se porter à notre secours.

Manu suit ses indications à la lettre et finit par se retrouver sur le dos de son

cheval, mais dès que j'essaie d'enfourcher le mien, il se tortille et me fait perdre l'équilibre.

– *No ! No ! No ! With Pedro, you have to go slowly !* s'écrie le guide avec un accent espagnol en essayant de m'aider. J'entends les trois brunes ricaner derrière moi.

– *She is SO lame !* s'exclame l'une d'elles.

– OK, c'est officiel : elles m'énarvent, moi aussi !

Au bout de dix essais, j'arrive enfin à m'installer sur le dos de Pedro, qui hennit pour indiquer son mécontentement.

– Pourquoi je suis tombée sur le cheval fru du groupe ?

– Chacune son combat. Le mien est nain, me répond Charlotte en souriant.

Carlos nous invite ensuite à le suivre et tout le groupe se met à trotter vers le soleil couchant, à l'exception de mon cheval qui refuse d'avancer.

– Awèye Pedro !

– Parle-lui en espagnol ! Ça va le motiver ! me crie Emmanuelle.

– Mais je ne parle pas espagnol, moi ! *Tortilla ! Salsa ! Cerveza ! Playa ! Por favor !*

Plus je crie des mots, et plus mon cheval se braque. Au bout d'un moment, il décide de tourner sur lui-même et d'avancer tranquillement dans la direction opposée.

– Au secours ! *Help ! Por favor !* Mélo, tu te débrouilles en espagnol, non ? Peux-tu lui dire quelque chose ? Il est où, LE GUIIIIIIDE ?

– Mais je sais seulement dire des trucs pour repousser ou cruiser des gars ! s'écrie Mélo, tandis que Carlos galope à ma rescousse.

– Ça peut peut-être marcher, suggère Charlotte. Après tout, ce sont tous des animaux.

– Pedro, *mi querido ! Baila con Carolina ! O llévala a casa para darle amor !*

– Ça veut dire quoi, ça ? Pourquoi il ne réagit plus ?

– *Stop it !* s'écrie le guide en essayant de contrôler Pedro.

– Je lui ai dit de danser avec toi ou de te ramener à la maison pour te donner de la tendresse...

– MÉLO ! Tu as traumatisé mon cheval ! Même le guide n'arrive plus à le maîtriser !

– Oups. Désolée, Caro. Pedro n'est pas un romantique.

Mon cheval tourne maintenant en rond en hennissant. Je m'accroche à la bride de toutes mes forces, tout en méditant les brunes qui se moquent maintenant de moi sans scrupules.

– *OH MY GOD ! She looks so ridiculous !*

– ELLES M'ÉNARVENT, les poupones !

Le guide se met alors à me lancer toutes sortes de consignes, mais quoi que je fasse, mon cheval refuse de m'écouter. Carlos finit par saisir son mors pour l'immobiliser et le faire avancer doucement jusqu'au reste du groupe.

– Quelqu'un veut changer de cheval avec moi ?

– NON ! répondent mes amies à l'unisson.

– *OK, we'll go again, and I will help you*, me dit Carlos en se tenant près de moi.

– Il était temps qu'il me vienne en aide au lieu de reluquer les fesses des trois maudites brunes !

Charlotte, Manu et Mélo éclatent de rire et se tournent vers les trois filles.

– *What ?* demande sèchement l'une d'elles

– *Nothing. We're saying that you are so pretty*, ment Mélodie avant de m'envoyer un clin d'œil.

Les quinze minutes suivantes se déroulent sans trop d'embûches, le guide restant à mes côtés pour s'assurer que Pedro ne se rebelle pas contre moi. Ce petit moment de répit me permet de contempler le paysage et de me détendre un peu.

L'une des trois brunes attire ensuite l'attention de Carlos, et dès que celui-ci s'éloigne de moi, Pedro recommence à faire des siennes. Il se met à trotter si rapidement que je me retrouve bientôt à la tête du groupe.

– *Hey ! Wait !* s'écrie Carlos, comme si j'avais le pouvoir de ramener mon cheval à l'ordre.

– HAAAAAAAAA !

– Manu, prends une photo ! Elle capote, mais je suis sûre qu'on va en rire un jour, s'écrie Mélodie derrière moi.

– Ce n'est pas drôle ! Pedro est complètement hors contrôle !! Comment je fais pour le faire ralentir ?

Mais mon cheval va si vite que personne n'a le temps d'intervenir. Il galope sur une centaine de mètres, puis il s'immobilise sans crier gare, me propulsant aussitôt sur le sol.

– Ça va ? me demande Manu en me rejoignant avec les autres quelques instants plus tard. Es-tu blessée ?

– Non. Je suis surtout ébranlée. J'abandonne, les filles ! Il est hors de question que je monte encore sur le dos de Rantanplan !

– Ben voyons ! C'était ton rêve !

– C'était un rêve con, Manu. Maintenant, mon nouveau rêve, c'est de m'asseoir sur le sable pour regarder le soleil se coucher.

– Moi aussi, d'abord, me répond Charlotte en descendant de son cheval.

- Et nous aussi ! s'exclament Mélodie et Manu en l'imitant.
- *But you paid for the whole hour*, nous dit Carlos d'un air indigné.
- *We don't care. Keep the money, and have fun with the bim-bos*, rétorque Mélodie en désignant les trois brunes qui nous dévisagent.

Le guide soupire, puis il reprend les rênes de nos quatre chevaux avant de faire demi-tour, suivi de près par les poupounes.

- Je suis désolée d'avoir écourté votre balade, les filles.
- Aucun problème ! Moi, je suis plutôt soulagée, répond Manu.
- Moi aussi, commente Mélodie. J'avais tellement mal aux fesses ! C'était insupportable !
- Moi, ce sont les trois poupounes que je trouvais insupportables !
- Je suis d'accord avec toi, Charlotte. Elles ont passé leur temps à rire de moi ! Je leur souhaite juste de tomber dans une flaque de bouette !
- Qu'est-ce que vous en penseriez si, ce soir, on se louait un film dans notre chambre ? propose alors Mélodie en s'asseyant près de moi pour contempler le coucher de soleil.
- C'est une excellente idée ! J'ai vécu assez d'émotions en vingt-quatre heures ! J'ai besoin d'un *break* !
- Et ça me permettra d'être en pleine forme pour mon cours de merengue aquatique, enchaîne Charlotte.
- Ça mange quoi en hiver, du merengue aquatique ? lui demande Manu.
- Je ne sais pas, mais ça ne peut pas être pire que de l'équitation !

La sonnerie du téléphone me tire du sommeil. J'ouvre un œil, un peu désorientée, et j'aperçois Charlotte, en boule à côté de moi, tandis que Manu et Mélodie dorment à poings fermés dans l'autre lit. L'alcool des derniers jours, la journée au soleil et la balade à cheval de la veille nous ont complètement lessivées. Nous nous sommes toutes endormies sur le film romantique choisi par Charlotte.

Je réalise vite que c'est mon iPhone qui sonne. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine en voyant l'afficheur.

– Eh, merde ! Qu'est-ce que je fais ? Les filles, réveillez-vous ! J'ai besoin d'aide !

– Hum ? grommelle Mélodie.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Charlotte en relevant la tête.

– C'est JP qui m'appelle ! Qu'est-ce que je fais ?

– Ne réponds pas ! m'ordonne Mélo d'un air endormi. N'oublie pas ta résolution d'hier ! Il faut le faire poireauter ! Et pour ça, il faut que tu sois patiente et que tu le laisses courir un peu.

– Ouais, je sais. C'est juste difficile de résister quand il appelle...

La sonnerie se tait enfin.

– Éteins ton téléphone, me conseille Charlotte. C'est ce que je faisais avec Patrick pour éviter de craquer.

– Mais comment je vais faire pour parler à mes enfants ?

– Tu les appelles uniquement par Skype lorsque c'est la mère de JP qui est à la maison, me répond Manu en se rendant à la salle de bains.

– Ouin, OK. Mais sortons d'ici avant que je craque !

Après avoir englouti un petit-déjeuner dans la salle à manger, nous regagnons nos chambres pour nous préparer pour le fameux cours de merengue aquatique.

– Je ne sais pas quel maillot choisiir ! s'écrie Charlotte, qui est enfermée dans la salle de bains.

– Mets le jaune ! Il t'allait super bien !

– Non, rétorque Mélodie. Il ne faut surtout pas qu'elle porte deux fois de suite le même bikini ! N'oubliez pas qu'aux yeux de *señor* Piscine, Charlotte est une femme fatale ! Et on sait très bien que les femmes fatales possèdent un choix infini de bikinis.

– Hein ? Ça vient d'où, cette autre théorie étrange ?

– Ce n'est pas étrange ! C'est la vérité ! Charlotte, mets plutôt le noir qui

met ta poitrine en valeur.

– Bon, OK. Je suis prête, nous dit-elle en défilant devant nous, les cheveux relevés en chignon.

– S’il ne te remarque pas, c’est qu’il est aveugle !

Nous arrivons à la piscine juste à temps pour le début du cours. Apparemment, Charlotte et moi ne sommes pas les seules à avoir un faible pour le bel instructeur puisque l’endroit est bondé de jeunes femmes.

– Tout à coup qu’il me *flushe* pour une autre ! s’inquiète Charlotte.

– Ne t’en fais pas, ma chérie. Il ne t’a pas oubliée et il ne va pas te *flusher*, lui assure Mélodie.

Enrique nous invite à prendre place dans la piscine et commence à nous enseigner des mouvements de danse, tout en suivant la musique. À mon grand étonnement, j’éprouve beaucoup de plaisir à me déhancher dans l’eau – et à admirer les muscles d’Enrique. L’heure passe à la vitesse de l’éclair.

– Dommage qu’on ne se soit pas inscrites plus tôt dans la semaine ! J’ai adoré le cours !

– Moi, je suis un peu déçue, me dit Charlotte en prenant sa serviette. Enrique ne m’a souri qu’une seule fois, et c’est à peine s’il m’a regardée quand je me dandinais comme une dinde !

– Ça, c’est parce qu’il ne veut pas perdre sa *job*, Charlotte.

– Mélo a raison, Chaton. C’est reconnu que les G.O. sont faciles, mais comme ce n’est pas prévu dans leur contrat, ils doivent séduire discrètement. C’est sûrement pour ça qu’il ne t’a pas cruisée devant tout le monde !

– Parlant du loup, il s’en vient, ton Enrique !

Charlotte se détourne pour le saluer, tandis que les filles et moi reculons de quelques pas pour leur permettre de discuter.

– Pourquoi tu fais cette face-là ? me demande Mélo.

– Je me sens coupable à cause de JP. Je sais que c’est con, mais je me sens mal de ne pas avoir répondu.

– T’es sûre que ce n’est pas à cause du plaisir que tu as éprouvé à reluquer Enrique que tu te sens coupable ?

– Ben non, voyons ! Enrique, c’est le mec de Charlotte !

– Pis, ça ? Ça ne doit pas t’empêcher de le trouver beau, rétorque Manu.

J’hésite un moment avant de leur répondre.

– OK. J’avoue que je me sens un peu croche d’éprouver de l’attirance pour un autre gars.

– Quoi ? Tu veux dire que ça fait genre six ans que tu ne fantasmes plus sur aucun autre spécimen masculin ? me demande Mélodie en écarquillant les yeux.

Je remarque que Manu attend ma réponse avec intérêt. Je n'avais jamais réalisé que c'était si rare et si étonnant d'être fidèle à quelqu'un, même en pensée !

– Riez de moi si vous voulez, mais je ne fantasme pas sur d'autres hommes. Ça ne veut pas dire que JP et moi, on ne s'invente pas des affaires, des fois... mais je n'ai jamais eu de gros *kick* physique sur un autre depuis que je suis avec lui.

– Wow, répond Manu. Je ne ris pas de toi, Caro. Au contraire, tu me donnes espoir.

– Manu a raison, ajoute Mélodie. C'est tout à votre honneur d'être fidèles.

– *C'était* tout à notre honneur. Disons que ma vision des choses a un peu changé depuis que j'ai commencé à avoir des doutes à propos de JP et à l'imaginer dans le lit d'une autre. Au fond, peut-être que c'est moi qui suis bizarre avec ma fidélité, et que je devrais laisser un peu plus de place à mes fantasmes...

– Malheureusement, ton fantasme est en train de filer son numéro de téléphone à Charlotte !

– C'est correct. De toute façon, je ne serais jamais capable de m'assumer avec un G.O.!

Charlotte se joint alors à nous en souriant à pleines dents.

– Alors ?

– Alors... Je vous annonce que c'est ce soir qu'on essaie la discothèque de notre hôtel !

– Cool ! J'en déduis que Enrique va y être ?

– Oui. L'un de ses amis G.O. est DJ ce soir, et il m'a dit que ça allait être super *bueno*.

– Moi, je suis partante. J'ai repris des forces hier soir et je suis prête à faire la fête ! s'exclame Manu.

– Moi aussi ! En plus, je commence à être pas mal bronzée ! J'aimerais ça aller m'exhiber un peu avant de retourner au Québec et de reprendre mon teint vert, dit Mélodie.

– Youpi ! Caro, es-tu partante aussi ?

– Je ne sais pas... J'avoue que je n'ai pas trop le cœur à la fête.

– Ah, non ! Pas question que tu restes dans ta chambre à te morfondre ! Une affaire pour que tu rallumes ton cellulaire et que tu appelles JP en sanglotant. Tu viens avec nous. Un point c'est tout ! tranche Mélodie.

– Je sais que tu as raison et que je devrais me changer les idées, mais on dirait que ça ne me tente pas...

– Allez, Caro ! J'ai aussi besoin de toi pour m'encourager et pour me donner des conseils !

– Comment baiser avec un G.O., leçon 1 : mets un condom.

Les filles éclatent de rire.

– Comment baiser avec un G.O., leçon 2 : ne le crois pas quand il dit qu’il t’aime d’amour !

– Ha ! Tu vois ! Tu es indispensable à ma survie ! S’il te plaît ! me supplie Charlotte. En plus, dis-toi que c’est la dernière soirée qu’on peut sortir et boire à profusion, parce qu’après-demain on doit se lever à genre 7h pour se préparer et prendre l’avion.

– Charlotte a raison, enchaîne Mélodie. C’est notre dernière chance de sortir toutes les quatre !

– OK, mais à condition que demain soir on prenne ça très relax et que ce soit *moi* qui choisisse le film. Pas question que je me tape une autre comédie où tout le monde est heureux !

– *Deal*, répond Charlotte. Mais pas de films étranges sous-titrés. Je comprends que tu sois tannée de mes films québécoises, mais je ne veux pas de films obscurs qui me donnent l’impression d’être niaiseuse !

Je serre la main de Charlotte pour conclure l’affaire, puis nous décidons de nous installer sur la plage pour profiter de cette superbe journée.

Charlotte

15.

– Est-ce que je suis rouge ? me demande Manu en se tournant sur le dos. Je me sens un peu brûlée...

– C'est normal ! Tu as passé trois heures à dormir au soleil ! Il est temps qu'on rentre.

– Ouais, je suis d'accord. Où sont Caro et Mélodie ?

– Je ne sais pas trop. J'ai lu pendant que tu dormais et j'ai un peu perdu le fil. Elles ont dû aller se promener. Allons nous doucher en attendant. Je me sens super collante.

Emmanuelle et moi regagnons nos chambres, où je scrute avec attention le contenu de ma valise. J'aurais bien voulu avoir une robe courte et *sexy* pour ce soir, mais la Charlotte pré-Mexique n'avait pas songé qu'elle pourrait vivre une aventure avec un G.O. et a plutôt opté pour des tenues confortables et conservatrices.

Mélodie surgit aussitôt dans la chambre avec un daïquiri à la main.

– *Holà !* s'écrie-t-elle.

– Salut ! Vous étiez où ? Ou plutôt, dans quel bar étiez-vous ?

– Caroline voulait aller se promener, mais on s'est enfargées les pieds dans le petit bistrot de l'hôtel d'à côté. J'ai fui quand j'ai vu Frank au loin. Je n'avais aucune envie de le revoir.

– Et Caro ?

– Elle a insisté pour rester et terminer son verre. Toi, qu'est-ce que tu fais ?

– J'essaie de choisir une robe pour ce soir, mais celles que j'ai apportées ici sont un peu drabes.

– T'as juste à te servir dans les miennes !

– Es-tu sûre ?

– Oui ! Aucun problème ! Je vais me doucher. Fouille en attendant !

La garde-robe de Mélodie est décidément plus osée et colorée que la mienne. Après plusieurs essais, j'opte finalement pour une robe soleil orangée avec une ceinture à la taille.

- Très bon choix, me dit Mélo en s’habillant.
- Merci ! Je meurs de faim ! Est-ce qu’on descend ?
- OK. Donne-moi deux minutes pour me maquiller. Peux-tu aller prévenir les filles pendant ce temps-là ?

Je frappe à la porte de mes copines. Emmanuelle vient vite m’ouvrir. Elle a enfilé un jean et une camisole noire.

– Salut ! me dit-elle en mastiquant. Je m’apprêtais justement à aller vous chercher. Je m’autodigère ! J’en suis même rendue à manger des noix piquantes dégueulasses qui vont me coûter environ vingt dollars parce qu’elles viennent du minibar !

- Et Caro ?
- Elle m’a téléphoné d’en bas. Elle nous attend au bar, car elle prend un verre avec un « ami ».
- Un ami ? Quel ami ?
- De quoi vous parlez ? demande Mélodie en nous rejoignant.
- Caro nous attend en bas. Elle prend un verre avec un « ami ».
- Si c’est Frank, je change de resto !

À notre arrivée au bar, nous apercevons Caroline, assise sur un tabouret, et qui semble plongée dans une discussion avec un homme. Nous restons près de la porte pour les observer discrètement.

- C’est qui ?
- De dos, c’est un peu dur à dire, répond Manu.
- Il me dit tout de même quelque chose, ajoute Mélodie en s’approchant. OH ! Je viens de le reconnaître ! Manu, c’est Damien ! Le salaud est en train de cruiser Caro !

Nous nous décidons finalement à rejoindre Damien et Caro. Cette dernière nous accueille en souriant.

– Salut, les filles ! Damien, je crois que tu connais déjà Manu et Mélodie, et voici ma copine Charlotte.

– Salut, Manu ! Salut, Mélodie, dit Damien en souriant. Enchanté, Charlotte, fait-il en me baisant la main.

– Hum, répond sèchement Mélo en détournant le regard. Bon, j’ai faim, moi ! On peut y aller, Caro ? poursuit-elle en ignorant Damien.

- Oui, j’arrive, répond Caroline en se levant.
- J’espère qu’on se recroisera, lui souffle Damien.
- Moi aussi ! D’ailleurs, si ça t’intéresse, on pense sortir au club de notre hôtel après le dîner. Ce serait trop bien que tu te joignes à nous, lui répond Caro en adoptant un accent français.

– J’y compte bien, dit-il en lui envoyant un clin d’œil. Ça nous permettra de

continuer à discuter. À plus, les filles ! Bon ap' !

– C'est quoi, cet accent-là ? demande Mélodie à Caro dès que nous sortons du bar.

– Ben, quoi. Il est suisse. Faut bien l'aider un peu, répond mon amie en souriant.

Après être allée chercher une portion de lasagne et de salade, je rejoins les filles à table.

– Caro, pourquoi t'as invité Damien ? s'enquiert Mélo pour la troisième fois.

– On a pris un verre et on a bien ri. Je le trouve gentil et je me suis dit que ce serait sympa de le revoir ce soir.

– « Sympa » ?

– Oups, excusez. Déformation linguistique !

– Mais réalises-tu qu'en invitant Damien, tu m'obliges peut-être à me taper une autre soirée avec Frank ? poursuit Mélodie.

– Ben, non ! Il a compris que l'invitation était juste pour lui, voyons, répond Caro d'un ton nonchalant.

– Es-tu soûle, Caro ?

– Pantoute ! Je suis un peu pompette, mais je suis loin d'être soûle.

– Moi, je pense qu'il faut que tu sois soûle pour inviter ce gars-là à se joindre à nous.

– C'est quoi, le problème, Mélo ? Je sais que ce n'est pas juste le fait que Frank soit l'ami de Damien qui t'énervé ! Es-tu jalouse, coudonc ?

– Pfff. Non, je ne suis pas jalouse...

Un ange passe. Je me creuse les méninges pour trouver un sujet de discussion qui saura détendre l'atmosphère. Mélodie pousse un long soupir et poursuit avant que je ne puisse intervenir.

– Le problème, dit-elle d'une petite voix, c'est qu'il m'a rejetée et que j'ai de la misère avec ça. Il m'a fait sentir comme un pichou. Mettons que je n'ai pas besoin de ça en ce moment. Mon estime est déjà assez à plat comme ça...

Caroline reste silencieuse pendant quelques instants, puis son regard s'adoucit.

– Désolée, Mélo. Je n'avais pas réalisé que ça t'avait fait de la peine à ce point-là. J'avoue que j'ai plus pensé à moi et au bien-être que j'éprouvais de sentir que je pouvais encore plaire à un beau gars. Mais je ne veux pas que tu doutes de toi à cause de lui.

– Caro a raison, enchaîne Manu. T'es la reine de la cruise, Mélo, et ce gars-là est vraiment moron s'il ne succombe pas à tes charmes !

– J'approuve ! Et tu sais ce qu'on dit : grand parleur, petit faiseur.

– Ou grande jasette, petite quéquette ! s'écrie Manu.

On éclate toutes de rire.

– Sais-tu quoi ? Je vais lui dire qu'on a plutôt opté pour une soirée entre filles et qu'il n'est plus invité, ajoute Caro.

– Non, c'est correct, répond aussitôt Mélodie. Vos paroles m'ont fait du bien. Je plains maintenant l'Allemande qui s'est retrouvée au lit avec lui ! En plus, la discothèque est grande... Je suis sûre que je vais trouver un *prospect* qui aime les blondes pour me remonter le moral !

– La soirée s'annonce mouvementée ! s'exclame Manu en riant.

Après avoir mangé, nous décidons de prendre un verre à l'extérieur en attendant Caroline, qui est allée se changer.

– CARO ?! s'écrie Manu lorsque notre amie nous rejoint vingt minutes plus tard.

Je me tourne vers elle et je reste sous le choc, moi aussi. Notre copine, qui adopte généralement un style très classique, a enfilé des shorts noirs très courts et des souliers à talons qui mettent ses jambes en valeur. Elle a aussi opté pour un chemisier beige et noir semi-transparent et un maquillage très prononcé qui la rend presque méconnaissable.

– Je sais, je sais... C'est un peu *too much*, nous dit-elle en s'asseyant près de nous.

– Personnellement, je ne comprends pas pourquoi tu ne t'habilles pas toujours comme ça ! s'exclame Mélodie d'un air admiratif.

– C'est gentil, mais avec un bébé qui vomit, l'ensemble est un peu moins sexy !

– Je ne savais même pas que tu avais des vêtements aussi... courts !

– Je les ai achetés avant de tomber enceinte pour surprendre JP. La bonne nouvelle, c'est que je rentre dans mon vieux linge ! La mauvaise, c'est que ce soir, ce n'est pas lui que j'essaie d'impressionner...

– Caro, t'es pas en train de me dire que tu veux t'essayer avec Damien ? demande Mélo. Qu'il nous accompagne dans une discothèque et que tu aimes qu'il te drague, c'est une chose, mais que tu penses à l'adultère, c'en est une autre !

– Non ! Enfin... Peut-être. Je ne sais pas, Mélo, répond Caro en rougissant. Tout ce que je sais, c'est que j'ai envie de plaire. Mais si Damien t'énervé trop, je peux essayer d'en impressionner un autre !

– Mais non ! Je m'en fous de Damien. Si t'étais célibataire, je te jure que je te donnerais le feu vert ! Le problème, c'est que tu es en couple, Caro ! Et je pense que si tu fais ça, tu vas le regretter.

Manu et moi échangeons un regard étonné. C'est bien la première fois que Mélodie se porte à la défense du couple de Caro.

– Je sais, répond Caroline en soupirant. Mais en vous parlant tout à l’heure, j’ai eu une sorte d’épiphanie. C’est bien beau être fidèle, mais je ne veux pas être celle qui passe sa vie à courir après son chum sans recevoir l’attention qu’elle mérite. Et moi aussi, ça me manque, la chasse. J’ai envie de ressentir des papillons et du désir pour quelqu’un...

– Je comprends, Caro. Mais je pense que c’est la colère qui parle. On te connaît assez bien pour savoir que t’es pas le genre de fille qui peut... aller trop loin avec un autre gars sans que ça ait de conséquences.

Caroline me regarde en secouant la tête.

– Vous avez sûrement raison, dit-elle enfin en poussant un soupir. Est-ce que je peux boire et avoir du *fun*, au moins ?

– Oui !

– Évidemment !

– Mets-en !

– Et est-ce que je peux danser collée avec Damien si je promets de contrôler ma bête ?

– Ça, ça reste à voir, répond Manu en souriant. On y va ?

– *Let’s go !*

Dès que j'entre dans la discothèque, j'aperçois Enrique qui discute avec un ami près du bar.

– Il vient de te faire un clin d'œil, me dit Manu.

– Son ami est *cute*. Penses-tu qu'il aime les blondes ? demande Mélo.

– Tous les latinos aiment les blondes ! C'est reconnu !

– Génial ! Alors ne perdons pas une minute et rendons-nous au bar !

– Euh... Non ! Pas question ! Si on y va, je vais être forcée de parler à Enrique !

– Ce n'était pas l'objectif de la soirée ? me demande Manu en haussant un sourcil.

– Ouais, mais on dirait que j'ai perdu mon courage. C'est facile quand Mélodie me dicte quoi faire et quand Enrique me dit deux ou trois banalités sur le bord de la piscine, mais là, c'est plus stressant, parce que je sens qu'il a des attentes. Et malheureusement, je ne suis pas une femme fatale qui possède quarante-huit bikinis ! Je suis juste une fille qui se remet d'une longue peine d'amour et qui a besoin de baiser !

– Chaton, Enrique te voit déjà comme une femme fatale. Tu n'as qu'à lever le petit doigt pour que ton vœu soit exaucé !

Je regarde en direction de Enrique, qui m'envoie aussitôt un sourire charmeur.

– Manu a raison ! Le seul hic, c'est qu'il y a déjà pas mal de filles dans le bar qui ne demandent pas mieux que de finir la soirée au lit avec lui, elles aussi. Alors il faut agir vite ! renchérit Mélodie.

– Merde ! T'as raison ! Regarde les pouponnes brunes, là-bas ! Ce sont les mêmes qui ont fait du cheval avec nous. Elles n'arrêtent pas de le fixer ! Je fais quoi ?

– La tequila ! Il nous faut de la tequila ! s'écrie Caroline en faisant signe à une serveuse.

– *Ocho shooters de tequila, por favor !*

– Comment ça, « ocho » ? demande Manu.

– Ben là, il va en falloir au moins deux à Charlotte pour qu'elle se décoince.

– Eille !

– OK, OK. Pour qu'elle retrouve son assurance de femme fatale.

– Et pourquoi j'ai besoin d'en boire deux, moi aussi ? s'enquiert Manu avec une mine de dégoût. Par solidarité ?

– Oui, répond Caro. Si moi, je sors et je me soûle, je ne veux pas être la seule à souffrir demain matin.

– ¡SALUD ! s'écrient Manu et Mélodie lorsque nos verres arrivent enfin.

Je sens aussitôt l'alcool qui me monte à la tête.

– OK. Je pense que je me sens d'attaque. Quelqu'un a de la gomme ?

– Tiens, répond Caroline en me tendant son paquet. Maintenant, fonce !

Je prends une grande inspiration et je m'avance vers le bar. Enrique me sourit en me voyant arriver.

– Bonjour, me dit-il avec un accent irrésistible.

– Bonjour !

Je dois crier pour me faire entendre. Je balbutie quelques mots en anglais. Enrique hoche la tête en souriant. Il ne comprend rien à ce que je raconte. Je lève donc mon coude pour lui faire signe que j'aimerais quelque chose à boire. Heureusement, il saisit tout de suite mon allusion.

– *What do you want ?*

– Margarita, *please* !

Bon, au moins il a l'air de comprendre ça ! Je l'observe tandis qu'il rigole avec son ami barman. Ce dernier lui dit quelque chose en espagnol et me jette un regard rempli de sous-entendus. Enrique se contente de sourire, puis il me tend un verre.

– *So... How is it to live in México ?*

– *Sí* ! se contente-t-il de répondre en souriant.

Soit il ne comprend pas mon accent, soit il n'a pas envie de parler. De toute façon, pourquoi est-ce que je m'obstine à vouloir l'impressionner et à entretenir une conversation palpitante avec lui ? Au fond, il sait ce que je veux, je sais ce qu'il veut, et on ne se reverra sans doute jamais de notre vie ! Ce moment de lucidité provoqué par la tequila me donne le courage nécessaire pour l'attirer vers la piste de danse. Je commence alors à me déhancher au rythme de la musique latine qui retentit dans la discothèque. Du coin de l'œil, j'aperçois mes trois amies qui me surveillent de près. Mélodie me fait un petit signe de la main pour m'indiquer qu'elle est fière de moi.

Soudain, je sens la main d'Enrique qui m'empoigne la taille. Je ressens immédiatement une décharge électrique dans le bas du ventre. Je m'approche aussitôt de lui. L'alcool me rend moins timide et il est grand temps que je mette fin à ma disette !

Nous dansons collés l'un contre l'autre pendant ce qui m'apparaît être une éternité. C'est comme si nous étions coupés du reste du monde. J'entends des rires et des voix, mais j'ai l'impression qu'ils se trouvent à des millions d'années-lumière de moi. Au bout d'un moment, je lève le visage vers Enrique, qui me regarde en se mordant la lèvre.

– *Qué bonita !* me susurre-t-il à l'oreille.

Je n'en peux plus. Je tourne légèrement la tête et mes lèvres frôlent les siennes.

– Pas ici, me dit-il d'une petite voix.

Apparemment, il a l'habitude, puisqu'il a même appris la façon de le dire en français. Bah ! Qu'importe qu'il ait couché avec la Terre entière ! Ça prouve simplement qu'il a de l'expérience, et qu'il sait sûrement quoi faire de ses dix doigts !

Je suis Enrique à l'extérieur de la discothèque. Nous marchons côte à côte pendant quelques instants sans nous toucher, de peur de nous faire coïncider par ses patrons. Je suis aussi excitée que lors de mes premiers baisers d'adolescente. Le sentiment d'interdit et les vapeurs de tequila me montent à la tête et me donnent envie de l'attirer derrière un palmier, mais je m'efforce de patienter. Nous nous rendons en silence jusqu'à la plage. Une fois en retrait de l'hôtel, Enrique m'attire vers lui et m'embrasse passionnément. J'ai peine à me retenir et je glisse mes mains sous son chandail. La tension monte d'un cran et il se détache de moi pendant quelques instants pour reprendre ses esprits et passer aux choses sérieuses.

– *Where ?* me demande-t-il.

– *My room. Now.*

Lorsque j'arrive dans la chambre, le désir est si pressant que je le déshabille avant même d'avoir fermé la porte. Je saisis un condom en vitesse dans la salle de bains, puis Enrique me transporte dans mon lit. Une heure plus tard, je n'ai qu'une seule pensée en tête : comment ai-je pu me passer de sexe pendant six longs mois ?

Emmanuelle

17.

– Manu ! Je te cherchais partout ! me lance Mélodie en se faufilant jusqu’à moi sur la piste de danse.

Je m’excuse auprès du Mexicain qui me fait virevolter dans tous les sens depuis près de vingt minutes et je rejoins mon amie.

– Ah ! Ce gars-là se déhanchait comme le roi de la salsa ! Je me sens super étourdie, et je suis contente de te voir !

– Moi aussi ! As-tu vu Charlotte partir avec Enrique ?

– Oui ! Ils se mangeaient des yeux ! Il était temps qu’ils aillent se taponner ailleurs !

– Et Caro ? s’enquiert Mélo en regardant autour d’elle.

– Je ne sais pas ! Je l’ai perdue de vue il y a un bon bout de temps. J’espère qu’elle n’a pas fait de niaiserie !

On se lance aussitôt à la recherche de Caroline, qui demeure introuvable.

– As-tu vu Damien, toi ?

– Non ! me répond Mélodie. Peut-être qu’il a décidé de ne pas se pointer et que ç’a déprimé Caro ?

– Ou peut-être qu’elle est tombée sur lui dès qu’il est entré dans la discothèque et qu’ils sont partis ensemble ?

– Je ne peux pas croire que Caro ferait une chose comme ça ! Ce n’est tellement pas son genre d’être infidèle, dit Mélodie, perplexe.

– Je suis d’accord, mais comme Caro s’est mise dans la tête qu’elle est cocue, ça change la donne...

– Ouais, t’as raison. Il faut la trouver avant qu’il soit trop tard !

Mélodie et moi sortons de la discothèque et patrouillons rapidement autour de la piscine et des deux bars, qui sont déjà fermés à cette heure.

– Peut-être qu’elle est allée réfléchir sur la plage ?

– Ou baiser sur le sable ? renchérit Mélodie en me prenant par le bras. On n’a pas le choix, Manu : il faut aller vérifier ! C’est notre rôle d’amies de jouer aux détectives !

Nous parcourons la plage pendant une vingtaine de minutes, mais sans succès.

– C’est con ! me lance alors Mélo en se frappant le front. On n’a même pas vérifié si elle était remontée à la chambre !

– T’as raison ! Allons-y !

Une fois arrivée devant ma chambre, je me rends compte toutefois que j’ai oublié ma clé. Je frappe à la porte, mais personne ne répond.

– Merde ! Je suis coincée ici !

– Ne t’en fais pas, me répond Mélodie. Caro a laissé un double de votre clé dans notre chambre ! On a juste à aller le chercher !

Mélo ouvre la porte de sa chambre et allume. Nous apercevons aussitôt Charlotte qui dort en cuillère avec Enrique. Les deux sont complètement nus.

– Oups ! chuchote Mélodie en éteignant et en retenant un rire.

Elle saisit la clé qui repose sur la table et m’entraîne rapidement à l’extérieur.

– Eille, je n’ai même pas eu le temps de vérifier si Enrique était béni des dieux !

– Moi oui, me chuchote Mélodie en riant. Je te confirme que Charlotte est bien tombée !

– Et moi, je te confirme qu’elle a enfin baisé !

Nous pénétrons dans ma chambre en riant toujours de la situation.

– J’ai hâte de voir sa face quand on va lui dire qu’on les a vus tout nus !

– Les filles ?

– Caro ? C’est toi ? T’es où ?

– Je suis sur le balcon ! s’écrie notre amie.

Caroline est assise sur une chaise, son ordinateur portable sur les genoux.

– Hé ! On t’a cherchée partout et on a frappé à la porte environ trente fois ! Tu ne nous as pas entendues ? demande Mélodie.

– Non, désolée ! J’avais mes écouteurs sur les oreilles ! J’ai eu un coup de barre et je suis rentrée, il y a environ une heure. Je vous ai cherchées partout dans la discothèque pour vous avertir, mais je ne vous ai jamais trouvées. Je me suis dit que vous alliez comprendre que j’étais rentrée à la chambre...

– Hum !... On en avait plutôt déduit que tu étais partie avec Damien...

– Et on est très contentes de constater qu’on s’est trompées ! poursuit Mélodie.

Caroline nous sourit et tire deux chaises en plastique près d’elle pour nous faire une place.

– Parlant de Damien, est-ce que tu l’as croisé, finalement ?

– Oui. Il arrivait au moment où je partais. Quand je lui ai dit que j’avais

envie de rentrer, il m'a proposé de me raccompagner, mais je lui ai dit que j'avais un rendez-vous sur Skype avec mon chum...

– Pour vrai ? Tu as parlé à JP ?!

– Non, mais je voulais me débarrasser de Damien, et l'excuse du chum a fonctionné !

– Ah ! Bien fait pour lui, s'exclame Mélodie d'un air satisfait.

– Mouais, mais il n'a pas pleuré sur mon refus très longtemps ! Quand je suis sortie des toilettes du *lobby*, je l'ai vu dans le *lounge* en train de cruiser l'une des pouponnes brunes de l'équitation.

– NON ?! Mais il est en feu, ce Suisse-là !

– C'est un Suisse rôti ! s'exclame Caro.

– Et je lui souhaite tout plein de feux sauvages, ajoute Mélodie en s'esclaffant.

– Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici avec ton ordi ? Tu voulais écrire à JP ?

– J'avoue que j'ai été tentée, mais j'ai réussi à tenir bon. La bonne nouvelle, c'est qu'il m'a envoyé un long courriel larmoyant dans lequel il s'excuse d'avoir été aussi poche. Il dit qu'il s'ennuie beaucoup de moi et qu'il veut faire des efforts pour me rendre heureuse.

– Wow ! Penses-tu lui répondre ?

– Non, me répond Caro d'un air espiègle avant de se tourner vers Mélodie. Je compte plutôt suivre les conseils d'une amie qui semble s'y connaître en matière de couples et le laisser poireauter jusqu'à mon retour !

– Ben, là ! N'exagère pas ! Je ne connais RIEN aux couples !

– Je ne suis pas d'accord, Mélodie. Tu as été la première à dire à Caro de ne pas cocufier JP, et cette semaine, tes conseils ont permis à Charlotte de baiser et à Caroline de reprendre le contrôle de son couple !

– Ouin !... Mais je n'ai pas été aussi généreuse avec toi, me dit-elle en baissant les yeux.

J'éprouve alors une montée de tendresse pour mon amie. Je sais que c'est sa façon de me dire qu'elle s'en veut. Je prends sa main et la serre dans la mienne.

– Oublie ça, Mélo. C'était une chicane conne, et nous avons toutes les deux nos torts. On repart à neuf, OK ?

– Deal !

– Est-ce que j'ai bien entendu ? Charlotte a baisé ? demande soudain Caroline.

– Yes, madame, répond Mélodie. Et on vient d'en avoir la preuve puisqu'on l'a surprise au lit avec son G.O.!

– NON !

- Oui ! Elle dormait en cuillère... toute nue.
- Et lui ?
- Tout nu aussi ! Avec son... bien en évidence !
- J'en connais une qui va bien dormir ce soir ! ajoute Mélodie.
- Parlant de ça, je pense que je vais aller me coucher, moi aussi, nous annonce Caroline. Je veux être en forme pour notre dernière journée au soleil !
- Moi aussi ! L'alcool et la séance de danse latine acrobatique m'ont vraiment épuisée !
- Euh !... Est-ce que ça vous dérange si je colle dans votre chambre, cette nuit ? Je n'ai pas *full* envie de dormir à côté de Enrique et de son... membre... dénudé.
- Pas du tout !
- Dors avec moi ! suggère Caro.
- Qui eût cru que Charlotte allait se révéler la plus *wild* de la gang ? demande Mélodie en s'installant sur le lit.
- Pas moi ! Mais c'est elle qui en avait le plus besoin !

– Tiens, tiens ! Regardez qui se décide enfin à se joindre à nous ! s'exclame Caro en baissant ses lunettes de soleil pour mieux observer Charlotte qui s'installe sur la chaise longue à côté de la mienne.

– Ouais... Euh... Désolée d'avoir manqué le petit-déjeuner. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière, alors j'ai décidé de faire la grasse matinée !

– Et puis ? demande vivement Mélodie en se redressant. C'était comment ?

– Ben, là ! Je vais me garder une petite gêne, répond Charlotte en rougissant.

– Charlotte, ta petite gêne a disparu hier soir quand on t'a surprise à poil dans ton lit !

– Oh, NON ! Je pensais que Mélodie avait découché parce qu'elle avait compris que j'étais accompagnée ! Je ne savais pas que vous m'aviez vue toute nue !

– Il n'y a pas juste toi qu'on a vue...

Je me redresse sur ma chaise et j'enfonce mon visage dans un magazine.

– Emmanuelle ! Qu'est-ce que vous avez vu ? me demande aussitôt Charlotte en m'arrachant la revue des mains.

– On a vu ton amant à poil, si tu veux le savoir ! répond Mélodie en souriant.

– NOOOON ! s'écrie Charlotte.

– Oui, et je n'ai qu'une chose à dire, Charlotte : *Mazel tov* !

Caro, Mélo et moi éclatons de rire.

– *Oh, my God* ! J'ai tellement honte ! s'exclame Charlotte en se prenant la tête.

– Il n'y a pas de quoi avoir honte, répond Caro. Tu as enfin baisé, et en plus, tu es tombée sur un latino bien équipé !

– Mouais... Mais j'aurais préféré que ce soit plus discret et que ce genre de détails reste entre lui et moi !

– Arrête ! C'est au contraire le genre de détails qu'on doit partager entre amies ! Ça t'a fait du bien, au moins ? demande Caro.

– Vous n'avez même pas idée, souffle Charlotte en rougissant de nouveau.

– *Mazel tov* ! répétons-nous en chœur.

Nous décidons de passer le reste de la journée à relaxer sur la plage, question de profiter à fond de la chaleur avant le grand retour au Québec. Lorsque je termine mon roman, je décide de me rendre dans le *lobby* pour téléphoner à Julien en toute intimité. Nous avons surtout correspondu par

textos cette semaine et j'ai vraiment envie d'entendre sa voix.

– Salut, toi ! Je suis content que tu m'appelles !

– Moi aussi ! Ça fait du bien de te parler ! Je m'ennuie !

– Tant mieux ! Je commençais à avoir peur que tu m'aies oublié ! Ou pire, que tu m'aies *flushé* pour un don Juan.

– Ben non, niaiseux ! Je m'excuse d'avoir été aussi indépendante cette semaine, mais les journées ont passé vite, et j'ai rarement eu des moments seule pour t'appeler.

– Et puis ? Vous ne vous êtes pas encore entretenues ? me demande Julien, pince-sans-rire.

– *Nope* ! Je te dirais plutôt qu'on s'est vraiment rapprochées. C'était génial, comme vacances.

– Je suis content d'entendre ça, Manu !

– Mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas hâte de rentrer !

– Ah ouais ? Pourtant, il fait froid, ici...

– Ouais, je sais, mais je connais un grand gars capable de me réchauffer !

– Hum... Ça promet ! J'ai hâte de te voir. À quelle heure je vais te chercher ?

– Notre avion se pose à 13h.

– Super ! Je serai là. À demain !

– À demain ! Je t'aime !

– Moi aussi, Manu.

Je raccroche avec le sourire aux lèvres. Même si j'ai passé des vacances génialissimes, je suis soulagée et heureuse de constater que Julien me manque beaucoup. C'est la première fois de ma vie que je vis une relation aussi saine et aussi authentique.

– Pourquoi tu souris comme ça ? me demande Mélodie en se pointant devant moi.

– Oh, pour rien... J'étais dans la lune !

– Manu, c'est correct si tu souris parce que tu es amoureuse, me répond Mélodie en souriant. Je suis sincèrement contente pour toi.

– Merci, Mélo. Ouais, j'ai parlé à Julien. J'avoue que j'ai hâte de le retrouver...

– C'est normal ! Et tu sais quoi ? On devrait s'organiser un 5 à 7 la semaine prochaine, tous les trois. Il me semble qu'il est grand temps que j'apprenne à mieux le connaître, ton Julien !

– Ouais ! Ce serait vraiment cool.

– Les filles ! On pensait commander une bouteille de blanc et la boire à la chambre avant le souper. Ça vous dit ? nous demande Caroline qui arrive

aussitôt.

– Ouais, mais pourquoi ne pas nous installer au bar de la piscine ?

– Parce que Charlotte n'a pas envie de croiser Enrique. Elle a même emprunté les escaliers pour se rendre à la chambre ! Elle dit que la nuit était parfaite et qu'elle ne veut pas le revoir et gâcher le souvenir en vivant un gros malaise.

– Ses désirs sont des ordres ! On n'aura qu'à aller souper en ville ! Ça fera changement !

Nous montons à ma chambre et nous nous installons sur le balcon avec un verre pour admirer le paysage et savourer nos derniers moments ensemble.

– Je trinque à nos vacances, nous dit Charlotte en soulevant son verre. Je dois vous avouer que j'avais des doutes avant de partir, mais je ne regrette vraiment pas ma décision. J'ai passé une semaine inoubliable, les filles.

– Et moi, je trinque à Charlotte, qui a pris beaucoup d'assurance cette semaine et qui a réussi à mettre le grappin sur le plus beau G.O. de la place ! ajoute Caroline.

– Moi, je lève mon verre à l'amitié, dit Manu. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, les filles.

– Au Mexique et à l'amitié !

Épilogue

– Reste au lit ! me supplie Julien en m’agrippant le poignet alors que je m’apprête à partir.

– Tu sais que c’est impossible ! Les filles et moi organisons un *shower* sous forme de brunch non quétaine pour Caro aujourd’hui. Je dois aider Charlotte à tout préparer ! Elle est vraiment gentille d’avoir proposé de faire ça à son appart. Je ne veux pas qu’elle se débrouille toute seule !

– Oui, oui, je sais ! Mélodie m’a expliqué votre thématique en profondeur la semaine dernière quand on a pris un verre avec elle.

– Je pense vraiment que Caro va être contente ! Bon, il faut que je file ! Je t’aime !

J’embrasse Julien et je sors en vitesse de l’appartement.

Je n’arrive pas à croire que l’automne soit déjà arrivé ! Les mois ont passé tellement vite depuis notre retour du Mexique, et les bonnes nouvelles n’ont cessé de se succéder !

Quand mes amies et moi nous sommes quittées à l’aéroport, nous nous sommes promis de nous revoir au moins une fois par mois pour bruncher, et à mon grand étonnement, personne n’a encore rompu cette promesse. C’est d’ailleurs lors de notre premier brunch mensuel que Caro nous a annoncé sa grossesse et que Mélodie nous a raconté qu’elle était devenue partenaire de Luc dans sa boutique.

Quand j’arrive chez Charlotte, Mélodie et Caroline sont déjà là et sont en train de l’aider à mettre la table.

– Et puis, demande Mélodie à Charlotte, comment s’est déroulée ta *date* avec le gars à ton travail ?

– Moyen, répond Charlotte. J’ai réalisé qu’il ne m’allumait pas tant que ça...

– Si le gars ne t’allume pas, il vaut mieux passer au prochain appel, fait remarquer Caro en se servant un verre de jus d’orange.

– Dans ton cas, ça ne fait aucun doute que ton chum sait t’allumer, rigole Mélodie en faisant allusion au ventre de Caroline.

– Effectivement ! Aucun doute là-dessus, répond Caro en riant.

– Je suis tellement contente que les choses se soient arrangées entre JP et toi ! lui dit Charlotte.

– J’avoue que quand je l’ai vu à l’aéroport avec sa douzaine de roses, j’ai comme eu le *feeling* que notre mauvaise passe était enfin terminée ! Mais ne

t'en fais pas, Charlotte, je suis certaine que tu vas finir par rencontrer le bon, toi aussi.

– Bof, ça ne me stresse vraiment pas, répond cette dernière en se servant du saumon fumé. Je suis vraiment bien dans ma bulle ! Il faudrait que le gars soit spécial en maudit pour que je mette une croix sur le célibat !

– Fais attention, Charlotte ! C'est souvent quand on se sent au *top* de notre indépendance qu'on rencontre quelqu'un de bien, dit Mélodie en baissant le regard.

– MÉLO ? As-tu quelque chose à nous annoncer ?

Mon amie rougit et esquisse un petit sourire mystérieux.

– MÉLO ? enchaîne Caroline. Je veux savoir ! Vois ça comme mon cadeau de *shower* !

– Ton cadeau de *shower*, c'est une journée dans un spa et un panier rempli de couches !

– Ben, ce serait comme mon troisième cadeau, d'abord !

– Allez, Mélo ! Crache le morceau ! insiste Charlotte.

– Ben là ! Je ne veux pas en faire un *big deal*, non plus !

– Si un gars t'intéresse sérieusement, C'EST un *big deal*, réplique Caro.

– OK, concède Mélodie. Tout a commencé la semaine dernière quand je suis allée rejoindre Manu, Julien et deux de ses amis dans un bar...

– T'as rencontré quelqu'un après qu'on est partis ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Laisse-moi finir !

– Excuse-moi.

Je prends une gorgée de mimosa et j'attends la suite.

– Bref, Manu et Julien sont partis vers 1h, et moi je suis restée à discuter avec Jonathan et Thomas...

– T'as fini au lit avec les deux ?! demande Caroline en écarquillant les yeux.

– NON ! Mais ç'aurait pu être pas mal, comme *punch*, murmure Mélodie en souriant.

– Accouche, Mélo ! s'écrie Charlotte.

– Ne dis pas ça, ça va me donner des contractions, dit Caro en se tenant le ventre.

– Bref, au bout d'une demi-heure, j'ai réfléchi pour déterminer lequel je voulais ramener à la maison. Au départ, mon choix s'est arrêté sur Jonathan, mais il a dû partir dix minutes plus tard parce qu'il travaillait le lendemain matin...

– Il ne sait pas ce qu'il a raté !

– Merci, Caro ! Je me suis dit la même chose. Après coup, je me suis tournée vers Thomas, avec qui j’avais moins parlé au cours de la soirée. On a discuté jusqu’à la fermeture du bar, et, à mon grand étonnement, ç’a vraiment cliqué ce soir-là !

– Tu veux dire qu’il t’a plu au lit ?

– Non ! Je ne parle même pas de sexe, puisqu’on n’a pas baisé ensemble cette nuit-là ! Il m’a offert de prendre un dernier verre chez lui. On avait tellement de choses à dire que je n’ai même pas pensé à lui sauter dessus pour en finir. Quand je suis partie, il faisait clair dehors !

– Il ne s’est rien passé ?

– Pas ce soir-là, non.

– Donc tu l’as revu ?

Je ne peux m’empêcher de frapper des mains. Je suis contente que Mélodie fréquente un gars qui a de l’allure, pour une fois.

– Oui. Deux fois. Et vous savez que c’est beaucoup pour moi !

– Et il s’est finalement passé quelque chose ?

– Deux jours plus tard, on est allés voir un spectacle et on s’est finalement embrassés devant chez moi. C’était fou. Je le désirais vraiment, mais pour la première fois depuis des années, j’avais envie de faire durer le plaisir... Du moins jusqu’à hier soir !

– Hier ? Qu’est-ce qui s’est passé ? Qu’est-ce que vous avez fait ?

– Il m’a invitée à souper chez lui, et mettons qu’on ne s’est pas rendus jusqu’au dessert !

– C’était comment ? demande Caro, la bouche ouverte.

– Ça va, Caro ?

– Oui, mais j’ai les hormones dans le tapis à cause de la grossesse ! Continue, Mélo !

– C’était débile. C’est tout ce que j’ai à dire, conclut-elle en souriant d’un air satisfait.

– *Oh, my God !* Pour que Mélo soit pudique, ça veut dire que le gars lui plaît vraiment.

– Ouais, il me plaît vraiment. Et ça ne m’est pas arrivé depuis... Je ne sais même pas si ça m’est déjà arrivé ! J’ai envie de le voir tout le temps ! Il vient chez moi ce soir, et ça ne me tape même pas sur les nerfs ! C’est *weird*, hein ? Bref, tout ça pour te dire, Charlotte, que le bon gars peut te tomber dessus quand tu t’y attends le moins.

– C’est bon à savoir, répond cette dernière en souriant.

– Je suis vraiment contente pour toi, Mélo.

– Ouais, moi aussi, je suis contente ! Et je suis encore plus contente que tu sois en amour avec son ami Julien et que Charlotte soit devenue la *slut* du

groupe.

– Eille !

– Bon, OK, d’abord, reprend Mélo. Je suis contente que Charlotte soit devenue la célibataire épanouie de la gang, et que Caro puisse peut-être bientôt donner naissance à une autre petite fille...

– Parlant de ça, l’interrompt Caro, je vous annonce que ce sera mon premier garçon !

– Félicitations !

– Trop cool ! s’écrie Charlotte en la prenant dans ses bras.

– Mets-en ! Ce sera le premier homme à obtenir la permission d’intégrer notre groupe, ajoute Mélodie en riant.

– Et vous ne savez pas la meilleure ? demande Caro en retenant un rire.

– Quoi donc ?

– JP et moi avons discuté longuement pour choisir un prénom, et je vous annonce que bébé numéro trois s’appellera... Damien !

Charlotte éclate de rire, tandis que Mélodie s’étouffe avec son mimosa et que je pousse un cri de stupéfaction.

– C’est génial, lui dit Mélo. On sait déjà qu’il va être un tombeur !

– C’est un super beau prénom, Caro, dit enfin Charlotte en souriant.

– Disons que JP ne connaît pas l’histoire derrière notre Damien du Mexique, mais d’un côté, je trouve que c’est un beau clin d’œil à notre voyage ! Et comme dit Mélo, ça m’assure presque qu’il va être beau !

– Je lève mon verre à notre petit Damien, futur tombeur de femmes !

– Et moi, je trinque au bonheur de Mélodie, enchaîne Caro en frappant son verre contre le mien.

– Merci, les filles. Moi, je veux boire à la santé de Charlotte, que je sens heureuse, de Caro, qui donnera bientôt naissance à un mini don Juan, et à Emmanuelle, qui m’a permis de trouver un gars qui a enfin de l’allure !

– ; SALUD !

– Fin –

Il était un petit navire

Un roman de
Caroline Allard

1.

J'avais mis deux ou trois gouttes de jus de canneberge dans ma vodka. C'était peut-être ça qui l'avait attirée ? Quoi qu'il en soit, je n'en revenais pas. Une mouche à fruits dans mon *drink*, en plein mois de février ! Il n'y avait pas à dire, depuis que Laurent était rentré du boulot, rien ne tournait rond. Cette bestiole dans mon cosmo était aussi incongrue que la conversation que j'étais en train d'avoir avec le supposé homme de ma vie.

Je regardai ce dernier avec une dose assez microscopique de patience, compensée par une énorme mesure de mauvaise foi.

– Tu as encore laissé pourrir les bananes, dis-je en pointant la mouche d'un index accusateur.

Laurent se pencha sur mon verre.

– Elle bouge encore.

– Oui. C'est dégoûtant.

Comme si ça ne l'était pas assez, Laurent plongeait le bout de son index dans mon apéro. Ravi d'avoir trouvé une bouée de sauvetage, l'insecte s'y agrippa, et mon Dr Dolittle personnel le déposa sur ma serviette de table.

– Voilà, mademoiselle ! lui souffla-t-il d'un ton enjoué. Vous êtes sauvée.

Laurent releva la tête et me regarda en souriant – un sourire qu'il n'eut même pas la courtoisie de faire disparaître quand il constata que j'étais aussi attendrie qu'un pitbull à qui on vient de piétiner la queue.

– Ne fais pas cette tête. Cette mouche s'appelle Amélie et, même si elle est probablement née il y a deux minutes, sa vie n'a pas été facile jusqu'à maintenant.

La drosophile finit par s'envoler et revint se poser sur le bord de mon verre. Je lui donnai une pichenette qui ne se révéla malheureusement pas fatale.

– Va donc te poser sur le verre de ton nouveau meilleur ami. Il s'appelle Laurent et sa vie n'est pas facile en ce moment.

L'insecte n'avait pas l'âme charitable. Il décida plutôt d'aller se faire voir sur une demi-tomate qui traînait sur le comptoir.

Je regardai mon amoureux. Il était gentil et rigolo, c'était certain. Mais son jeu avec la mouche, qui m'aurait fait craquer en temps normal, n'arrivait pas à me dérider aujourd'hui.

– Je suis un insecte pour toi, c'est ça ? La mouche Julie qui pense qu'elle sait ce qui est bon pour elle, mais qui risque de se noyer si on ne lui tend pas une main secourable ?

Laurent n'essaya même pas d'avoir l'air de ne pas comprendre. Encore une chose que j'aimais chez lui : il ne faisait jamais semblant.

– Je n’essaye pas de te sauver, Julie. Ça fait sept ans qu’on est ensemble et j’apprécie grandement le fait que tu ne sois pas du genre « demoiselle en détresse ». Simplement, on s’était dit...

– Je sais ce qu’on s’était dit.

On s’était dit qu’on serait prêts à avoir un enfant quand j’aurais trente-cinq ans. On s’était dit ça quatre ans auparavant et franchement, je n’aurais jamais pensé que le temps passerait aussi vite. Or, pile en date d’aujourd’hui, j’avais trente-quatre ans et trois mois. Laurent, suivant sa logique romantico-scientifique de vétérinaire le jour/sauveur de mouches le soir, venait de m’annoncer que si nous voulions avoir un enfant au cours de ma trente-cinquième année, nous pouvions commencer à essayer dès maintenant. Il avait pris le calendrier à témoin : dans neuf mois, j’aurais exactement trente-cinq ans. Si la chance nous souriait, nous pourrions peut-être devenir les parents d’un merveilleux poupon le jour même de mon anniversaire. Adorable, non ?

Non.

J’ai déjà rencontré des gens qui sont nés le jour de Noël et ce sont les gens les plus tristes que je connaisse. C’est *leur* anniversaire, mais *tout le monde* reçoit des cadeaux. Moi, j’aime mon anniversaire. J’aime que ce soit *ma* fête. J’aime être au centre de l’attention. Et voilà que Laurent me proposait de partager mon anniversaire avec un bébé braillard que tout le monde adorerait et qui m’éclipserait complètement. Si ça se trouvait, on nous offrirait même des cadeaux soi-disant « communs », du genre un coussin d’allaitement ou un porte-bébé kangourou. La perspective n’avait rien, absolument rien pour réveiller mon instinct maternel.

– Tu as le culot de me demander ça juste après m’avoir dit que ton ex était encore venue à la clinique aujourd’hui.

– Tu connais Jacinthe, elle veut m’encourager, c’est tout.

– En tout cas, insistai-je, moi, je ne ferais *jamais* soigner ma chatte malade par mon ancien petit copain. Freud doit être mort de rire.

Laurent me prit la main.

– Ne change pas de sujet.

Je n’ai jamais compris pourquoi changer de sujet est si mal vu. Une conspiration des gens qui n’ont aucune imagination, sans doute. Je soupirai.

– Pour toi, avoir un enfant, c’est facile, attaquai-je. C’est mon utérus à moi qui va avoir un locataire de plus en plus envahissant.

– Tu vas lui louer ton logement pendant neuf mois maximum. Ensuite, je te jure qu’on va le faire sortir. On l’obligera, s’il le faut.

Curieusement, l’idée d’un bébé qu’on arrachait de force de mes entrailles ne me rassurait pas.

– Et qui va souffrir ? Juste moi, pas toi. Et d’après ce que m’ont raconté Nathalie et Sarah, un bébé, on le sent passer.

Nathalie et Sarah étaient mes deux meilleures amies, le genre d'amies qui se voient tellement souvent que leurs règles sont synchronisées. Notre trio de choc s'était formé au secondaire et perdurait même si elles avaient toutes les deux mari, enfants, bungalow de banlieue et labrador qui ne faisait jamais pipi dans la maison. Elles avaient commencé à procréer bien avant moi, les traîtres. N'empêche qu'elles devaient envier follement ma liberté de nullipare... Dans mon esprit en tout cas, ça ne faisait aucun doute.

– Je volerai des analgésiques pour chevaux à la clinique et je t'en refilerai pendant l'accouchement.

Il avait réponse à tout et faisait dans l'humour en plus. Il me tapait vraiment sur les nerfs. Je levai les yeux au ciel.

– Pourquoi veux-tu des enfants à ce point ? Tu es le *gars*. Normalement, tu n'es pas censé avoir d'horloge biologique !

En plus de lui parler d'un ton bête, j'avais les bras croisés, les sourcils froncés, le regard hostile, je tapais du pied... Je pense même que je grognais sourdement. Et je venais de traiter mon amoureux d'anormal. Difficile de ne pas m'aimer.

– Tu es juste insécure, me répondit-il avec une empathie vraiment agaçante. Tu penses que tu es trop ado attardée pour avoir un enfant.

– Bon, je suis une ado attardée, maintenant !

J'étais un peu rassurée qu'il en vienne aux insultes. Nous pourrions avoir une dispute traditionnelle plutôt qu'un vrai échange qui remettrait des choses en question.

– Je ne te reproche rien, répondit Laurent en soupirant. Je sais très bien que tu ne vas pas te transformer en mère Teresa après avoir accouché. Je sais que tu vas manger les céréales du bébé en cachette et que c'est moi qui vais devoir aller en racheter en urgence un samedi matin à six heures. Je sais aussi que je vais, comme par hasard, toujours être le mieux placé pour changer les couches sales.

Il n'y avait pas à dire, ce gars me connaissait presque mieux que moi-même. Pourtant, malgré mon inaptitude évidente à faire passer les besoins d'autrui avant les miens, il persistait à vouloir me faire un enfant. Ça devait être une maladie mentale. Il me fallait la traiter avec finesse et doigté.

– D'accord, Laurent. Faisons un enfant.

J'aurais pu en rester là. Ensuite, nous nous serions dirigés vers le lit et nous aurions fait un enfant, puis nous aurions vécu heureux jusqu'à la fin des temps.

Nous serions heureux, oui. Excepté les premières années où nous manquerions cruellement de sommeil et nous ferions régurgiter dessus toutes les trente secondes, et excepté aussi toutes les années suivantes où nous devrions nous arracher les cheveux en aidant nos rejetons à terminer des

devoirs de maths incompréhensibles, en organisant des fêtes d'anniversaire dans des bowlings bruyants ou dans des *fast-food* puants, en voyant pousser chez nos enfants des poils, des seins, une barbe et que sais-je encore de complètement dégoûtant, en devinant la perte de leur virginité lorsqu'ils émergeraient de sous-sols sinistres à deux heures du matin, en nous farcissant les odeurs de sueur et de mauvaise haleine qui remplaceront celle de la poudre pour bébé, en mourant de peur chaque fois qu'ils prendront la voiture, en nous faisant voler notre vodka ou pire, nous la faisant remplacer par de l'eau, en les voyant devenir comptables, et en finissant par nous faire appeler « mamie » et « papi » en nous faisant flanquer dans les bras leurs propres enfants puisque, comme nous, ils n'auront pas pu se retenir d'en faire.

Laurent semblait exalté par cette nouvelle. Je me dépêchai de compléter ma proposition.

– Faisons un enfant dans deux ans.

– Dans deux ans ?

– C'est juste qu'avant de faire le grand saut dans les couches, je me disais qu'on pourrait faire un grand voyage tous les deux. Partir un mois ou même deux ! En Inde ! On ramasse nos sous cette année, on va en Inde l'an prochain et, *ensuite*, on fait un bébé. Comme ça, pas de regrets !

Le dernier grand voyage de couple avant la vie de famille, c'était une bonne idée, non ? Plus j'expliquais mon raisonnement à Laurent, plus il me semblait tout à coup que c'était même sage... et à la limite, incontournable. Et ça me donnait deux ans de sursis.

Malgré toutes ces bonnes nouvelles, Laurent n'avait pas l'air réjoui. Plutôt triste et songeur, comme s'il savait quelque chose que j'ignorais. Est-ce qu'il se rendait compte qu'il était en train d'associer incurablement « bébé » et « malaise » dans mon esprit ?

Il sortit un morceau de papier de sa poche et me le tendit. Dessus, il était écrit « Au lieu de faire un enfant, aller au Népal/ au Viêt Nam/en Inde/en Croatie/dans tout autre pays lointain. »

– C'est quoi, ça ?

– C'est moi qui joue au mentaliste. C'est encore plus facile que je l'avais imaginé.

Chacun de nous aime penser qu'il est une créature mystérieuse, remplie de zones sombres dont l'être aimé cherchera en vain à percer tous les secrets. La réalité, c'est que nous sommes tous tristement prévisibles. Laurent avait écrit sa prédiction sur l'heure du midi, presque à la blague. Il espérait que la discussion prendrait une autre tournure, mais au fond de lui, il savait à quoi s'attendre. Tellement, qu'il avait deviné quasiment mot pour mot l'argument que j'allais lui servir.

Il m'expliqua tout ça. Un long silence s'ensuivit. J'aimerais dire que j'avais honte, mais j'étais surtout en colère. J'avais le sentiment d'avoir été flouée.

Laurent avait amorcé la « discussion bébé » en ayant prévu qu'elle échouerait. Dans le langage du couple, ça s'appelle « tendre un piège » et ça signifiait que mon copain, qui avait partagé avec moi les sept dernières années, ne me faisait aucunement confiance. Le pire était qu'il semblait avoir raison.

Pendant que Laurent et moi étions occupés à ne pas nous parler, Amélie-la-mouche-alcoolique avait à nouveau été séduite par les effluves envoûtants de ma vodka. Nous l'observâmes descendre dans mon verre, se débattre puis couler. Après l'avoir secourue une deuxième fois, prouvant hors de tout doute sa supériorité morale et me mettant encore plus en rogne, Laurent finit par parler. J'ai d'abord cru qu'il s'était décidé à changer de sujet.

– J'ai oublié de te dire. J'ai eu Nathalie au téléphone tout à l'heure. Elle a eu des prix pour une croisière et elle part demain avec Sarah. Elle voulait savoir si on voulait les accompagner.

Mon amie Nathalie est agente de voyages, le genre d'agente qu'on pourrait comparer à un *dealer* de drogue incapable de résister à ses propres produits. Elle part sans cesse en voyage, au moins sept ou huit fois par an. Il me semblait d'ailleurs que son mari lui avait récemment servi un ultimatum du genre : « C'est Cancún ou c'est moi. » À sa place, je savais ce que je ferais : entre Sébastien et un pays *chaleureux*, le choix n'était pas très difficile.

– Une croisière ? Où ça ?

– De la Floride au Mexique, sur le *Princess Fantasy* ou quelque chose du genre. Comme tu as terminé ton gros contrat de traduction hier, elle s'est dit que tu pourrais être intéressée.

Je n'avais jamais rêvé de faire une croisière, mais ici, il faisait -27 °C et j'étais au bord du précipice de la maternité. Une semaine dans le Sud en amoureux, ça pourrait réchauffer l'atmosphère au propre comme au figuré. Je caressai le bras de Laurent avec un enthousiasme suspect.

– Ça te tente ? Tu pourrais laisser la clinique pour cinq ou six jours ?

Laurent m'adressa un petit sourire qui ressemblait à un croissant qu'on aurait abandonné sur un banc de parc ce matin : très figé.

– Non. Mais ne te gêne surtout pas pour y aller.

– Toute seule ?

Son sourire avait disparu.

– J'ai besoin d'air.

Nathalie poussa un beuglement de bonheur en apprenant que je les rejoindrais à l'aéroport, le lendemain matin. Après l'avoir appelée, je m'enfermai dans la chambre. Avec *Sous le soleil des tropiques* et des tiroirs qui claquent en guise de musique de fond, je remplis ma valise en ayant bien soin d'y déposer le bikini préféré de Laurent et ma robe cocktail Max Mara, celle dont il avait dit que je pourrais la porter tous les jours sans qu'il s'en lasse jamais. C'était la robe qui m'avait coûté le plus cher de tous les temps,

alors j'avais plutôt tendance à la porter seulement pour les occasions très spéciales. Et une méga dispute avec un homme beaucoup trop parfait, c'était spécial, non ?

J'allai ensuite déposer triomphalement mes bagages sur le pas de la porte, mais je n'avais pas de témoin : Laurent était retourné à la clinique sans même m'embrasser ou me dire au revoir. Sans doute pour *soigner la chatte de Jacinthe* – insérer ici un rire méprisant, mais néanmoins jaune.

Dans le fond, tant mieux si Laurent s'était sauvé comme un voleur. Je ne passerais pas encore pour une sale égoïste si j'avais l'air très heureuse, comblée même, de le quitter pour cinq jours de rêve sur le *Princess Fantasy*. Je mangerais des tas de fruits de mer, surtout des sushis et des moules, et je boirais toutes sortes de cocktails exotiques, surtout ceux qui contenaient les mots « bomb », « sex » et « thunder ». Bref, je profiterais à fond de tout ce que je ne pourrais pas faire si j'étais enceinte. Je serais d'ailleurs tellement heureuse sur ce bateau que je pourrais bien décider de ne jamais avoir d'enfants ! Laurent allait amèrement regretter d'avoir eu « besoin d'air ».

Je me servis un autre cosmo et portai un toast à l'Univers.

Tout aurait été pour le mieux, vraiment, si je ne m'étais pas sentie aussi misérable.

2.

– Maman ? À quoi on joue ?

Je regardai avec hargne la fillette de quatre ans qui était assise à côté de moi dans l'avion vers Tampa.

Un mystère avait été résolu assez vite dès mon arrivée à l'aéroport : si Nathalie avait invité Laurent à nous accompagner en croisière, c'était parce qu'elle n'y allait pas toute seule avec Sarah. Son mari, Sébastien, lui avait bien servi l'ultimatum « Cancún ou moi » et elle lui avait promis que le prochain voyage qu'elle organiserait serait un périple *familial*. J'allais donc me retrouver sur le *Princess Fantasy* avec non seulement Nathalie et Sarah, mais aussi leurs maris Sébastien et Pierre et, surtout, leurs trois enfants combinés : Fanny, seize ans et l'attitude blasée pour le prouver, Marc-André, onze ans, dont je n'avais pas encore vu le visage puisqu'il le gardait toujours penché sur sa tablette numérique et Agathe, quatre ans, qui m'avait rebaptisée Maman après trente secondes de fréquentations. Maman, moi ! Le dieu de l'ironie devait bien rigoler en ce moment.

Pourquoi Nathalie ne m'avait-elle pas prévenue de ces « modalités » quand je l'avais appelée pour réserver ma place ? Parce que, simplement, elle croyait que Laurent m'en avait parlé. Il savait donc que j'allais me fourrer toute seule dans un guêpier plein d'enfants. Quel traître ! J'avais le sentiment que ma vie intérieure, dans les prochains jours, allait se résumer à envoyer des malédictions. J'essaierais d'être inventive. Que Laurent, ce fourbe individu, pleure en amputant un jeune et fougueux cheval de course ! Qu'il se fasse surprendre à la mauvaise extrémité d'une truie diarrhéique ! Que huit bébés chats meurent par sa faute devant une adorable fillette en lulus !

Si j'avais suivi mon impulsion première, j'aurais tout annulé. Mais n'était-ce pas justement ce que Laurent attendait ? Était-il en train de chercher à prouver que j'étais une égoцентриque tellement incorrigible que je ne supporterais pas de passer cinq jours à partager mes amies avec leurs familles ? Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que mon désir de prouver qu'il avait tort serait plus fort que tout le reste. J'étais restée. Et trente secondes après avoir pris ma décision, j'avais une fille adoptive de quatre ans.

Le voyage en avion vers Tampa se révélait tout simplement infernal.

Premièrement, j'avais découvert que, quand on voyage avec des enfants, les hublots sont interdits aux adultes. Or, je m'assois toujours près du hublot quand je prends l'avion. J'ai l'habitude de dire que c'est parce que je suis un peu claustrophobe, mais c'est surtout parce que j'aime la vue. En arrivant à ma rangée, je m'étais donc automatiquement dirigée vers le siège près du hublot. Mais Agathe m'avait tirée par la manche.

– Maman, maman ! Je veux m'asseoir près de la petite fenêtre ronde !

Nathalie m'avait regardée d'un air suppliant.

– S'il te plaît, Julie... Sinon, elle va pleurnicher pendant tout le trajet.

Le temps que je me demande par quel mystère Nathalie n'avait pas immédiatement proposé de prendre ma place pour s'asseoir près de sa fille, elle s'était déjà détournée et semblait fort occupée à ranger les bagages à main dans son compartiment. Et Agathe s'était installée près du hublot. Mon hublot.

– Mamaaaan ? À quoi on joue ?

Toute à ma douleur intérieure, je ne répondis pas. Agathe me secoua le bras.

– C'est particulièrement malvenu que tu m'appelles maman. Tu le sais, hein ? Tu veux être quoi, quand tu vas être grande ? La reine de la torture mentale ?

J'acceptai de jouer au roi du silence qui, malgré son nom prometteur, n'était pas un jeu à moitié aussi calme que je l'avais espéré. Je perdis *toutes* les parties de « ni oui ni non ». Et je constatai que répondre « le champignon d'Hiroshima » à la devinette « je suis gros, rond et je brille dans le ciel » était du gaspillage intellectuel avec une enfant de quatre ans.

Ma frustration n'irait qu'en s'aggravant. En effet, arrivée au repas, Agathe me piqua la moitié de mon dessert. Je récupérai l'autre moitié en lui demandant de se porter au secours d'une mouche qui était en train de se noyer dans mon café. (« Son nom est Amélie, prends bien soin d'elle. »)

Au bout d'un certain moment, « Amélie » s'envola vers un futur plus prometteur et Agathe devint incontrôlable. Elle comprit comment fonctionnait sa ceinture de sécurité et, une fois la technique maîtrisée, se mit debout sur son siège et commença à sautiller comme un cabri dans les Alpes. Plusieurs passagers me jetaient des regards méprisants. J'étais clairement une mère qui n'avait aucun contrôle sur sa fille.

– Tu n'es plus bien dans ton siège, Agathe ? Veux-tu t'asseoir sur tante Julie ?

– Oui.

Une fois sur moi, Agathe se calma immédiatement. J'aurais dû savoir que c'était suspect.

– C'est pas grave, c'est juste un petit pipi, déclara-t-elle en me regardant avec de grands yeux innocents.

J'allais lui demander ce qu'elle voulait dire, mais la chaleur humide qui m'envahit les cuisses me suffit largement comme explication.

Après un passage prolongé aux toilettes, je passai le reste du vol assise à une place libre à côté de Marc-André. J'étais dans un état proche de la mort cérébrale, mais heureusement, comme je l'avais anticipé, mon jeune voisin de siège me laissa parfaitement tranquille. Si je décidais d'avoir des enfants un

jour, la première chose que ferais serait de leur acheter des gadgets électroniques.

En changeant de place, je m'étais aussi retrouvée à côté d'un rouquin assez mignon d'une quarantaine d'années, accompagné d'un garçonnet à peu près de l'âge d'Agathe. Aucune maman rouquine à l'horizon. J'ignorai le sourire qu'il m'adressa. S'il croyait que j'allais adopter son monstre, il se trompait.

Au bout d'un moment, Nathalie vint prendre la place de Marc-André.

– Ça y est ? Tu veux déjà rentrer chez toi ?

Je secouai la tête.

– L'endroit le plus proche pour une douche réparatrice, c'est le bateau. Et puis chez nous, Laurent a probablement déjà fait changer les serrures.

– C'était si grave que ça, votre discussion ?

Je haussai les épaules.

– C'est difficile à dire.

– Depuis quand tu ne veux pas d'enfants, toi ? Tu voulais attendre un peu, pas annuler le projet ?

– Je ne sais plus trop ce que je veux. Laurent est vraiment insistant, c'est louche.

– Louche ? Moi, je trouve ça émouvant. Laurent est mignon, attentionné, drôle... En plus, c'est un *vétérinaire*. Sais-tu combien de filles ont le fantasme du vétérinaire ? Des mains viriles qui opèrent des chatons... Une bouche pulpeuse qui rassure les chevaux de sa voix grave... C'est irrésistible.

Au fur et à mesure qu'elle m'énumérait les charmes des vétérinaires, son enthousiasme allait croissant.

– Le fantasme du vétérinaire, ça n'existe pas. Si c'était le cas, il y aurait des calendriers pour le prouver.

C'était le rouquin assis à ma droite qui se mêlait de notre conversation. Il était vraiment mignon, mais il venait *grosso modo* de m'annoncer que mon amoureux était techniquement dans l'impossibilité d'être *sexy*. Devant mon absence de réaction, il en rajouta.

– Je sais de quoi je parle, je suis pompier.

Nathalie me donna un coup de coude facile à interpréter : « De quoi il se mêle, celui-là ? » Je fis celle qui était sourde de l'oreille droite et je me tournai de manière à bloquer notre conversation à l'inconnu.

– Les pompiers ! murmurai-je à mon amie. Ça se croit tout permis.

– Père célibataire en plus, on dirait. Ça se pense irrésistible.

Tiens, elle aussi avait remarqué l'absence d'une maman rouquine...

Puis, oubliant mon voisin, elle posa la main sur mon bras.

– En passant, je voulais te dire merci de t'être un peu occupée d'Agathe.

Même Sébastien était impressionné.

Je protestai avec vigueur.

– J'étais zéro consentante !

Nathalie me fit un clin d'œil et je réalisai que j'avais eu l'air de la fille-qui-a-le-tour-avec-les-enfants. C'était une grande première, et c'était très déprimant.

J'espérais qu'on arriverait bientôt au navire où m'attendaient douche, cocktails, chaise longue, massage et rinçage d'œil en règle avec, en vedettes principales, le capitaine et les membres de l'équipage, qui seraient tous très grands et incroyablement beaux... Mieux que les pompiers, c'était certain.

Et si mes amis s'attendaient à ce que je continue d'avoir le tour avec leurs enfants sur le *Princess Fantasy*, ils allaient être déçus.

3.

Scintillant sous le soleil de Floride, se balançant doucement au gré des vagues et de la brise tropicale, le *Princess Fantasy* nous attendait dans le port de Tampa.

– Oh, mon Dieu ! C'est plus beau que sur les photos !

Sarah, qui rêvait d'une croisière depuis que je la connaissais, était à deux doigts de mourir de bonheur. Pas comme ses enfants : Marc-André n'en avait toujours que pour son gadget électronique et Fanny, elle, faisait l'ado revenue de tout.

– C'est juste un hôtel qui flotte.

– Un hôtel qui flotte *sur l'océan*, chérie ! lui répondit Sarah.

– Et qui se déplace ! renchérit Agathe qui sautillait d'excitation malgré les manœuvres quasi militaires déployées par Nathalie pour l'enduire de crème solaire.

Fanny avait beau jouer l'indifférente, elle avait tout de même les yeux brillants. Et quelque chose me disait qu'elle imiterait bientôt l'excitation exagérée du trio de jeunes filles blondes qui faisaient la file devant nous pour embarquer sur le paquebot. C'étaient des Australiennes, si je me fiais aux exclamations du jeune homme chargé de vérifier nos papiers avant de nous faire monter sur le bateau.

– *I love Australia* ! s'égosilla-t-il, provoquant chez les trois jeunes filles des rires aigus et décomplexés.

Elles étaient très court vêtues, mais il fallait avouer qu'elles avaient le physique pour l'assumer. Fanny les observait de l'air du vilain petit canard qui veut rejoindre sa vraie famille. Mais les Australiennes étaient beaucoup trop occupées à se prendre en photo avec leurs téléphones portables pour remarquer l'intérêt que leur portait l'adolescente.

Sébastien et Pierre faisaient semblant de rien, mais leurs regards dérivait parfois aussi sur les trois jolies blondes. Sarah, Nathalie et moi nous sommes regardées avec un sourire moitié condescendant envers la faiblesse du genre masculin, moitié dégoûté de la vie.

Je ne pourrais peut-être pas faire totalement abstraction des enfants de mes amies pendant la croisière, mais je comptais bien minimiser les interactions avec leurs maris – minimiser comme dans : répondre par monosyllabes s'ils m'adressaient la parole ; changer de direction si je les croisais dans un couloir ; ne pas leur lancer de bouée de sauvetage s'ils passaient par-dessus bord.

Je n'avais aucun doute que Sébastien me laisserait aussi me noyer s'il en avait l'occasion, et avec plaisir en plus. Pour lui, j'étais la tête folle, la raison

pour laquelle Nathalie délaissait trop souvent sa famille pour des soirées de filles.

En ce qui concernait Pierre, il me trouvait assez sympathique, mais ça n'était pas totalement réciproque. J'avais été très proche de Sarah. Au secondaire, on nous appelait les sœurs jumelles. Nous avons tout appris ensemble : que déplacer les meubles du salon pour camoufler les trous faits dans le tapis avec des bâtonnets d'encens mal fixés, ça ne trompe personne ; qu'utiliser les crèmes antirides hors de prix de ma mère pour nous hydrater les jambes pouvait la faire pleurer ; etc. Mais Sarah avait rencontré Pierre à vingt-deux ans (franchement trop tôt) et, du jour au lendemain, j'avais perdu ma sœur jumelle.

Selon Nathalie, j'étais atteinte d'un « complexe de supériorité amicale congénital », c'est-à-dire incapable d'accepter que mes amies placent un homme plus haut que moi dans leur liste des priorités. Je m'en étais défendue, mais je ne m'étais jamais vraiment réchauffée à l'idée de l'entité « Pierre et Sarah ». En les voyant tous les deux avancer vers le *Princess Fantasy* et se tenir la main comme si leur coup de foudre avait eu lieu la veille, je ramollis. Je ferais mon possible pour être cordiale avec Pierre. Cependant, s'il avait le malheur de s'appuyer un peu trop sur le bastingage du navire, rien ne disait que je n'en profiterais pas pour lui faire faire une petite trempette.

Arrivée dans ma cabine, je constatai que les choses s'amélioraient : on m'avait attribué un emplacement fantastique. Haut placée dans la hiérarchie navale (c'est-à-dire située dans la moitié supérieure du *Princess Fantasy*), vue sur l'océan (ça n'était pas donné, j'aurais pu avoir une cabine qui donnait sur la salle à manger), un lit *super king size* à moi toute seule et finalement, une télé plasma de quarante-cinq pouces grâce à laquelle je pourrais regarder toutes les téléralités que dédaignait Laurent à la maison. D'ailleurs, Robert, le jeune matelot qui avait apporté mes bagages à la cabine, s'était porté volontaire pour m'enseigner tous les secrets de la télécommande. Il semblait un peu trop volontaire, d'ailleurs.

Je ne savais pas si Robert était réellement un matelot, mais il en portait le costume. Il devait avoir reçu des informations privilégiées concernant la supposée attraction féminine envers les uniformes : après avoir posé mes valises, il appuya son épaule sur le cadre de porte et me regarda par en dessous avec un demi-sourire, l'air de dire : « Je suis irrésistible avec mon col matelot et mon chapeau rond, surtout auprès des mémés comme toi. » Il avait aussi la mâchoire carrée et une fossette assez creuse sur le menton, le genre d'attributs qu'on trouve souvent chez les premiers rôles masculins dans les *soaps* américains. Il ferait un excellent substitut à Laurent – je veux dire à mon désir de me venger de lui.

– C'est beau, votre uniforme. Ça rajeunit. Vous avez l'air d'avoir douze ans et demi.

Robert se redressa, frotta son menton à fossette comme pour vérifier qu'il

avait bien de la barbe et partit sans attendre son pourboire. Kawabonga ! Ça en faisait au moins un qui n'allait pas me demander de porter ses enfants.

Je ne pris même pas la peine de défaire mes valises avant de sauter sous la douche. Je fus soulagée de constater qu'il y avait de l'eau très chaude sur le *Princess Fantasy*. Après avoir effacé les dernières traces de ma mésaventure avec Agathe, je pouvais repartir à zéro.

Je sortis de la salle de bains enroulée dans une serviette merveilleusement douce et épaisse. J'étais propre comme un sou neuf, mentalement régénérée, prête à tirer le meilleur parti de mes cinq jours de rêve sur un bateau de rêve, dans une cabine de rêve et dans un célibat de rêve.

TUUUUUUUUUUUUUT !

Un bruit cacophonique retentit. Je sursautai si fort que j'en lâchai ma serviette, qui tomba par terre. C'est à ce moment précis que je vis que Sarah était assise sur mon lit, en compagnie de Fanny, de Marc-André et de Robert, qui me fixait béatement comme si Vénus venait de lui apparaître en chair et en os.

Les gens qui passaient près de ma cabine devaient se demander si nous n'y tournions pas un film d'horreur. Nue comme un ver sans ma serviette, je hurlais en me bouchant les yeux plutôt que d'essayer de me couvrir – le pire réflexe qu'ait jamais eu un être humain dans toute l'histoire de la civilisation. Fanny criait elle aussi. Sarah, quant à elle, riait hystériquement à la manière d'une goule dans *L'île du Docteur Moreau*. Porté par ses réflexes en gestion de clientèle, Robert m'intimait de rester calme en m'assurant qu'il n'y avait aucun danger. Seul Marc-André n'émettait pas un son. J'entendais le lit craquer, alors je m'imaginais qu'il s'y balançait d'avant en arrière en gémissant. Nous étions tous traumatisés.

Je fis enfin preuve d'intelligence en retournant dans la salle de bains. Inutile de dire que je claquai la porte.

Aussi important qu'ait été le choc, je n'allais pas en ressortir en remettant mes vêtements sales. J'enroulai une nouvelle serviette autour de moi et je sortis rejoindre la famille McEspions dont tous les membres, je le constatai avec une certaine satisfaction, étaient rouges comme des tomates.

– Voulez-vous bien me dire ce que vous faites dans ma cabine ?

Sarah se racla la gorge.

– On était venus te demander si tu ne voudrais pas l'échanger avec celle de Fanny et Marc-André. C'est ce jeune homme qui nous a ouvert ta porte...

Je fis signe à Robert de déguerpir et il eut le bon sens d'obéir. Puis je regardai Sarah. Abandonner ma cabine de rêve ? Était-elle tombée sur la tête ? Marc-André et Fanny se mirent à deux pour m'expliquer à quel point le transfert était vital. La cabine qu'ils partageaient ne comportait qu'un minuscule lit double. Il n'était pas question, dit Fanny, qu'elle couche dans ce lit avec son frère et risque que le pied crotté de ce dernier effleure le sien

pendant leur sommeil. Il ne se lavait jamais ! Fanny n'était pas mieux, renchérit Marc-André. Elle, elle avait beau prendre une douche deux fois par jour, ses hormones d'adolescente faisaient en sorte qu'elle puait constamment du dessous de bras et ça, c'était sans parler de son haleine qui pourrait faire mourir les oiseaux.

Le frère et la sœur semblaient sur le point de s'arracher mutuellement les yeux. Sarah s'adressa à moi d'un air féroce.

– Je te jure, Julie... Si tu n'échanges pas ta cabine à lit *super king* dont tu n'as aucunement besoin avec la leur, je te préviens... je dis à Pierre et à Sébastien que tu t'es fait tatouer Tweety sur les parties.

Bordel ! Ils avaient vraiment tout vu.

Sarah m'avait déprimée avec son histoire de lit *super king* dont je n'avais aucunement besoin. C'est vrai que je risquais d'avoir les bleus à dormir toute seule, perdue sur ce matelas immense et désertique. J'acceptai donc de lui rendre service en lui précisant que son immonde chantage n'avait rien à y voir.

En prenant possession de ma nouvelle cabine, je m'aperçus que non seulement je venais d'être rétrogradée (je logeais maintenant dans la partie *inférieure* du *Princess Fantasy*), mais j'avais aussi hérité d'une vue sur la salle à manger.

Je défis mes valises en priant pour que la tablette de Marc-André lui glisse des mains et tombe dans l'océan et pour que le visage adolescent de Fanny se couvre de boutons répugnants.

Une chose était certaine et parvint à me reconforter un peu : j'avais amplement mérité un cocktail et il y avait huit bars sur le *Princess Fantasy*.

Une margarita bien tassée plus tard, j'allais beaucoup mieux. Somme toute, je pouvais être fière de moi : j'avais fait une bonne action en échangeant ma cabine. Et ce n'était pas une bonne action qui me coûtait tant que ça : nous passerions deux jours sur quatre à terre, donc je ne serais pas souvent à l'intérieur. À quoi me servirait la cabine, à part dormir ? À ce compte-là, peu importait la vue. En plus, il faisait beau, il faisait chaud, je portais une robe sexy et (ô bonheur) propre, et j'avais donné une belle leçon de vie à deux enfants qui, après ce qu'ils avaient vu, n'allaient pas céder à la tentation d'aller se faire tatouer un personnage des *Looney Tunes* à dix-neuf ans après avoir vidé une bouteille de Jack Daniel's.

Je rejoignis mes amis pour le repas du soir, le premier sur le navire. Les deux familles étaient déjà installées à une grande table ronde. En fait, ils en étaient au dessert.

– Les enfants nous harcelaient pour manger à cinq heures et demie, expliqua Sarah. Disons qu'on s'est précipités ici dès que le buffet a ouvert.

– Il y a à peu près vingt-sept îlots de *fast-food* sur le *Princess*. Vous auriez pu leur colmater l'estomac avec des pogos et m'attendre pour le vrai souper.

– Le *fast-food*, c'est mauvais pour notre corps, déclara Fanny en jetant un coup d'œil à la table des Australiennes dont les assiettes débordaient de salade et de légumes crus.

– En plus, les pogos sont meilleurs au buffet. Ils sont plus frais, conclut Marc-André avant de prendre une grosse bouchée dudit mets. Voyant ses mains occupées à autre chose que sa tablette numérique, je cherchai machinalement le jeu électronique. Il ne pouvait pas être très loin. En effet, il était sur ses genoux, telle une serviette de table très *high-tech*, prêt à être utilisé dès qu'on réclamerait ses services.

Nathalie me fit signe de venir m'asseoir près d'elle.

– Ça s'appelle choisir ses combats. Quand tu auras des enfants...

– C'est-à-dire jamais.

– ... tu comprendras.

Un sourire en coin, les quatre adultes levèrent leurs verres dans ma direction en portant un toast silencieux à l'abdication parentale. Je levai personnellement mon verre au bonheur de ne pas avoir à participer à des négociations qui incluait des pogos.

Monsieur Pompier était assis à une table près de la nôtre. En me voyant porter un toast, il leva son verre dans ma direction. Son fils choisit ce moment-là pour faire gicler le jus d'un quartier de citron en direction de son visage. D'un mouvement brusque, l'homme voulut se protéger les yeux et du

vin rouge élaboussa sa chemise toute blanche. Je ne pus retenir un sourire. Les pompiers n'étaient pas *toujours* prêts à finir sur un calendrier.

Il y avait un code vestimentaire à l'entrée du buffet (« pas de maillots de bain »), mais il faut croire que certains types de maillots n'étaient pas touchés par cette prescription. Les trois sirènes blondes babillaient en grignotant leurs mini-carottes, très à l'aise dans des microbikinis respectivement jaune, vert et rose *flash*. Une concentration suspecte de serveurs s'activait autour de leur table.

Cela dit, il y a bien un serveur qui se précipita à notre table sitôt que j'y fus assise. C'était Robert. Il m'offrit du vin et me le versa en posant sa main sur mon épaule. Fanny, qui était assise à ma droite, le remarqua et son air revêché naturel se renfroga encore plus. Était-elle sensible aux mâchoires carrées et aux fossettes abyssales des garçons déguisés en matelot ? Ça en prenait pour tous les goûts. Je secouai un peu trop vivement l'épaule en m'excusant auprès du serveur.

– Désolée, je ne supporte aucun contact physique. C'est une maladie génétique rare mais très sérieuse. Si on me touche trop longtemps, mon foie s'infecte et risque d'exploser.

Robert, dont les joues avaient viré au rouge pivoine et dont le menton à fossette tremblait de désarroi, commença à se répandre en excuses. Mais Nathalie l'interrompit en me gratifiant d'un contact physique prolongé sous forme de gros câlin.

– La pauvre, elle est aussi claustrophobe.

Sébastien faillit s'étouffer avec une queue de crevette. Toutefois, le vrai couteau dans le dos fut planté par Sarah qui crut bon ajouter :

– Mais elle aime beaucoup les petits oiseaux.

Je compris que l'exposition involontaire de mes attributs dans mon ex-cabine de rêve avait été rendue publique.

– Tantôt, on a parlé de tes parties privées, confirma Agathe.

J'aurais été reconnaissante que la discussion se termine là, mais elle ajouta en pointant mon entrejambe : « Moi aussi, je veux voir ton moineau. » Mes soi-disant amis pleuraient de rire.

À ce moment-là, j'en voulus mortellement à Laurent de ne pas m'avoir accompagnée. J'aurais été assise près de lui (et du hublot) dans l'avion, nous serions restés dans la cabine de rêve, je n'aurais pas exhibé mon Tweety à tout venant, il m'aurait attendue pour souper et il m'aurait protégée des avances de Robert. Dire qu'il était peut-être en ce moment même en train de conseiller Jacinthe... *Ta chatte a besoin d'un mâle fort et en santé pour faire de beaux chatons*, lui dirait-il d'un ton professionnel irrésistible. *Existe-t-il, ton équivalent dans le monde félin ?* lui demanderait Jacinthe en lui caressant l'avant-bras.

Tout à coup, je n'avais plus faim.

Le signal de mon départ fut donné par Agathe, lorsqu'elle s'écria « Amélie ! » en pointant mon verre de vin où était en train de se noyer une mouche à fruits. Passé un moment d'incrédulité, je laissai à Marc-André l'honneur de la sauver et je me levai pour partir. Nathalie me retint.

– Agathe aurait voulu que tu lui racontes une histoire avant son dodo...

– Je ne peux pas. Je suis historiophobe.

Sébastien leva les yeux au ciel ; pas de doute, c'est lui qui serait de corvée de conte ce soir. Je me demandais quel livre idiot il serait obligé de lire à Agathe pour la millième fois. Je cédaï à un mouvement de cruauté en faisant semblant de *presque* me laisser attendrir, puis je me sauvai dans ma cabine avec trois gâteaux au caramel en prétextant un mal de tête.

1 – 0 pour Tweety.

5.

Le lendemain matin, en sortant de la douche, je me postai à la fenêtre de ma cabine qui m'offrait une vue imprenable sur le buffet du déjeuner. J'avais pris soin de mettre un peignoir pour éviter que les touristes puissent lorgner mon petit oiseau en prenant leur premier café. Je localisai le comptoir d'où les gens repartaient l'assiette pleine de crêpes au chocolat. J'en frémis de bonheur. La vue sur l'océan était grandement surévaluée.

Je m'habillai prestement pour aller à la rencontre de mes crêpes. La première vraie journée du voyage s'annonçait prometteuse. Nous la passerions en mer pendant que le *Princess Fantasy* voguerait en direction de l'île Gran Cayman. Nous irions explorer l'île demain. Après-demain, nous visiterions Cozumel et nous finirions la croisière par une autre journée en mer alors que le navire nous ramènerait à Tampa.

Mon objectif secret pour la journée était de dénicher la piscine la moins fréquentée du bateau et de m'installer à proximité pour lire toute la journée, nonchalamment allongée sur une chaise longue. Siestes et pauses cocktail agrémenteraient la journée au gré de mon humeur. Parlant d'humeur, j'avais décidé de prendre congé de mes deux familles adoptives. Le bateau était assez grand pour que je fasse une fugue réussie. Mes amies et leurs smalas respectives devraient trouver une autre tête à claques.

TUUUUUUUUUT ! La sirène du *Princess Fantasy* retentit, me faisant sursauter encore une fois. Décidément, cette sirène ne me plaisait pas. Et ce matin, j'avais l'impression d'y entendre un mauvais présage.

J'allais sortir de ma cabine et goûter à ma liberté retrouvée quand quelqu'un frappa à ma porte. C'était Nathalie.

– J'ai un service à te demander.

J'allais répondre par un « non » préventif, mais elle était déjà lancée dans ses explications : Sébastien et elle avaient passé la moitié de la nuit à se disputer. Semblait-il que même si Nathalie avait organisé un voyage familial, Sébastien n'était pas content : il voulait un voyage en *cellule familiale*, pas avec la famille élargie, surtout si la famille élargie n'était pas de la vraie famille. Il le prenait même très personnellement : il avait accusé Nathalie de nous avoir tous invités à les accompagner parce qu'elle ne supportait pas l'idée de se retrouver en vacances avec lui, sans autre adulte à qui faire la conversation. Après toutes ces années ensemble, elle le trouvait inodore et incolore, ennuyant comme la pluie, il en était certain. C'était *archifaux !* s'était-elle défendue. Et elle allait le prouver à Sébastien en passant la journée en amoureux avec lui. *Sans Agathe.*

Le silence honteux qui suivit cette annonce m'indiqua que je devais procéder moi-même à une déduction douloureuse. Nathalie voulait que je

passer ma première journée de vacances à m'occuper de sa fille. J'optai pour un « non » défensif.

– Mais Agathe t'adore ! protesta Nathalie.

– Ta fille m'appelle maman ! Ce n'est pas de l'adoration, c'est une maladie mentale.

Je cherchais frénétiquement une solution de remplacement.

– Tu pourrais la laisser à Sarah et Pierre ?

– Ils veulent aussi passer la journée tranquille et profiter du fait que leurs enfants sont assez grands pour se décrocher le nez et s'essuyer le cul tout seuls. Je cite Sarah, là.

– Eh bien, voilà ! Fanny et Marc-André vont s'occuper d'Agathe !

– J'y ai pensé. Mais Sarah n'en peut plus de la mauvaise humeur de Fanny et veut qu'elle se fasse des amies aujourd'hui. Marc-André est assez vieux pour s'occuper tout seul, mais trop jeune pour s'occuper d'Agathe.

C'était une conspiration. Nathalie et Sébastien voulaient me jeter dans les bras d'Agathe pour que je tombe en amour avec leur enfant et que je supplie Laurent de me faire des quintuplés en rentrant à la maison. Pas question que je tombe dans le piège. Mais l'air désespéré de Nathalie, ses yeux rougis et, phénomène rarissime, son absence totale de maquillage témoignaient du sérieux de la situation. Je repensai à la belle journée de fugue que je m'étais promise, à la piscine isolée que je finirais par dénicher quelque part sur le *Princess Fantasy*, à ma lecture, à ma chaise longue, à mes cocktails, à ma béate solitude. Je n'allais pas faire une croix sur tout ça pour le bénéfice de Sébastien ?

La sirène du navire fit entendre un *TUUUUUUUT !* qui semblait m'intimer de penser bien fort à tout ce que Nathalie faisait pour moi : l'amitié indéfectible, les vacances à rabais, l'oreille attentive, les conseils de couple, l'absence de jugement, même si parfois elle n'en pensait pas moins...

Je soupirai.

– D'accord, je vais m'occuper d'Agathe. Mais à une condition.

– Tout ce que tu veux.

– Qu'elle arrête de m'appeler maman.

6.

– On va où, maman ?

Nathalie n'avait manifestement pas parlé à Agathe, ou alors celle-ci s'en fichait comme de sa première suce. Ça commençait bien.

Je pris ma fille adoptive par la main et lui demandai si elle devait aller au petit coin. Elle me fit signe que non. Je ressentis une grande fierté d'avoir songé à poser la question. C'était ça, apprendre de ses erreurs.

– Suis-moi. Je sais ce qu'on va faire aujourd'hui.

Après avoir dit oui à Nathalie et m'être désespérée de la journée qui m'attendait, je m'étais souvenue que dans les autres tout-inclus où nous étions allées ensemble, il y avait des camps de jour. Mes deux copines se faisaient un plaisir de les dénigrer dès que les animateurs du camp passaient près de nous avec leur ribambelle d'enfants : les baignades n'étaient pas sécuritaires, les employés n'étaient pas assez formés, ils nourrissaient les enfants avec les restes du buffet qui avaient passé trois heures au soleil, ils ne leur mettaient pas assez de crème solaire, etc. Sarah avait entendu dire que, dans un camp de jour en République dominicaine, un enfant était revenu le soir avec une morsure de serpent. Nathalie avait conclu en disant que cet enfant-là avait quand même eu plus de chance que ceux qui n'en étaient pas revenus du tout.

Je ne croyais rien de tout ça. Il n'y avait certainement pas de serpent sur le *Princess Fantasy* et, franchement, les autres irritants m'apparaissaient mineurs.

Agathe ne serait-elle pas beaucoup plus heureuse et stimulée en passant la journée avec ses pairs plutôt qu'avec moi ? De un, je n'avais pas de crayons de couleur, juste un stylo-bille noir, et de deux, je ne pourrais pas le lui prêter parce que j'en aurais besoin pour mes mots croisés.

En toute objectivité, Agathe *devait* aller au camp de jour.

– On est arrivées ! m'exclamai-je avec beaucoup trop d'enthousiasme dès que nous nous retrouvâmes devant le local désigné.

Je souris en montrant à Agathe un machin en carton noir scotché sur un des murs du local.

– Regarde, ma chouette ! Tu vas pouvoir te bricoler un masque de Darth Vader !

– C'est Mickey Mouse, précisa un peu sèchement une jeune femme qui se trouvait déjà dans la pièce.

Elle portait une casquette en forme de pomme de laquelle sortait un ver souriant, un couvre-chef avec lequel aucune femme normalement constituée ne voudrait être capturée vivante. J'en conclus qu'elle était la responsable de l'endroit.

– Je viens inscrire ma fille pour la journée.

Agathe était extatique. J’avais dit « ma fille ».

– Le camp ouvre à onze heures.

Je regardai l’horloge qui se trouvait au-dessus du masque de Mickey Vader. Il était neuf heures. Je pris la jeune femme à part.

– Cinquante.

– Pardon ?

– Je vous offre cinquante dollars si vous ouvrez maintenant.

La femme, prénommée Bianca selon sa cocarde en forme de cœur, me répondit avec une empathie qui cachait mal un mépris sous-jacent.

– Madame, un autre parent m’a offert deux cents dollars tout à l’heure pour que j’ouvre avant onze heures. J’ai refusé.

J’étais bouche bée. Pour obtenir un bonus mirobolant, Bianca n’aurait eu qu’à mettre des crayons de cire dans les mains de deux ou trois enfants. Et elle avait refusé ! Mais où s’en allait le monde ?

Les lèvres pincées, je lui répondis que je ne pouvais pas garantir que nous serions disponibles à onze heures et que ça serait fort dommage puisque mon Agathe, si gentille et brillante, aurait été un atout inestimable pour le camp de jour. Bianca, qui devait avoir entendu ce genre d’arguments des milliers de fois, nous dirigea doucement mais fermement vers la sortie.

La porte se referma avec un « clic » définitif. Agathe me regarda tristement.

– C’est parce que je ne suis pas gentille.

La pauvre ! Elle avait vécu l’aventure comme un rejet. Peut-être y avait-il là matière à compensation judiciaire ? Je lui caressai les cheveux.

– Mais non, ma chouette. Tu es gentille. C’est la dame qui est inhumaine.

– Non, je ne suis pas gentille. J’ai volé les crayons de couleur.

En effet, les mains d’Agathe étaient pleines de crayons de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel et plus encore. Comment de si petites mains avaient-elles pu grappiller autant de crayons ? Nous avions un gros problème, et j’allais devoir faire preuve de beaucoup d’habileté pour le régler.

Je dis à Agathe de m’attendre un peu plus loin et je frappai à la porte du camp de jour. Je demandai à Bianca si elle n’aurait pas quelques feuilles blanches à donner à une mère en détresse. Après m’avoir adressé un sourire méprisant (non mais, quelle mère osait partir en vacances sans amener quatre kilos de feuilles à dessin ?), elle m’en donna quelques-unes. Je la remerciai avec juste un peu trop de gentillesse.

Sitôt que Bianca eut refermé la porte, j’ai annoncé à Agathe qu’on faisait la course et nous nous sommes enfuies.

En courant, je réalisai que je venais de brûler un pont. Bianca s’apercevrait du vol et les environs du camp de jour seraient étroitement surveillés. Terminé

mon beau rêve de laisser Agathe à des professionnels afin de poursuivre mes vacances en tête à tête avec mon polar.

Mais je n'étais pas à bout de ressources. Je trouvai un restaurant de *fast-food* installé à côté d'une piscine et où il y avait : 1) une table pour dessiner et 2) assez de nourriture grasse pour assommer Agathe afin qu'elle ne puisse faire que ça, dessiner.

Agathe contemplait le bouquet de pogos dans son assiette comme s'il s'agissait du Saint-Graal. Elle hésita néanmoins avant la première bouchée.

– Il va falloir que je dise à ma mère que tu m'as fait manger des cochonneries, parce qu'elle dit qu'il faut jamais mentir.

Une autre raison pour laquelle l'idée d'avoir des enfants ne m'enchantait pas : à voir les parents agir, il y a quelque part un règlement qui les oblige à inculquer à leur progéniture des principes tout à fait exagérés et dépassés. Tout en m'enduisant de crème solaire, je tentai de rectifier le tir.

– Tu sais, si tu ne dis rien, ce n'est pas vraiment mentir.

TUT !

La maudite sirène du bateau fit entendre un bref coup de sifflet, comme si l'arbitre de la vérité suprême m'intimait d'aller sur le banc des punitions. Je commençais à en avoir marre, de celle-là.

Notre discussion fut interrompue par l'apparition d'un garçonnet aux tendances agressives que je reconnus comme étant le Fils Pompier.

– Donne-moi tes crayons, ordonna-t-il à Agathe.

N'écoutant que mon instinct protecteur (auto-protecteur, en fait, puisque si quoi que ce soit arrivait à Agathe, Nathalie me tuerait), je me saisis de la bouteille de crème solaire FPS 60 comme d'une arme dont je menaçai de diriger le jet vers le visage du futur chef de gang. Mais monsieur Pompier apparut et saisit prestement le garçonnet par l'élastique de sa culotte de maillot.

De surprise, j'appuyai sur la bouteille et un jet de mon arme chimique atterrit sur les pogos d'Agathe qui les essuya derechef avec ma serviette de bain, faisant preuve d'une débrouillardise admirable et démontrant le fait qu'elle ne reculerait devant rien pour manger ces saloperies de saucisses en pâte.

Le papa rouquin m'adressa un sourire d'excuse. Il avait les dents plus blanches que moi, ce qui m'agaça.

– Philippe Gagné. On s'est parlé dans l'avion et je vous ai vue hier soir au souper.

– Vous m'avez parlé dans l'avion, rectifiai-je (non mais). Vous êtes pompier, non ? Votre enfant est un peu trop en feu.

Le sourire de l'homme s'agrandit à m'en faire mal aux yeux. Il devait cultiver un fétichisme pour les dentistes. Je remarquai que ses cils étaient

aussi plus longs et fournis que les miens. Il était vraiment pas mal du tout. En tout cas, il n'avait rien en commun avec le petit morveux qui l'accompagnait.

Le fils rouquin choisit ce moment pour me faire une grimace hideuse, une face que le beau bonhomme qui me parlait en ce moment serait sans doute incapable de reproduire. Si j'étais Philippe Gagné, je demanderais un test de paternité.

– Excusez mon fils. Le camp de jour n'est pas ouvert et il commence à s'ennuyer sérieusement.

Agathe, la bouche pleine de pogo et le nez envahi de ketchup, crut bon rebondir sur ce sujet.

– Je peux lui prêter des crayons.

Et elle saisit une grosse poignée de feutres sur lesquels je remarquai pour la première fois le logo du *Princess Fantasy*. Philippe leur jeta un coup d'œil et ne tenta même pas de dissimuler un sourire moqueur. Comme pour dissiper tout doute, Agathe ajouta : « C'est nous qu'on les a volés. » Voyant mon embarras, Philippe voulut me rassurer.

– J'ai offert une somme considérable à l'animatrice pour qu'elle ouvre plus tôt pour s'occuper de Mathias et elle a refusé. À mon avis, ça prouve qu'elle fait ce travail par plaisir et c'est terriblement louche.

D'accord, il avait quand même l'air cool, ce Philippe. Je lui confiai que si Agathe avait subtilisé les crayons de Bianca, c'était moi qui m'étais chargée des feuilles blanches. Je lui offris un *rum and coke* pour acheter son silence. Comme les boissons alcoolisées étaient incluses dans le prix de la croisière, cet acte de corruption ne me coûterait pas très cher. Et si Philippe acceptait un *drink* à dix heures du matin, ce serait le signe indéniable qu'il était non seulement cool mais aussi un peu délinquant sur les bords – le genre de père monoparental avec qui je pourrais *peut-être* me résigner à avoir une conversation, quoi.

Il accepta.

Contre toute attente, Mathias et Agathe s'amusaient ensemble comme des petits fous. Agathe avait refilé un pogo à son ex-ennemi et lui avait même laissé le monopole des crayons de couleur. Chaque fois que Mathias traçait une ligne, elle s'extasiait. Mon côté féministe avait un peu la nausée, mais mon côté farniente lui intimait de se taire. J'avais la paix ! Le plus fantastique était que je n'avais besoin de penser à rien : Philippe s'occupait de la crème solaire (un peu compulsivement, à mon avis) et de la surveillance de la piscine. Il avait même mis les flotteurs à Agathe – mon expérience des flotteurs s'arrêtait à la théorie (« Il faut absolument les mettre à tout enfant dont on souhaite la survie »), mais je n'y serais pas arrivée sans une démonstration pratique. (« Ça va mieux quand les flotteurs sont mouillés et les bras aussi. »)

Pendant qu'Agathe et Mathias faisaient plus ample connaissance en

procédant à un concours de pets sous-marins, Philippe et moi observions la faune du *Princess Fantasy*. Notre piscine était manifestement le lieu de rendez-vous de tous les parents frustrés des heures d'ouvertures du camp de jour. Pendant que leurs enfants se baignaient, ils consultaient tous leur iPhone toutes les trois minutes en soupirant. Les quatre Australiennes avaient aussi adopté cette piscine et se promenaient autour dans leurs microbikinis scintillants, aveuglant par le fait même la majorité des papas présents. Seul Philippe ignorait totalement les déesses blondes pour se consacrer à moi. Flatteur, tout de même. J'appris qu'il était monoparental – la mère de Mathias les avait quittés pour aller redécouvrir ses chakras en Inde – et célibataire. Il semblait aussi fasciné par les détails de ma vie trépidante de traductrice.

– Les langues m'intéressent beaucoup, dit-il.

– « Et j'aimerais étudier la vôtre », complétais-je. La blague classique et de bon goût que subissent tous les traducteurs.

Philippe rougit et je compris que son jeu de mots avait été complètement involontaire. Je rigolai pendant que, d'un mouvement de la main, il écartait une mouche qui tournait autour de ma margarita. Encore une maudite mouche à fruits !

Mon rire s'étouffa dans ma gorge alors qu'un désagréable sentiment de culpabilité m'envahissait. La mouche à fruits me rappelait que j'avais un amoureux, Laurent, qui aurait dû être avec moi sur le *Princess Fantasy*. S'était-il transformé en insecte grâce aux merveilleux pouvoirs qui lui étaient conférés par un ordre secret de magiciens vétérinaires ? Philippe, qui ne sembla pas remarquer mon malaise soudain, me souriait sans une trace de malice ou de flirt exagéré. Cela augmenta ma gêne.

Est-ce que ça ne risquait pas de me coûter cher d'avoir offert un *rhum and coke*, même gratuit, à ce bel étranger ? Car mon interlocuteur était vraiment un joli garçon ; la preuve ultime m'avait été fournie quand il avait enlevé son t-shirt de Genesis pour dévoiler un torse pas trop large et juste assez poilu, genre « pompier intellectuel qui aime la pêche ». Le fait qu'il ait l'air si innocent, pas du tout « prédateur en croisière », le rendait encore plus intéressant. Et contrairement à mes amis, il ne me fourguait pas sa progéniture mais s'occupait de celle dont j'avais hérité. Tout ça, plus le soleil, le bruit des vagues, la chaleur, les palmiers en pots et les fleurs exotiques immenses et colorées, les *drinks* à volonté... Si j'étais franche avec moi-même (oui, ça m'arrive de temps en temps), il me fallait avouer que Philippe combiné au *Princess Fantasy* formaient les ingrédients parfaits d'un vrai cliché d'amour de vacances. Et moi, j'étais vulnérable. Je devais absolument trouver un moyen de m'en éloigner sans regarder en arrière.

– Agathe et moi, on va aller rejoindre ses parents.

Philippe prit un air intrigué.

– Je pensais que ton amie et son mari avaient insisté pour te la confier pour

la journée ?

– Oui, enfin, tu sais ce que c’est. Ils doivent déjà s’ennuyer d’elle à mourir.

À mon avis, ce n’était qu’un demi-mensonge. Je ne pouvais pas croire qu’après avoir passé deux heures en tête à tête avec Sébastien, Nathalie n’était pas en train de prier pour que je revienne.

J’allais ranger d’un air aussi déterminé que possible les crayons de couleur dans mon sac de plage quand mon attention se porta vers un point derrière l’épaule de Philippe. Je bondis de ma chaise longue et je sautai dans la piscine.

J’avais réalisé que je ne voyais plus Agathe. Une fois dans la piscine, je vis que ma protégée était simplement cachée derrière un croisiériste au gabarit un peu plus large qu’elle. Les autres baigneurs m’avaient vue, paniquée, saisir Agathe, mais sans bien comprendre ce qui s’était passé – puisqu’il ne s’était rien passé.

C’était l’humiliation totale. J’avais commis un acte de bravoure inutile au profit d’un enfant qui n’était même pas le mien. Agathe me regarda en plissant les yeux.

– On peut quand même dire à ma mère que tu m’as sauvé la vie.

Elle était vite, cette petite. Et elle était saine et sauve, mais nous allions tout de même fuir la piscine et le trop séduisant Philippe.

Pendant que je rassemblais les crayons sur la table, celui-ci me donna un coup de coude. Je suivis son regard et je vis Bianca-la-méchante-responsable-du-camp s’avancer vers nous à vive allure.

– Mes crayons ! s’écria-t-elle, furieuse, en les voyant tous étalés sur la table en face de moi.

Juste à ce moment-là, Agathe eut un haut-le-cœur et vomit tous les pogos qu’elle avait mangés sur les beaux crayons-feutres du *Princess Fantasy*.

– Vous pouvez les reprendre, dis-je à Bianca. On en a fini avec eux.

Bianca, rendue muette par l’outrage, finit par tourner les talons et repartit tout aussi vite qu’elle était venue.

Philippe me regarda et un fou rire nous prit. Puis il se releva.

– Mathias et moi on va quand même aller au camp de jour. Vous pourriez vous joindre à nous pour le souper ?

Encore réjouie par ce qui venait de se passer, j’ai dit oui.

Et puisque je l’avais promis à Nathalie, j’entrepris de m’occuper sérieusement d’Agathe.

À mon grand étonnement, le tout se révéla beaucoup moins fastidieux que je l’imaginais. Nous avions rescapé quelques crayons du dégât et Agathe se délectait de mes dessins de bonshommes allumettes auxquels elle ajoutait des organes génitaux d’autant plus hilarants qu’ils étaient totalement

ressemblants. Et elle me comprit complètement quand je lui dis que je n'étais pas prête à avoir des enfants. « Je passe ma journée avec des enfants à la garderie et si tu savais comme ça me fatigue », m'expliqua-t-elle, sérieuse. J'avais trouvé une jumelle cosmique.

À 15h, Sébastien et Nathalie nous croisèrent par hasard près d'une aire de jeux où je me rendis compte que j'étais à présent beaucoup trop lourde pour réussir à me faufiler entre les barres de suspension. Mon amie et son mari eurent l'air agréablement surpris de nous trouver là.

– Sébastien était sûr que tu aurais laissé Agathe au camp de jour.

Je pris un air horrifié en disant que la seule raison pour laquelle j'y avais mis les pieds était pour y emprunter deux ou trois crayons de couleur.

Ils repartirent ensemble tous les trois à la recherche d'autres aventures au troisième étage du *Princess Fantasy*. Un personnage de Disney se baladait apparemment sur le pont à ce niveau-là. Quant à moi, je leur dis adieu : il était hors de question que je fraternise avec Donald Duck.

Dès qu'ils furent hors de vue, j'allai m'étendre dans ma cabine où je dormis pendant trois heures bien tassées en rêvant de Laurent, de Philippe et de drosophiles-cupidons qui voletaient autour de moi avec leur arc et leurs flèches, en ne sachant pas où donner de la tête.

À mon réveil, je n'étais toujours pas reposée. Je décidai de commander un repas à la cabine (un homard, deux desserts) et de regarder tranquillement des téléromans en rafales – c'est aussi ça, les vacances.

Je n'avais pas oublié que j'avais rendez-vous avec Philippe dans la salle à manger, mais je n'avais aucune envie de me retrouver en tête à tête avec lui et de découvrir que j'aimais ça. Demain serait un autre jour. Je serais sur Gran Cayman Island avec ma tribu, à jouer au volley-ball de plage (disons) et à visiter les boutiques souvenirs (ça, c'était plus crédible) ; Philippe, avec son allure de *beach boy* intello, saurait bien se dénicher une autre copine pour profiter de sa croisière.

J'étais décidément bien raisonnable.

Pour me donner extra bonne conscience, j'essayai d'appeler Laurent, mais le répondeur s'enclencha. J'avais beau savoir que je délirais, je ne pouvais pas m'empêcher de l'imaginer assis dans un bar avec Jacinthe. Les lumières seraient tamisées, il lui raconterait notre dispute et elle pousserait des cris d'horreur en apprenant que je n'étais qu'une égoïste à l'utérus plus sec que le désert de Gobi. *Tu mérites tellement plus...*, lui susurrerait-elle en faisant rouler sur ses lèvres (botoxées pour l'occasion) une cerise au marasquin luisante de sirop. Qu'elle s'étouffe avec, cette pétaasse vulgaire !

Je terminai mon homard en ronchonnant et me félicitai d'avoir commandé deux desserts.

Nathalie frappa à la porte de ma cabine vers 21h. Je lui ouvris et retournai au lit comme une grabataire, entourée de restes de homard et les doigts pleins

de chocolat.

– Peux-tu croire que Laurent ne répond pas au téléphone, lui dis-je en guise d'accueil chaleureux.

– Une urgence à la clinique ?

– Pfff. Il doit être en train de sauver un quelconque horrible chaton à l'estomac plein de vers.

Agathe, qui l'avait accompagnée et s'était installée sur mon lit en lorgnant mon dessert, me regarda comme si je venais de blasphémer. J'en ressentis une pointe de culpabilité. Mais après tout, si mes amis ne voulaient pas que je sois moi-même autour de leurs enfants, ils n'avaient qu'à ne pas me les ramener sous le nez à tout bout de champ.

– J'y pense, poursuivis-je. C'est la même chose avec les gars comme Laurent. Ils sont tout doux et mignons à l'extérieur et pourris à l'intérieur !

Nathalie éclata de rire.

– Si j'étais toi, j'arrêteraais immédiatement de réfléchir pour éviter d'en venir à la conclusion que, dans votre dispute, c'est peut-être toi, le mignon petit chaton plein de vers...

– Pfff !

Nathalie s'assit à son tour près d'Agathe.

Trêve de taquineries. Agathe voulait donner un bisou à sa deuxième mère avant d'aller dormir, m'annonça mon amie en me jetant un regard complice.

– Ça s'est bien passé, avec Sébastien ?

Nathalie sourit largement en faisant monter et descendre ses sourcils de manière non équivoque.

– On a, disons, caressé des chatons toute la journée.

Je pouffai de rire. Agathe sauta par terre, surexcitée.

– Où ça ? Quels chatons ? Je vais pouvoir les voir demain ?

Nathalie s'éclaircit la gorge.

– Euh, non, ce sont des chatons pour adultes, ma chérie.

Je pouffai de rire. Nathalie avait un air rêveur.

– Ça faisait *des lustres* qu'on n'avait pas vu autant de chatons.

Agathe partit boudier dans un coin de ma cabine.

– En fait, poursuivit Nathalie, on ne s'attendait tellement pas à en voir qu'on n'avait pas apporté de, hum, de *gants* pour les flatter.

Pas de gants... pas de condoms ?

– Ne me dis pas que vous avez pris le risque d'être... contaminés ?

– Non, non ! La pharmacie du bateau vend plein de gants. On a fait une belle provision... de nervurés...

Je n'osais pas imaginer ce qui se passait dans la tête d'Agathe, ni ce qu'elle

allait raconter à ses amis dans la cour de la garderie. *Mes parents ont joué avec des chatons pour adultes. Ils sont dangereux. Ça prend des gants spéciaux pour les toucher sinon ils donnent des maladies. Mais mes parents aiment tellement ça qu'ils ont acheté plein de gants pour pouvoir les caresser toute la journée.*

J'assurai à Nathalie que j'étais ravie que, grâce à moi, elle ait repris contact avec les chatons pour adultes.

– Mais demain, je suis en vraies vacances ! avertis-je.

– Demain, nous serons tes esclaves ! m'assura mon amie.

Je fis signe à Agathe d'approcher et j'appliquai un gros bisou sur sa joue rebondie. Elle me fit un câlin digne d'un prix spécial du jury dans un festival de tendresse. Malgré moi, je devais avouer que je garderais un bon souvenir de ma journée avec la fillette. Et pendant que je lui faisais un câlin, ma joue frottant contre ses cheveux qui sentaient le shampoing et la crème solaire, il me vint à l'esprit de proposer à Nathalie de garder Agathe pour la nuit. Peut-être Sébastien et elle seraient-ils emballés à l'idée d'aller visiter les chatons de nuit ?

Bon sang, mais qu'est-ce qui me prenait ? Je devais assurément souffrir d'une insolation. Avec ce qui ressemblait à du regret (double insolation ?), je repoussai doucement Agathe et je remarquai qu'elle me regardait avec un drôle d'air. Avait-elle accédé par télépathie à mes horribles pensées maternelles ? Avant qu'elle ne les devine, je leur demandai de sortir en prétextant un gros mal de bloc.

Une fois la mère et la fille sorties de ma chambre, je m'apprêtai à sortir mon plateau pour le mettre sur le pas de la porte. À peine avais-je mis le pied par terre que ce fut l'apocalypse. Ce n'est qu'une fois étendue de tout mon long sur le plancher de la cabine que je réalisai que, *primo*, Agathe avait fait pipi à côté de mon lit, *deuxio*, j'avais glissé dans la flaque et, *tertio*, mon pied m'élançait comme si Moby Dick s'était échoué dessus.

Je me traînai jusqu'au téléphone et le médecin du navire vint me faire un bandage et me prescrire vingt-quatre heures de repos. Autrement dit, il n'y aurait pas d'excursion sur Gran Cayman Island pour moi le lendemain.

7.

Ma carrière de croisiériste, bien que naissante, me permettait déjà de formuler certains principes de base de la vie en mer. Par exemple, se retrouver coincée sur un énorme bateau de luxe au milieu d'autres touristes, ce n'est pas nécessairement désagréable. Mais se retrouver estropiée sur un énorme bateau de luxe quand tout le monde descend à terre pour profiter de la plage, c'est vraiment nul.

Le matin suivant ma chute, l'effervescence était à son comble sur le *Princess Fantasy*. Tout le monde se préparait à mettre le pied à terre comme s'il s'agissait de faire une visite officielle dans une ambassade grandiose.

Nathalie et Sarah avaient mis leur robe la plus sexy, Pierre et Sébastien portaient tous les deux des panamas achetés à prix d'usurier dans la boutique souvenir mais qui, ma foi, leur donnaient fière allure. Agathe était à croquer dans une robe soleil aussi jaune que l'astre duquel dérivait son nom. Les Australiennes n'avaient pas cru bon délaissier le port du microbikinis, mais elles s'étaient coiffées expertement et babillaient d'une voix encore un peu plus aiguë qu'à l'habitude. Fanny les observait en jouant avec sa propre chevelure d'un air d'envie.

J'aperçus Philippe et Mathias qui s'apprêtaient aussi à descendre du *Princess Fantasy*. Mon quasi flirt était en chemise blanche et pantalon clair. Il avait une barbe de quelques jours et, même de loin, il était toujours aussi séduisant. Quant à moi, encore en pyjama usé et de surcroît en béquilles, je me dépêchai de m'enlever de son champ de vision. Mais mon attirail ne me permettrait pas de manœuvrer aussi rapidement que je l'aurais souhaité. Philippe m'aperçut lui aussi et, prenant Mathias par la main, se précipita à ma rencontre.

– Julie ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Je me suis tordu la cheville en glissant sur une section de plancher mouillée. C'est pour ça qu'on ne s'est pas vus au souper hier soir, ajoutai-je en vitesse (je n'allais pas perdre une aussi belle occasion de me justifier).

– Les gens de l'entretien n'avaient pas placé d'écriteau pour prévenir les passagers que le sol était glissant ?

– Non. Je pense à les poursuivre.

– Tu devrais.

Philippe se désola d'apprendre que je devrais rester toute seule sur le navire pendant l'escale à Gran Cayman. Il semblait d'ailleurs un peu trop déçu et presque prêt à se proposer comme mâle sauveteur, un réflexe qui semblait être, chez lui, à fleur de peau. Je le rassurai en lui disant que j'aurais de la compagnie. Était-ce moi ou la déception s'accentua dans son regard ? C'était

assez flatteur et, connaissant ma propension à apprécier le fait qu'on s'intéresse à mon sort, je me dépêchai de lui souhaiter une bonne journée et je lui tournai le dos un peu brusquement.

Je n'avais pas menti à Philippe : j'aurais de la compagnie sur le bateau. En effet, ma malédiction se poursuivait. Marc-André, le fils de Sarah, n'avait pas envie d'aller sur la plage et demeurerait lui aussi sur le navire.

Et s'il restait avec toi ? m'avait demandé Sarah comme si elle venait d'avoir l'idée du siècle. Il pourrait t'aider à te déplacer et t'apporter tout ce que tu veux !

Son éclair de génie était d'autant moins spontané que mon amie avait tout prévu, faisant même livrer un fauteuil roulant à sa cabine. Son enthousiasme était louche.

– Est-ce qu'il pourrait rester tout seul sur le bateau si je vous accompagnais sur Gran Cayman ?

– C'est à dire que... non.

La réponse de Sarah me prouvait qu'elle s'attendait tout autant, sinon plus, à ce que je surveille son garçon qu'à ce qu'il me serve de valeureux soutien pendant leur visite sur l'île. C'était assez présomptueux de sa part. Toutefois, si Marc-André restait toute la journée penché sur sa tablette numérique, j'aurais tous les bénéfices du service adapté sans avoir à faire quoi que ce soit pour tenir le garçon à l'œil. Je pourrais profiter de mon serviteur attiré et obtenir tous les *drinks* et tous les gâteaux dont j'aurais envie sur un seul claquement de doigts. En plus, Marc-André ferait un excellent rempart contre Robert qui, m'ayant vue en béquilles au déjeuner, m'avait assuré que je pourrais compter sur son service « personnalisé » durant toute la journée et qu'il serait prêt à faire « n'importe quoi » pour me rendre la vie agréable. L'idée de passer la journée à repousser les avances du jeune marin à fossette m'épuisait d'avance.

Néanmoins, aussi étrange que cela pût paraître, j'avais des scrupules à me servir de Marc-André comme bouclier anti-matelot. Je formulai mon hésitation d'une manière qui me paraissait à la fois sournoise et très habile.

– Ce serait vraiment dommage que Marc-André manque Gran Cayman ! Il paraît que c'est vraiment paradisiaque et c'est tellement chouette de faire les fous sur la plage...

Sarah, avec l'instinct universel des mères qui détectent la critique même sous sa forme la plus discrètement passive agressive, avait tout de suite deviné le véritable sens de mon intervention.

– Je sais ce que tu penses. Mais il faut que tu comprennes : sa tablette de jeu est plus qu'un passe-temps pour Marc-André. Ses amis sont complètement obsédés par leurs jeux vidéo et lui, il n'est pas très doué. Avant de partir, il m'a demandé de lui donner la permission spéciale de s'exercer autant que possible pendant la croisière.

Je comprenais, mais seulement à moitié. Ça paraissait sur mon visage, puisque Sarah en rajouta :

– C’est un enfant timide, un peu en retrait... Il a de bonnes notes à l’école... Pierre et moi, on s’est dit qu’une permission spéciale pour cette fois-ci, ce n’était pas la fin du monde. Et tu comprends, il a bien le droit d’avoir ses priorités à lui sans qu’on lui impose sans cesse les nôtres.

Je comprenais aussi qu’être parent, c’est fabriquer n’importe quel argument bidon dans le simple but de faire plaisir à son enfant. Même Sarah, à mesure qu’elle se justifiait, semblait de moins en moins convaincue par ses arguments. Elle finit par proposer autre chose.

– Si tu veux nous accompagner sur l’île, pas de problème. Je suis sûre que Marc-André se fera un plaisir de pousser ton fauteuil roulant.

Chouette. En même temps que vivre un cauchemar sur la plage avec un fauteuil roulant ou des béquilles coincés dans le sable à tout bout de champ, je me ferais un ennemi pour la vie.

– Ça va, j’ai trop mal au pied. Je vais rester ici et me consoler en avalant des antidouleurs et en regardant ton fils jouer à Mario Bros. Ça devrait me donner un bon *buzz*.

Finalement, le *buzz* était très moyen. Après deux heures passées à lire des revues en écoutant en fond sonore le thème musical de *Temple Run* (semblait-il que Mario Bros, c’était de l’histoire ancienne), j’en avais plus qu’assez de Marc-André et de sa tablette. Un peu frustrée par ma condition malgré des antidouleurs pas assez forts à mon goût, je faisais la vieille emmerdeuse et, m’installant toutes les vingt minutes dans le fauteuil roulant, j’insistais pour que Marc-André me traîne de piscine en piscine et de pont en pont – prisonnière du navire, je changeais le mal de place comme je le pouvais. Mais malgré ces petits déplacements, je trouvais la journée très longue.

Je demandai à Marc-André de m’expliquer en quoi consistait son jeu. Il s’assit près de moi en tenant sa tablette de telle sorte que je puisse voir l’écran.

– Ne touche à aucun bouton, m’avertit-il.

– Je regarde avec mes yeux, répondis-je avec un ton sarcastique qui n’eut pas l’air de le déranger.

En gros, dans le jeu, mon compagnon était un aventurier qui avait pour mission de déjouer les pièges tendus par les méchants.

– Je suis poursuivi par des singes démoniaques, m’expliqua-t-il.

Tiens, depuis le début des vacances, j’ai parfois cette impression-là, moi aussi.

Marc-André se mit à jouer et il me sembla, ma foi, assez habile. En tout cas, plus habile que Sarah me l’avait laissé entendre. Peut-être ses deux jours intensifs de *Temple Run* lui avaient-ils permis de beaucoup s’améliorer. Mais

qu'est-ce que j'y connaissais ?

Je jetai un coup d'œil sur son score.

– Dis donc, Marc-André... Vingt millions de points, c'est médiocre ?

Le fils de Sarah retira la tablette de sous mon nez, d'un mouvement un peu trop sec pour être naturel.

– Oui, c'est vraiment nul.

– C'est quoi alors, un bon score ? Vingt milliards de points ? Est-ce que le nombre rentre sur la largeur de l'écran ?

Plutôt que de me répondre directement, Marc-André ferma sa tablette en prétextant qu'il devait aller aux toilettes. Je le priai d'en profiter pour me ramener quelque chose à boire. Un peu plus tôt, j'avais essayé de l'envoyer quérir une margarita, mais les imbéciles au bar refusaient de servir les garçons imberbes. Cette fois-ci, je lui demandai de me ramener un verre de champagne, du Laurent Perrier.

– Dis-leur que ta mère est en fauteuil roulant et qu'elle ne peut pas se déplacer à cause du mal de mer, lui conseillais-je en lui fourrant ma carte d'identité dans la main ainsi qu'un bout de papier sur lequel j'avais inscrit ma demande.

Ma stratégie ne visait qu'à gagner du temps. Ayant consulté la carte des alcools la veille, je savais d'avance qu'il ne trouverait pas de Laurent Perrier sur le *Princess Fantasy*. Curieusement, Marc-André lui-même semblait résigné d'avance.

– Je t'avertis, m'annonça-t-il d'un air embarrassé, je ne suis pas super bon pour trouver des trucs. Ma mère dit toujours que je serais incapable de trouver un chapeau sur ma propre tête.

– Prends ton temps. Imagine-toi qu'on est dans *Super Mario* et que je t'envoie combattre des champignons magiques, ou quelque chose du genre.

Ma référence au célèbre jeu vidéo, du moins aux vagues souvenirs que j'en avais, fit sourire Marc-André. Il posa sa tablette numérique sur un coin ombragé de la table qui se trouvait entre nos deux chaises longues et partit faire son boulot d'esclave, l'air plus soulagé, aurait-on dit, d'être envoyé en mission impossible que de poursuivre notre conversation.

Dès qu'il eut tourné les talons, je saisis l'appareil, soupirai de soulagement en constatant qu'il ne me demandait aucun mot de passe, et je me branchai à Internet. J'aurais pu utiliser mon propre téléphone, mais après tout, si je découvrais que Marc-André vivait une double ou une triple vie, c'était raisonnable que Sarah en assume les coûts.

C'était grâce à un de mes ex, Patrick, que je savais que j'étais une excellente détective sur Internet. Avant de rencontrer Laurent, je m'apprêtais à emménager avec ledit Patrick. Un soir que nous mangions avec des amis, Patrick avait fait preuve d'une connaissance un peu trop approfondie de

Réseau Contact. Bien sûr, tout le monde connaît Réseau Contact de nos jours, mais qui, outre les habitués, est au courant qu'on peut s'y offrir des « cadeaux virtuels » et qu'une « brochette de cœurs » coûte cinquante jetons ? Comme j'avais rencontré Patrick par l'intermédiaire d'une amie et qu'il ne m'avait jamais parlé de sites de rencontres, j'avais eu la proverbiale puce à l'oreille. J'avais procédé à une recherche Google sophistiquée qui avait impliqué beaucoup de recoupements logiques et même un certain investissement personnel. En effet, j'avais dû m'inscrire à quelques-uns de ces sites pour mener mon enquête et, bon sang, les questionnaires pouvaient être fastidieux ou carrément incriminants. Un des sites me demandait si j'avais déjà « profité indûment » d'un partenaire amoureux ; ils ne s'attendaient tout de même pas à ce que je réponde honnêtement à ça ? Mais mon travail avait porté ses fruits. J'avais découvert que Patrick, alias Pat234 (basique), Thor4 (mythologique) et SexyBeast69 (narcissique et mensonger) était inscrit à la fois sur Réseau Contact, eHarmony, Plenty of Fish et Rencontre Sportive. Si je n'avais pas été aussi furieuse, ce dernier profil m'aurait fait mourir de rire étant donné que le seul sport que Patrick pratiquait était le canot – et encore, je dis ça seulement parce qu'il avait ramé comme un fou quand je l'avais mis au défi de s'expliquer. Il avait tout nié en bloc, même devant des faits indéniables (sur Rencontre Sportive, il avait posté des photos de lui torse nu – des photos que j'avais prises moi-même lors de nos vacances au Costa Rica). Bref, cet épisode m'avait laissé un goût amer en bouche ainsi qu'une haine profonde des sites de rencontres, mais une partie de moi avait aimé la traque. Et voilà que Marc-André me donnait l'occasion de renouer avec mon Inspecteur Gadget intérieur.

Le gadget, en l'occurrence la tablette numérique, était déjà branché sur le réseau Internet du navire. Couplé à Google, il se montra fort accommodant. En quelques minutes à peine, j'avais fait plusieurs découvertes très intéressantes.

J'avais très hâte que mon jeune protégé se ramène pour un « interrogatoire de routine », comme disent les policiers en se frottant les mains lorsqu'ils s'apprêtent à briser un suspect. En attendant qu'il revienne, je réfléchissais à toutes les manières dont un enfant pourrait m'embobiner, si un jour j'en avais un. Bien sûr, je me révélais redoutablement efficace pour détecter les mensonges, mais peut-être que la progéniture humaine s'adaptait à son environnement. J'étais très forte, mais ça ne voulait pas dire que mes enfants ne le seraient pas encore plus. Un frisson de peur me traversa l'échine. J'avais peut-être davantage besoin d'un alcool fort que d'un verre de champagne.

Justement, Marc-André était de retour avec une flûte à champagne en main. À ma grande stupéfaction, il avait apparemment mis la main sur du Laurent Perrier. Ou plutôt, Robert était parvenu à en trouver. Le matelot, qui suivait Marc-André, brandit la bouteille sous mon nez d'un air victorieux. Son large sourire creusait encore davantage sa fossette que je trouvais tout à coup quasi obscène. Qu'arriverait-il si Laurent et moi finissions par avoir un enfant avec

une fossette au menton ? Est-ce que je serais capable de le regarder sans penser au jeune matelot amateur de « femmes matures » ? Pour le moment, la fossette de Robert m'hypnotisait d'une manière malsaine.

– Une bouteille de Laurent Perrier pour madame, m'annonça le matelot en me tendant la flûte d'un air langoureux.

– Pas trop tôt, marmonnais-je.

Robert eut l'air blessé par mon manque d'enthousiasme.

– Vous n'en voulez pas un verre ?

– J'ai changé d'avis. Je préférerais une margarita.

Robert allait se détourner, mais je saisis la bouteille et la déposai dans mon sac de plage. Je la boirais plus tard. *Non, non, pas avec Philippe*, me dis-je, courroucée d'y avoir même songé.

Robert semblait plus frustré qu'il aurait dû l'être, comme s'il avait deviné mes intentions coupables. Même sa fossette blâmait. Je me souvins avoir lu quelque part que la fossette se transmettait génétiquement. La possibilité que Laurent et moi ayons un enfant à fossette était donc quasi nulle. Mais avant de concevoir un jour, je devrais en avoir le cœur net. Je me promis de faire très bientôt des recherches plus poussées. En attendant, je devais me débarrasser du matelot et me concentrer sur Marc-André. Je renvoyai Robert en lui ordonnant de ne pas se montrer devant moi sans une margarita bien tassée. Le matelot me fit un salut quasi militaire et déguerpit.

Enfin débarrassée de mon Robin des eaux, je passai aux choses sérieuses.

– Mon cher Marc-André, dis-moi tout.

Le jeune garçon me regardait sans comprendre. Qu'est-ce que je pouvais bien vouloir qu'il me dise ? Je me réjouissais de son incompréhension. Quand il verrait où je voulais en venir, sa surprise serait encore plus grande.

– Pour créer des liens avec toi et rendre notre journée encore plus intéressante, j'ai pensé que ce serait une bonne idée de profiter de ton absence pour en apprendre un peu plus sur ton jeu vidéo. Tu sais, *Temple Run*.

Marc-André était incontestablement un garçon intelligent : il rougit violemment. Je m'attendais presque à ce qu'il me déballe le « je peux tout t'expliquer » du copain surpris en flagrant délit, en train de draguer la fille du bureau à qui il prétendait à peine adresser la parole. Mais il était paralysé et ne disait rien. Ou alors, malin, il attendait de voir ce que j'avais découvert avant de montrer son jeu. Considérant que j'étais en possession d'une *flush* royale, je n'hésitai pas à mettre la première des cartes sur table.

– Ton histoire de garçon timide et peu doué qui veut passer ses vacances à jouer à *Temple Run* pour s'intégrer à un groupe, c'est de la foutaise.

Marc-André persistait à se taire. Très bien, j'avais encore des détails à lui livrer.

– Avec le score que tu es en train de réaliser, tu es probablement un des dix

meilleurs joueurs au monde. Peut-être même mieux, je n'ai pas regardé ton tableau des résultats.

Toujours rien. Qui ne dit mot, consent, non ? J'enfonçai le clou.

– Qui plus est, mon cher Marc-André, j'ai écumé quelques forums de discussion. Tu es spectaculairement bien intégré à ta communauté. En réalité, malgré ton jeune âge, tu es pour ainsi dire une légende.

Marc-André s'assit sur la chaise longue à côté de la mienne et me regarda. Aucun doute, j'avais visé dans le mille. Il était à moitié terrorisé d'avoir été découvert, et aussi à moitié fier que quelqu'un soit au courant de son exploit.

– Est-ce que tu vas en parler à mes parents ?

Je soupirai. Honnêtement, je n'en avais aucune idée. Pas besoin d'être une mère moi-même, ni un docteur en psychologie, pour comprendre qu'il y avait mille raisons pour lesquelles il fallait que Marc-André dise la vérité à ses parents. Et s'il ne le faisait pas, je devrais sans aucun doute révéler moi-même à Sarah l'ampleur du mensonge que lui avait tricoté son fils.

Comme d'habitude, ce que je pensais se lisait sur mon visage. Marc-André était dévasté.

Je le comprenais très bien. La vie telle qu'il la connaissait risquait de changer à jamais. Je songeai à ma dispute avec Laurent : il avait cette image de moi, celle d'une femme qui attendait d'avoir trente-cinq ans pour avoir un bébé. Et cette image, je l'avais entretenue. Est-ce que je n'avais pas fait comme Marc-André à ma manière ? Prétendre que j'étais quelqu'un d'autre pour repousser le conflit, par peur d'admettre que je ne voulais peut-être pas d'enfants, par peur que Laurent me quitte, finalement ? Je pouvais en vouloir à Laurent de ne pas comprendre, mais j'étais quand même responsable du malentendu. Tout compte fait, moi aussi j'avais menti et, en quelque sorte, mené une double vie. Juste par peur d'assumer.

Parlant de ça, qu'est-ce qu'il ne voulait pas assumer, Marc-André ?

– Je suis curieuse, lui dis-je. Une légende sur Internet, ce n'est quand même pas rien. Tu sais que les parents sont des êtres éminemment contents de se vanter des prouesses de leurs enfants. Je suis sûre que les tiens te laisseraient t'exercer pas mal d'heures pour que tu puisses continuer à être parmi les meilleurs. Pourquoi prétends-tu que tu es nul ?

– Si j'ai l'air trop bon en jeux vidéo, ils vont me faire faire des sports.

Son air dégoûté en disait long sur son amour des ballons, bâtons, raquettes et autres instruments de torture. Je ne pratiquais moi-même le sprint que lorsqu'il s'agissait d'arriver la première au buffet, alors je comprenais tout à fait son point de vue.

Je me souvins aussi que Sarah et Pierre avaient l'habitude de taquiner Marc-André sur sa maladresse. Avant le départ, à l'aéroport, il me semblait même que Pierre avait complimenté Agathe qui « savait mieux nouer ses

lacets à quatre ans que Marc-André à onze ». Tout le monde s'était attendu à des protestations de la part de Marc-André, mais ce dernier avait à peine levé les yeux de sa tablette. Je le comprenais. Je détestais les provocations qui servaient seulement à faire passer un message – et rarement un message positif. Ça ressemblait à la fois où Laurent m'avait mise au défi de passer une journée complète sans parler de moi. Si c'était la recette habituelle pour amener Marc-André à s'intéresser à autre chose qu'à son jeu vidéo, c'était plutôt raté.

Pour être franche, j'admirais pas mal mon jeune compagnon. Il avait été très habile. En associant son passe-temps favori à son intégration sociale (« Si je ne m'exerce pas à *Temple Run*, je n'aurai pas d'amis »), il avait complètement embobiné Pierre et Sarah. Quels parents refuseraient que leur enfant se fasse des amis ? Marc-André était un *mastermind* de la manipulation. Mais il ne pouvait pas se douter qu'il venait de tomber sur encore plus manipulatrice que lui.

Je commençai par dire à Marc-André qu'il était très habile. J'ajoutai que je le comprenais, que le sport était une plaie pour nous, êtres supérieurs qui goûtions davantage les plaisirs intellectuels que grossièrement physiques. Je le comprenais tellement, lui dis-je, que j'étais prête à préserver son secret. Le visage de Marc-André s'illumina. Je me sentis presque coupable. Presque.

– Je ne dirai rien à tes parents, à une condition.

– Laquelle ?

– Je m'ennuie. On va aller actionner la sirène du bateau.

La lueur dans les yeux de Marc-André était très évocatrice. Il venait de se rendre compte qu'au moins une adulte de son entourage était complètement folle.

Mais cette maudite sirène m'intriguait. Avec la sortie à Gran Cayman, le navire était quasi désert et le moment était parfait pour satisfaire ma curiosité. Je quittai la chaise longue et m'installai dans le fauteuil roulant. Mon pied ne me faisait pas si mal, mais comme nous nous apprêtions sans doute à faire une bêtise, il m'apparaissait préférable d'avoir l'air aussi vulnérable (et donc innocente) que possible. Je fis signe à Marc-André de s'installer derrière moi.

– OK, *go* !

Mon véhicule resta immobile. Marc-André renâclait.

– On n'a sûrement pas le droit de faire ça.

– Le droit, le droit... Est-ce que tu as le droit, toi, de faire croire à tes parents que tu es un pauvre enfant rejeté pour pouvoir jouer à des jeux vidéo toute la journée ?

Le fauteuil bougea. Je gagnais du terrain.

– En plus, tu es resté sur le *Princess Fantasy* à condition que tu t'occupes de moi. As-tu le droit de ne pas le faire ?

Le fauteuil roulant se mit en branle. J'avais triomphé.

– Direction, les ascenseurs !

J'étais très enthousiaste. Comme Marc-André était derrière moi à me pousser, je n'avais même pas besoin de fermer les yeux pour m'imaginer que nous incarnions les deux personnages principaux dans *Thelma et Louise*. S'il fallait se jeter à l'eau à la fin de notre aventure pour fuir les autorités, j'étais partante.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant nous et les trois Australiennes en bikini en émergèrent en piaillant comme des poules qui viennent de voir passer un renard. Fanny les accompagnait, apparemment en extase de se retrouver dans le même ascenseur que les trois filles. Je remarquai à quel point elle était plus jolie et naturelle que les Australiennes. Elle ne serait évidemment pas d'accord avec moi.

D'ailleurs, elle ne semblait pas très heureuse de me voir. Je la retins cependant par le bras.

– Tes parents sont déjà revenus de Gran Cayman ?

Croiser Fanny, c'était une chose. L'ado typique qu'elle était ne s'intéresserait pas le moins du monde à mes allées et venues et n'aurait rien de plus pressé que de s'éloigner de moi et de son petit frère honni. Mais si je tombais sur Sarah et Pierre, je pouvais dire adieu à mes plans diaboliques.

– Non, non. J'étais fatiguée, je voulais rentrer... Par hasard, Kiki et ses amies entraient aussi et elles ont accepté de m'emmener avec elles...

Je me doutais que le « hasard » avait surtout fait en sorte que, voyant les trois filles (dont Kiki : quel nom ridicule) se diriger vers le bateau, Fanny avait sauté sur l'occasion pour les parasiter et enfin être admise dans le cénacle de ses idoles.

La jeune fille regarda Marc-André, qui se tenait derrière mon fauteuil roulant, d'un œil à la fois étonné et moqueur.

– Toi, aux commandes d'un moyen de transport ? Attention, Julie, il pourrait te faire tomber à l'eau sans même faire exprès.

Marc-André renifla. Intimidé par la présence des trois autres blondinettes, il n'arrivait pas à répliquer. Cela dit, ça n'avait pas beaucoup d'importance puisque les autres filles consultaient chacune leur cellulaire sans prêter attention à Fanny et encore moins à son frère. D'ailleurs, elles s'éloignaient sur le pont, apparemment sans se rendre compte que leur jeune groupie ne les suivait plus.

Fanny les regardait partir et faisait du surplace en sautillant. On aurait dit Agathe aux prises avec une envie pressante. Je la retins encore quelques instants, lui demandant comment était l'île, si ses parents profitaient de la journée, ce qu'ils avaient mangé, si elle s'était trouvé des souvenirs... Ses réponses m'indifféraient, mais ça m'amusait beaucoup de la voir prise au

piège. Ça pouvait être très divertissant, un adolescent, surtout quand on trouvait un moyen de le déstabiliser comme il faut. Mais je finis par avoir pitié d'elle et je lui dis au revoir, à son grand soulagement. Elle nous quitta en courant dans la direction où les Australiennes avaient fini par disparaître. Marc-André et moi nous glissâmes à leur place dans l'ascenseur.

– On va à quel étage ?

Tiens, tiens. Mon compagnon avait posé sa question d'un ton très décidé. La remarque sarcastique de sa grande sœur l'avait-elle fouetté ? En tout cas, il était à présent pressé d'aller jouer de la sirène.

Le problème, c'est que je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait la sirène.

J'appuyai sur tous les boutons. À chaque pont (il y en avait quand même douze), Marc-André sortait la tête pour voir si la passerelle était en vue.

– Rien, me dit-il pour la septième fois (nous étions au septième étage). Ta tactique est vraiment nulle.

– Ça n'est pas moi qui l'ai conçu, ce bateau de merde.

Comme je l'espérais, Marc-André fut favorablement impressionné par mon vocabulaire douteux. J'en profitai pour en rajouter.

– Et puis, dans un de tes jeux vidéo, ce serait la même chose. Il faudrait explorer chaque étage à la con pour découvrir la porte secrète.

– Dans un jeu vidéo, il y aurait une gorgone ou un vampire caché à chaque *étage de merde* pour rendre ça plus intéressant.

Marc-André semblait ravi d'avoir une occasion de mal parler lui aussi. Je me doutais que Sarah et Pierre ne seraient pas trop ravis si leur fils en faisait une habitude. Avant que ça ne dérape complètement, je tentai de clore la discussion en lui sortant le genre de cliché nauséabond que j'exècre et qui a le don de me faire taire par la seule puissance de l'écœurement qu'il suscite chez moi :

– Tu sauras que l'important, ce n'est pas la destination mais le chemin qu'on parcourt pour y arriver.

Marc-André fut extrêmement déçu.

– Tu parles comme mon professeur d'éthique et culture religieuse.

Devant une accusation aussi grave, c'est peut-être Dieu lui-même qui me vint en aide. En effet, à l'étage suivant, les portes s'ouvrirent sur Robert dont les mains étaient occupées par une margarita.

– Julie ! J'allais justement vous apporter votre *drink*. J'y ai mis mon ingrédient secret...

– Quelque chose d'illégal et d'excitant, j'espère ?

Il fallait bien que Marc-André soit confronté un jour à cette terrible réalité : certains adultes (genre, moi) se plaisaient à faire des blagues inappropriées.

Aussi bien qu'il s'habitue tout de suite.

Robert, quant à lui, avait pris la teinte rouge foncé d'un homard qui aurait trop fréquenté l'eau bouillante.

– J'ai ajouté une once de bière, c'est tout !

– Déception.

Malgré mes taquineries, j'étais absolument ravie de le croiser. C'était la personne parfaite à exploiter pour arriver à nos fins. Même Marc-André s'en rendait compte.

– J'aimerais tellement faire votre travail quand je serai grand, s'exclama mon jeune protégé. Vous serez sûrement le capitaine très bientôt ?

Je pris le relais en faisant glisser mon fauteuil tout près de Robert et en tapotant le biceps du matelot avec un peu trop d'insistance.

– Tu as raison, Marc-André. Robert est un matelot extrêmement prometteur.

Robert en bégayait presque d'émotion.

– Ce n'est qu'un emploi d'étudiant... Je retourne à l'université en septembre... En médecine vétérinaire...

Allons bon ! Décidément, on pouvait dire que j'avais un succès « bœuf » auprès des membres de cette profession. Il fallait en profiter. J'ôtai la margarita des mains de Robert. Au bord du verre, une mouche à fruits déambulait entre les grains de sel. Amélie ? Elle ne s'avouerait donc jamais vaincue ? Je n'allais pas l'écraser devant Robert-le-matelot-qui-aimait-les-animaux. Marc-André aussi l'avait vue. Il lui souffla dessus et elle comprit le message. Elle vola hors de l'ascenseur sans demander son reste.

Je goûtai à la margarita de Robert (un délice) et déposai ensuite le verre par terre dans un coin de l'ascenseur. J'avais tous les droits, j'étais en fauteuil roulant. Ensuite, j'annonçai à Robert que Marc-André et moi avions le désir incontrôlable de visiter la passerelle.

C'était comme si je venais d'annoncer au père Noël que j'aimais bien recevoir des cadeaux, mais que je m'intéressais encore plus à sa chaîne de montage. Robert était fébrile à l'idée de nous faire visiter les coulisses de « son » *Princess Fantasy*. Il entra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton menant au dixième pont.

De là-haut, la vue sur Gran Cayman Island était tout simplement splendide. Je fis signe à Marc-André de me pousser près du bastingage. L'air était chaud, la brise, parfaite, l'eau, limpide... D'autres navires de croisière étaient amarrés dans le port et tanguaient doucement comme des baleines endormies. Les échos des rires des enfants qui couraient en bas, plus loin sur la plage, nous parvenaient en se mêlant aux cris des mouettes et à un son de clochettes non identifiées – sans doute des souvenirs pour les touristes. D'où nous étions, le vacarme prenait des airs de concert en plein air.

Je cherchai mes amis du regard, mais la foule était dense et, à cette

distance, impossible de distinguer qui que ce soit. J'essayai en vain de ne pas penser à Laurent ; à défaut d'y réussir, je me dis qu'il n'aurait probablement pas aimé cette croisière – pfff, de qui me moquais-je ? Bien sûr qu'il l'aurait aimée. Comme pour que je me sente encore plus coupable, malgré la distance et la foule, j'aperçus Philippe sur la plage qui jouait au ballon avec son fils. Même de loin, pas moyen d'ignorer le potentiel sexy de son torse nu.

Au loin, j'entendis la sirène d'un navire qui s'approchait du port. C'était comme un signal : *Oublie Laurent et Philippe. Focus, Julie, focus.*

Marc-André commençait d'ailleurs à s'impatienter et, au son de la sirène, il reprit les commandes du fauteuil roulant. Robert passa devant nous et nous emmena jusqu'à une porte située à l'avant du bateau. Après que Robert eut tapé un code sur un clavier numérique, prouvant hors de tout doute que nous n'aurions rien pu faire sans lui, nous entrâmes tous les trois sur la passerelle.

Je m'étais imaginé que la salle des commandes aurait, en gros, l'allure d'un cockpit d'avion de ligne. Elle était environ dix fois plus grande. La *baie vitrée* s'étalait en demi-cercle sur toute la largeur du bateau. Les boutons et les leviers, des centaines à ce qu'il semblait, avaient quant à eux un effet hypnotique sur Marc-André. Après les quatre commandes (maximum) qu'il lui fallait maîtriser pour jouer à *Temple Run* sur sa tablette, j'imaginais que, face à cette orgie de manettes, il se voyait déjà en train de faire naviguer le *Princess Fantasy* dans l'espace.

Robert nous présenta au capitaine. C'était un grand homme avec une barbe noire taillée avec un peu trop de soin, le genre de barbe qui disait « je suis moi-même le grand amour de ma vie ». Ma mère l'aurait trouvé « très bel homme ». J'appris qu'il se prénomait Stewart et qu'il détestait se faire appeler *steward* (ce terme désignant un serviteur de basse caste en langage maritime) et, plus important encore, qu'il quittait le poste de commandement pour une bonne heure, le temps d'aller saluer un couple de vacanciers qu'il connaissait bien et qui l'attendait près de la piscine sur le pont supérieur.

– J'espère que je peux compter sur toi pour tout leur expliquer intelligemment, dit-il à Robert d'un ton que je jugeai un peu condescendant.

– Je suis certaine qu'il s'occupera très bien de nous, *Steward*.

Stewart me jeta un regard incertain. Est-ce que je venais de l'insulter ou non ? Mon air innocent sembla le rassurer. De plus, j'étais en fauteuil roulant ; quel odieux personnage oserait douter de la bonne foi d'une pauvre éclopée ?

Dès qu'il eut refermé la porte, je demandai à Robert ce qu'il fallait faire pour actionner la sirène.

– Un son si mélodieux... Est-ce que c'est comme un instrument de musique ? Est-ce que ça prend un cours pour la faire siffler ?

Marc-André soupira. Même lui trouvait que je m'aventurais peut-être un peu trop du côté nunuche. Mais je voulais endormir toute méfiance.

– Non, pas du tout, répondit Robert, trop heureux d'étaler son savoir devant

moi. Il suffit d'appuyer sur un simple bouton.

Il nous guida au milieu de la mer de manettes. Marc-André se dépêcha de le suivre en me poussant devant lui.

Il nous désigna en effet un simple bouton. Depuis ma chaise, je ne pouvais pas voir grand-chose et un détail m'intriguait.

– Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur la plaque en dessous ? Les instructions ?

– Oh, non. Pas besoin d'instructions. Il suffit d'appuyer plus ou moins longtemps pour que le sifflement de la sirène soit plus ou moins long. La plaque, c'est seulement pour dire qu'il est interdit d'actionner la sirène sans raison valable, sous peine d'amende ou d'emprisonnement.

Marc-André se raidit. Quant à moi, j'éclatai de rire.

– Très drôle, Robert. Comme si les navires ne passaient pas leur temps à faire retentir leur sirène rien que pour s'amuser !

Ma remarque froissa le matelot.

– Pas du tout ! Tout est prévu dans le code maritime. On fait deux signaux brefs quand on s'apprête à tourner vers un port, un signal long et un signal court pour demander qu'on ouvre un pont levant, cinq signaux courts quand il y a du danger...

Les sourcils froncés, le jeune matelot énumérait le code maritime comme s'il était en train de passer un examen oral. Marc-André semblait de plus en plus impressionné par le sérieux de Robert et regardait le bouton de la sirène et la plaque qui l'accompagnait d'un air quelque peu hésitant. De peur qu'il brise définitivement le bel élan de mon jeune protégé, j'interrompis Robert.

– Vous vous saluez, entre navires, quand même ? Ils ne vont pas vous enfermer à Guantanamo pour un petit pouet-pouet fraternel ?

– N... non. C'est vrai, les navires se saluent entre eux. On peut probablement considérer que c'est une raison valable.

– Tellement vrai. Faire résonner le bruit d'une vraie sirène, c'est oser établir un vrai contact entre les gens.

– Absolument, répondit Robert avec conviction.

– Quel beau symbole. Délaisser le virtuel, entrer en communication avec autre chose que des singes dans les jeux vidéo... arrêter de se faire dire par sa sœur qu'on est un incapable...

Robert hochait la tête d'un air maintenant incertain en se disant sûrement que mon dernier rendez-vous chez le psy datait d'un peu loin. Marc-André, lui, avait l'air craintif du gars qui a osé grimper à l'échelle, mais qui ne sait plus trop s'il osera se jeter du haut du plongeoir de dix mètres.

– Je parie que ça prend beaucoup de courage pour actionner la sirène la première fois, n'est-ce pas, Robert ?

– Euh... Je ne saurais dire... Je ne l'ai jamais fait...

– Oh ! Tu entends ça, Marc-André ? Robert ne l’a jamais fait. C’est dommage, non ? Il ne pourra jamais se vanter à sa famille et à ses amis d’avoir accompli ce majestueux rituel marin.

J’étais consciente d’exagérer un peu, mais comme on dit, qui n’en beurre pas épais risque de manger du pain trop sec. Je demandai à Robert de prendre le relais de Marc-André derrière ma chaise et de me montrer à quoi servaient les quatre cent vingt-trois autres commandes. Pendant les trois interminables minutes qui suivirent, Robert disserta sur les différents leviers et boutons qui se trouvaient devant nous. J’essayais de laisser du temps à Marc-André pour qu’il se décide, mais celui-ci semblait tétanisé.

Est-ce que j’allais trop loin ? Pauvre Marc-André. À onze ans, il était un peu jeune pour commencer à obéir sans discuter aux quatre volontés d’une femme, surtout une manipulatrice rusée et perfide comme moi. Néanmoins, j’avais vraiment le sentiment d’agir pour son bien. Ne dit-on pas qu’une mère est prête à faire n’importe quoi pour ses enfants ? Je me retrouvais en ce moment dans une posture quasi maternelle, et j’étais très certainement en train de faire n’importe quoi.

Et peut-être que Marc-André avait justement besoin de faire n’importe quoi, lui aussi ? D’ailleurs, actionner une sirène de bateau, ce n’était rien que du délassément de bon aloi. Le garçon ne se le rappellerait pas le jour de ses noces, ou alors il en garderait sûrement un souvenir amusé et nostalgique, j’en étais sûre. En tout cas, il n’y avait sûrement pas de quoi appeler la DPJ. Alors pourquoi ma conscience me tirait-elle autant ?

Robert était en train de m’expliquer que oui, le *Princess Fantasy* possédait des essuie-glaces, mais qu’aucune contravention n’avait encore été glissée sous l’un d’entre eux quand, tout à coup, le premier sifflement retentit.

TUUUUUT !

Robert sursauta. Il regarda d’abord dehors pour voir si aucun nouveau navire n’était en train d’accoster dans le port de Gran Cayman. Je compris qu’il lui semblait impossible que la sirène que nous venions d’entendre soit celle du *Princess Fantasy*.

Je regardai Marc-André dont le sourire trop grand trahissait à la fois sa terreur et son ravissement. Le ravissement l’emporta.

TUUUUUT !

Au second sifflement, Robert comprit enfin ce qui était en train de se passer. Il poussa un cri de belette électrocutée qui me fit pouffer de rire, puis se tourna d’un bloc vers Marc-André. Ce dernier se dépêcha de pousser une troisième fois sur le bouton.

TUUUUUUUUUUUUUUUUUT !

À ce moment-là, je compris quelque chose : le bruit de la sirène est beaucoup plus agréable à entendre quand c’est nous qui l’activons.

La résonance de ce genre de sonnerie était impressionnante. J'en ressentais les vibrations jusque dans mon crâne – sans doute amplifiées par le même mélange de peur et d'exaltation que Marc-André.

– Stooooooooop ! Stoooooooooop ! Arrêêêêêête !

Le choc nerveux avait fait tourner le teint de Robert au vert chemise d'hôpital. Marc-André et moi étions aux prises avec un fou rire qui nous laisserait sûrement une douleur aux côtes pendant quelques jours. Marc-André trouva la force de lever les mains en signe de reddition. Cela ne rassura nullement Robert qui semblait en plein délire névrotique.

Déterminé à empêcher Marc-André de récidiver, il sprinta vers lui. Mais il « s'enfargea dans les fleurs du tapis ». Bon, peut-être pas complètement dans les fleurs du tapis, mais je ne pense honnêtement pas qu'à la vitesse où il allait, j'aurais eu le temps d'enlever mon pied du chemin. Il se retrouva étalé par terre de tout son long avec, à moitié enfoncé dans la narine gauche, le gros orteil de Marc-André qui, en bon vacancier, portait des gougounes.

C'est cette vision burlesque qui attendait Stewart, le capitaine, lorsqu'il fit irruption dans la pièce. La scène n'eut pas l'heur de le réjouir comme elle le faisait pour Marc-André et moi. Pour tout dire, nous en pleurions de rire. Au contraire, nous voir en pleine hilarité le rendit furieux.

– Qu'est-ce que vous avez fait avec la sirène ?

Marc-André ouvrit la bouche, mais je lui fis signe de se taire. Contrairement à ce que j'aurais pensé, je n'étais pas encline à le laisser s'incriminer. C'était étonnant de ma part, mais je me rassurai : *ce n'est pas un réflexe maternel, Julie, mais de la simple décence humaine de base*. Mais depuis quand est-ce que je faisais preuve de décence humaine de base ? J'y réfléchirais plus tard. En attendant, je devais donner des explications.

– C'est Robert, dis-je, essayant de reprendre mon sérieux. Il nous a appris que deux signaux courts et un signal long signifiaient : « Nous n'avions rien d'autre à faire que jouer avec la sirène, ne faites pas attention à nous. »

Pour ce qui était de faire preuve de décence humaine envers Robert, je devrais repasser. Ce dernier était totalement indigné par mes propos.

– Je n'ai jamais rien dit de tel ! s'exclama-t-il. Deux signaux courts et un long, ça ne signifie strictement rien dans le code maritime !

D'indignation, le jeune matelot s'était relevé d'une traite. Mais une moitié d'orteil en pleine narine, ça ébranlait tout de même son homme. Le pauvre saignait du nez.

– Tais-toi, Robert !

Le capitaine était hors de lui.

– Mes amis m'ont rapporté qu'on avait volé deux bouteilles de Laurent Perrier dans leur cabine aujourd'hui, et quelqu'un t'a vu en sortir avec, surprise, *deux bouteilles de Laurent Perrier* ! Et maintenant, quoi ? Tu

permets aux passagers de déconner avec la sirène ?

Robert avait *volé* du champagne pour m'en offrir une bouteille ? Il devait être moins épris que je le croyais, sinon il m'aurait donné les deux bouteilles. Le capitaine du *Princess Fantasy*, quant à lui, ne savait plus où donner de la tête tellement il avait de motifs de fureur.

– Vous allez tous devoir vous expliquer à la police maritime ! Et toi aussi, mon petit gars, ajouta-t-il en pointant Marc-André d'un doigt vengeur. Ça n'est pas parce que tu n'as pas l'âge de raison que je vais me montrer compréhensif.

Dans l'énervement, la casquette de Stewart s'était déplacée sur sa tête et était maintenant bien calée sur le côté. Exit le bellâtre sophistiqué. Avec sa barbe noire et son visage tout rouge, Stewart avait à présent tout du sosie du capitaine Haddock. Mon regard croisa celui de Marc-André et le fou rire nous reprit.

– Assez ! s'exclama Stewart, au bord de l'apoplexie. Il saisit son téléphone, sans doute pour contacter les autorités compétentes.

Soudain, nous avions fini de rire. Je me raclai la gorge. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir dire à Sarah et Pierre ? Un bruit long, profond et rauque m'empêcha de m'attarder là-dessus.

TUUUUUUUUUUUUUUUT !

Robert et Stewart regardèrent Marc-André.

– Je n'ai touché à rien ! s'écria ce dernier.

TUUUUUUUT ! TUUUUUUT ! TUUUUUUT !

Le son provenait d'un peu plus loin. Nous nous précipitâmes aux fenêtres, moi en roulant, les autres en courant.

À tour de rôle, les six navires amarrés au port de Gran Cayman faisaient retentir leurs sirènes dans ce qui commençait à ressembler à une version maritime de *Frère Jacques*. En bas, touristes et insulaires commençaient à applaudir.

Après que tous les bateaux se furent fait entendre une fois, le silence se fit. Le navire juste à côté du *Princess Fantasy* fit entendre un petit « tut » qui ressemblait à un bruit de klaxon poli destiné à un automobiliste qui n'a pas vu que la lumière rouge est passée au vert.

– Je pense que c'est à votre tour, capitaine, prévint Marc-André d'un air un peu trop innocent pour l'être vraiment.

Le capitaine était dans une situation inconfortable. S'il se joignait au concert de sirènes, il devrait renoncer à nous punir pour l'avoir amorcé. S'il refusait d'y participer, il passait pour un pisse-vinaigre qui n'avait aucun sens du plaisir et de la communauté. À sa décharge, il n'hésita qu'une demi-seconde. Ensuite, il courut comme un gamin vers le bouton de la sirène et un long TUUUUUUUUT enthousiaste retentit dans tout le port. Le signal de départ

était donné pour une cacophonie festive en bonne et due forme.

Les sirènes des navires se firent aller pendant une bonne quinzaine de minutes. En bas, la foule était en liesse. C'était aussi exotique que de voir s'accoupler des calmars géants, sinon plus.

D'autres membres de l'équipage s'étaient joints à nous sur la passerelle. Ça riait et ça se tapait dans le dos à qui mieux mieux.

Je m'extirpai du fauteuil roulant. Mon pied ne m'élançait presque plus et j'en avais marre d'être assise au milieu de la fête. Je sortis la bouteille de Laurent Perrier de mon sac de plage et allai la remettre au capitaine.

– Vous direz à vos amis que Robert tenait à conserver leur champagne à la température parfaite. Je suis sûre qu'il leur donnera l'autre bouteille sitôt qu'ils en feront la demande.

Le matelot épiait la scène d'un air angoissé. Stewart saisit la bouteille en fronçant les sourcils. Puis, il la tâta d'un geste qui me surprit par sa sensualité, avant de l'ouvrir prestement d'un tour de poignet.

– Champagne pour tout le monde ! s'écria-t-il, déclenchant de multiples hourras dans la pièce. Robert, va chercher l'autre bouteille, sinon on va en manquer. Et apporte de l'eau pétillante et de la grenadine pour le petit.

Robert se précipita pour obéir aux ordres de son capitaine, d'autant plus enthousiaste qu'il avait compris que celui-ci avait abandonné toutes les charges contre lui.

Il n'y avait pas à dire, les sirènes faisaient vraiment perdre la tête aux hommes.

8.

Une demi-heure plus tard, je prenais (enfin !) tranquillement le soleil sur le pont supérieur. C'était la première fois que je l'explorais et, je devais l'avouer, l'endroit était magnifique. Au sommet du navire, ce pont formait un anneau au centre duquel on pouvait voir tous les étages intérieurs du *Princess Fantasy* et la grande piscine tout en bas. Des palmiers nous entouraient et projetaient leur ombre autour des quelques bassins, sans parler du fait que nous avions accès au plus beau bar du navire.

J'étais justement allongée sur une chaise près du bar, une piña colada bien froide à portée de la main, et Sarah m'étais de la crème solaire dans le dos sous l'œil intéressé de la plupart des mâles qui traînaient autour de la piscine. Ça paraissait que les trois Australiennes et leurs microbikinis n'étaient pas dans le coin pour monopoliser toutes les œillades.

Après le retentissement de la sirène, Sarah et Pierre étaient rentrés de Gran Cayman, comme environ les trois quarts des occupants du navire. Semblait-il que quand la sirène d'un navire retentit dans un port, ça peut vouloir dire que le bateau est sur le point d'appareiller. Lorsqu'elles avaient entendu l'appel du *Princess Fantasy*, plusieurs personnes n'avaient pas voulu courir de risque et étaient revenues sur le bateau.

Apparemment, l'équipage, occupé à préparer le Grand Bal du capitaine du soir même, aurait préféré ne pas se retrouver avec une foule de passagers désœuvrés sur les bras. Moi, j'avais trouvé le grand rassemblement du troupeau très rigolo.

– D'après moi, dis-je à Sarah, le capitaine n'a pas distribué suffisamment de champagne à ses troupes pendant le concert de sirènes, c'est tout.

Après avoir terminé la deuxième bouteille – que Robert avait été récupérer on ne savait trop où –, Stewart avait décidé que tout le monde avait assez bu. C'était sans doute une décision prudente (ou chiche, puisque le capitaine n'avait ouvert que les bouteilles qui ne lui appartenaient pas), mais elle n'avait pas eu l'heur de plaire à ceux qui étaient arrivés sur la passerelle sur le tard.

– Quand je pense que Marc-André a eu la permission d'actionner la sirène ! s'exclama Sarah. Il a *adoré* ça.

Et moi, j'avais *adoré* notre air innocent, à Marc-André et à moi, lorsque nous avions raconté une version quelque peu modifiée de notre aventure à ses parents. J'en rajoutai une couche.

– Tu vois, aussitôt que j'ai entendu les sirènes, j'ai eu le réflexe de l'emmener sur la passerelle. Qui refuserait de permettre à un enfant de l'actionner ? Dans les avions, on leur fait bien visiter le cockpit.

Sarah me regardait avec admiration.

– Tu sais que Marc-André a demandé à son père de lui faire visiter Gran Cayman, après tout ? Je ne sais pas si c’est cette histoire de sirène, mais on dirait qu’il a envie de faire des découvertes aujourd’hui.

J’espérais que, dans son enthousiasme, Marc-André ne ferait pas trop de bêtises sur Gran Cayman – du genre, voler un petit commerce.

– En tout cas, Pierre aussi t’a trouvée géniale, renchérit Sarah.

– Ton fils est pas mal brillant, lui aussi. D’ailleurs, il devient de plus en plus doué à son jeu vidéo.

– Ah oui ? Wow ! Je lui dirai de me montrer ça.

– Attends-toi à être impressionnée.

Sarah posa la bouteille de crème solaire près de ma chaise et regarda autour d’elle.

– As-tu vu Fanny cet après-midi ? Elle est rentrée avant nous et je ne l’ai pas croisée en revenant sur le bateau.

– Oui, elle courait derrière les trois blondinettes antipathiques.

– Elles sont un peu m’as-tu-vu, admit Sarah, mais Fanny est tellement heureuse d’avoir eu le courage de les approcher.

Je haussai les sourcils.

– Si ça ne t’embête pas que ta fille fréquente des poupées superficielles qui vont sûrement mourir dans la quarantaine d’une overdose de coupe-faim...

– Madame s’occupe de mon fils quelques heures à peine et ensuite elle se prend pour Super Nanny ?

Sarah blaguait. Elle était de fort bonne humeur. Elle s’allongea langoureusement sur la chaise à côté de la mienne en faisant descendre son chapeau sur ses yeux.

– J’adooore le *Princess Fantasy*. Tu sais que Pierre et moi, on a baisé toute la nuit ?

Je m’étouffai avec une gorgée de piña colada.

– Quoi ? Vous aussi ?

Nathalie avait manifestement tout raconté à Sarah parce que celle-ci ne me demanda pas de qui je parlais.

– Bon, j’exagère, on n’a pas baisé *toute la nuit*, mais disons que le roulis du bateau nous a inspirés...

– Quel roulis ? On ne sent presque rien.

J’espérais que mon dépit ne s’entendait pas trop, mais je n’y croyais pas vraiment.

– Si tu étais à deux dans ton lit, tu verrais qu’on le sent *juste assez*.

Elle le faisait exprès ou quoi ?

– Merci de me rappeler que je suis en chicane avec Laurent.

– OK, désolée... Oublie le roulis. Disons que ça aide aussi que nos enfants ne soient pas dans la chambre juste à côté et qu'on n'ait pas constamment l'impression qu'ils vont entendre chaque craquement du lit ou chaque exclamation un peu forte.

– Trop de détails !

Sarah était perdue dans sa rêverie érotique et se foutait pas mal de ma frustration. Je la comprenais. J'inflige souvent le même traitement à mes interlocuteurs.

– Tu sais que Pierre s'est fait vasectomiser le mois dernier ? demanda-t-elle.

– Ah, ah ! Je peux donc l'appeler Casse-Noisette ?

– Sois gentille, il était tellement misérable à se trimbaler avec un sac de petits pois congelés entre les jambes pendant trois jours. Enfin bref, il faut mettre des condoms pour les trois prochains mois, en attendant d'être certains qu'il n'y a plus de spermatozoïdes qui traînent dans la région des couilles. Et figure-toi qu'on ne s'attendait tellement pas à des vacances romantiques qu'on avait oublié d'en apporter. J'ai dû courir en acheter en catastrophe hier soir à la pharmacie du bateau.

– Tu aurais dû envoyer Pierre, dis-je. Comment se fait-il que ce soit toujours nous, les femmes, qui nous occupons de la contraception, même quand c'est *leur* pénis qui est concerné ?

Sarah ricana.

– Impossible de faire sortir Pierre de la cabine. Il souffrait d'une enflure un peu trop voyante dans la région de l'aîne.

Je rigolai à mon tour.

– Le pharmacien va penser qu'on est un beau groupe d'obsédés.

– Sauf toi, répondit Sarah d'un ton un peu trop enjoué pour que j'apprécie vraiment sa blague.

– Ouais, c'est ça, retourne encore le couteau dans la plaie.

Sarah, le chapeau toujours sur les yeux, chercha mon bras pour le serrer en guise d'excuse, mais je me retournai sur ma chaise pour lui tourner le dos. Sa remarque m'avait plongée dans une humeur exécrationnelle et j'assumais complètement.

Après l'épisode de la sirène, j'avais de nouveau essayé d'appeler Laurent. J'étais certaine qu'il trouverait mon aventure hilarante et je voulais partager mon euphorie avec lui. Encore une fois, aucune réponse.

Mon hypothèse d'un rapprochement avec Jacinthe ne voulait pas me sortir de la tête. Et si Laurent profitait de mon absence pour remuer son ancienne flamme et voir si quelques braises n'y rougeoyaient pas encore ? J'imaginai déjà leur conversation. Les deux tourtereaux en (re)devenir seraient dans notre

maison, à Laurent et à moi, assis langoureusement sur *mon* divan, à se réchauffer les sens devant *mon* feu de foyer et à se diluer les inhibitions avec *ma* vodka. La trahison serait totale. Ils se feraient des blagues sur l'ancien temps, riraient à gorge déployée. Jacinthe prétexterait la chaleur pour exhiber vulgairement son décolleté. Laurent, ensorcelé comme un pauvre idiot à la vue de ces attributs éminemment maternels, lui prendrait la main. Un courant électrique puissant (mais pas assez fort pour les faire griller, malheureusement) les traverserait.

– Quand serais-tu prête à avoir un enfant, Jacinthe ? demanderait Laurent d'une voix rauque.

– Un enfant avec toi, Laurent ? *Tu sais bien que j'ai toujours été prête...*

D'accord, tout ça ne se passait que dans mon imagination, mais quelle salope, cette Jacinthe, tout de même ! Et qui sait si mon imagination n'était pas en harmonie avec la réalité, pour une fois ?

J'étais d'autant plus frustrée que les récits d'amour torride de mes deux amies me donnaient envie d'y être téléportée, devant ce feu de foyer, avec Laurent.

J'entendis Sarah qui remuait sur sa chaise. C'était ridicule de ma part de me fâcher contre elle, surtout que j'avais envie de m'apitoyer un peu sur mon sort en prenant son oreille attentive comme confessionnal. Je me couchai sur le dos en abaissant moi aussi mon chapeau sur mes yeux. Le soleil était resplendissant et j'étais à l'endroit idéal pour en profiter, ça, je ne pouvais pas le nier. Mais ce n'était pas un feu de foyer.

– Aussi bien l'avouer, dis-je en direction de Sarah, telle que tu me vois-là, j'ai vachement envie de baiser.

Sarah s'étouffa, mais le bruit qu'elle produisit était étrange. Profond. Grave. *Masculin*.

Je soulevai mon chapeau pour voir si tout allait bien. Tout n'allait pas bien. Je me redressai brusquement. Philippe était assis à la place de Sarah et c'est donc lui qui avait reçu ma confession impudique en pleine tronche. Impossible d'en douter : il était rouge comme la crête d'un coq qu'on aurait sommé de se présenter au poulailler. Quant à Sarah, nulle trace de mon amie qui avait dû se sauver pendant que j'étais occupée à vivre ma crise de jalousie mentale. J'étais donc seule avec Philippe après lui avoir fait une proposition indécente.

Je me sentais un peu trop dénudée, aussi bien mentalement que physiquement. J'aurais volontiers troqué mon maillot de bain contre un habit de plongeur sous-marin, mais n'en ayant pas sous la main, je me drapai dans une serviette. Je tentai de dissiper le malaise.

– Je suis désolée ! dis-je en esquissant un sourire plutôt faiblard. Ce n'est pas ce que...

– Non, non ! Ce n'est rien. Je comprends tout à fait que...

Nous bégayions comme les deux héros d'une comédie romantique de série B. En fait de dissipation de malaise, on avait vu mieux. Contre toute attente, Philippe parvint à empirer la situation.

– Je venais te demander de me réserver une danse ce soir.

– Une danse ? Quel genre de danse ?

« *Quel genre de danse ?* » *Quelle imbécile tu es, Julie !* Avec ma question stupide, Philippe allait peut-être penser que je l'accusais de faire référence à une danse lascive ou quelque chose qui impliquait un poteau quelconque. Zut ! Je venais de me mettre des images inappropriées en tête. Mais Philippe précisa vite son offre.

– Eh bien... Ça va être le Grand Bal du capitaine et, hum ! il paraît que c'est *la* soirée à ne pas manquer sur le *Princess*... Mais peut-être que ce n'est pas une bonne idée...

– Non ! Pas du tout ! Au contraire !

Oh, merde. Dans mon soulagement, j'étais beaucoup trop enthousiaste. Qui sait ce que Philippe allait maintenant s'imaginer, surtout après ma déclaration précédente de fille en rut ? J'essayai de préciser ma pensée, ce qui était très difficile étant donné qu'elle m'échappait à moi-même.

– Mais je ne veux pas dire que..., commençai-je.

– Non, non... Je comprends très bien ce que..., poursuivit-il.

Cette manie que nous avions de ne pas terminer nos phrases était très ennuyeuse. Elle mettait en relief ce qu'il fallait bien appeler notre attirance mutuelle – parce que bon, il venait tout de même de me proposer une danse à laquelle je n'avais pas dit non. Du moins pas encore.

D'ailleurs, est-ce que j'allais dire non ? À une toute petite danse ? Après tout, j'étais en vacances, et toute seule, puisque que mon amoureux officiel avait refusé de m'accompagner. Toute seule pour l'incontournable Grand Bal... C'était d'une tristesse infinie, non ?

Philippe me regardait avec un mélange d'espoir et d'inquiétude. J'adorais cet air vulnérable. Mais les secondes passaient, le malaise revenait en force et je réalisai que mon prince charmant accidentel attendait ma réponse.

Je fus sauvée du pied du mur par l'arrivée de Fanny. L'adolescente se promenait avec une serviette enroulée sur la tête. Une nouvelle mode chez les Australiennes ? Mais ses yeux rougis laissaient croire qu'il s'agissait d'autre chose.

Fanny examina Philippe d'un air peu amène, avec le genre de regard qu'on pose sur une limace qui a profité de la nuit pour se traîner jusque sur le guidon de notre bicyclette. *Toi, tu n'as rien à faire ici.* Philippe comprit le message. Il me sourit et s'éloigna en disant qu'il devait rejoindre son fils dans la piscine. Je soupirai. En plus de tout le reste, il comprenait les femmes.

– Est-ce qu'on peut aller dans ta cabine ? me demanda Fanny en vérifiant,

d'un geste nerveux, que sa serviette tenait bien.

J'acquiesçai et lui fis signe de me suivre. Fanny restait muette. Pendant que nous descendions les escaliers, j'essayai d'en savoir plus.

– Tu veux que je te coiffe pour le bal de ce soir ? Je ne suis pas super douée, mais au moins, j'ai amené mon fer plat...

– Non.

Son ton était plutôt sec pour quelqu'un qui avait, du moins, je le supposais, besoin d'aide.

Si c'était comme ça, je me tairais, c'est tout. Voir si j'allais me forcer pour entretenir la conversation avec une semi-adulte qui m'avait tout à fait ignorée jusque-là ! Je ne la relançai pas. Curieusement, elle sembla reconnaissante et m'adressa même un petit sourire. Je devrais poser la question à Sarah. Est-ce qu'établir le contact avec un ado, ça voulait dire ne rien lui dire ?

Une fois entrée dans la cabine, Sarah s'apprêta à enlever la serviette. Juste avant, elle me jeta un regard suppliant.

– Tu ne dis rien à ma mère, OK ?

Je réfléchis quelques instants.

– J'imagine que tes problèmes de cheveux ne sont pas liés à une quelconque consommation de drogue ?

– Non ! s'exclama-t-elle d'un air offusqué.

– Alors je ne vois pas pourquoi je lui en parlerais.

Fanny hocha la tête. Au pire, si l'adolescente avait fait une connerie du genre se raser le crâne, je n'aurais besoin de rien dire à personne. Ses parents s'en rendraient compte tout seuls.

Elle ôta la serviette. En voyant ce qu'il y avait dessous, je me dis qu'après tout, elle *devrait* peut-être se raser le crâne. La magnifique chevelure rousse de Fanny était devenue verte.

– C'est, euh ! très mignon, avançais-je d'un ton pas du tout convaincu.

– C'est horrible, tu veux dire !

Fanny renifla. Une grosse larme roula sur sa joue. Avoir les cheveux verts et les yeux et le nez rougis n'avantage absolument personne. Elle avait l'air d'une fille qui se serait fait larguer en plein défilé de la Saint-Patrick. Je ne pus retenir un petit rire. Fanny se mit à pleurer de plus belle.

– Je pensais que tu m'aiderais !

Elle saisit sa serviette et tenta tant bien que mal de la remettre sur ses cheveux en même temps qu'elle se levait pour sortir de ma cabine.

Je me levai à mon tour pour la retenir.

– Fanny, assieds-toi. Ce n'est rien. Je vais aller chercher de la teinture à la pharmacie du bateau et on va régler ça en trente minutes.

Fanny se rassit et renifla, à la fois penaude et fâchée.

– Je les déteste !

– Qui ça ?

Je me rappelai qu'à l'âge de Fanny, je détestais pas mal tout le monde. Mes parents, mes profs, les chasseurs de crocodiles, les crocodiles eux-mêmes...

– Les Australiennes !

Oh ! Les Australiennes. J'étais ravie. Je sentais que j'allais avoir droit à du potin bien juteux.

– Je voulais être blonde, moi aussi. Je m'imaginai que...

Elle hésitait, embarrassée.

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Je comprenais très bien que l'adolescente souhaitait plus que tout s'intégrer au groupe de touristes et que, ses efforts restant vains, elle avait pensé que si elle adaptait son apparence à la leur, les autres filles l'accepteraient davantage. *Fake it 'til you make it*, comme ils disent.

Je tapotai le bras de Fanny et m'adressai à elle d'un air grave.

– Tu sais ce qui te manque pour t'intégrer à cent pour cent aux Australiennes ?

– Quoi ?

– Une lobotomie.

Fanny rit mais renifla de plus belle.

– « M'intégrer à cent pour cent. » Ça sonne encore pire quand c'est toi qui le dis ! Je me sens vraiment ridicule !

– Mais non ! Tu n'es pas ridicule. Enfin, peut-être un peu, mais tu n'es pas la seule à l'être. Ça m'est arrivé de faire semblant d'aimer la réglisse noire pendant un an pour pouvoir me tenir avec une fille qui en grignotait entre les cours. Et je vais te dire que quand tu n'aimes pas la réglisse noire, en manger, c'est un vrai supplice.

Fanny me jeta un coup d'œil hargneux.

– Tu avais quoi, huit ans ? Moi, j'en ai seize. C'est pas mal plus pathétique.

– J'étais à l'université.

Fanny laissa échapper un rire incrédule.

– Crois-moi, j'aimerais vraiment être en train d'inventer cette histoire-là pour te rassurer. Mais non, c'est vrai à cent pour cent. Cette fille-là n'est jamais venue me parler. Elle m'avait trouvée tout à fait pathétique de l'imiter, et en plus, il paraît que je ne mangeais pas la *bonne sorte* de réglisse.

Cette fois-ci, Fanny y alla d'un rire bien franc. Je me félicitai une énième fois d'être aussi douée pour mentir. S'il avait été ici, Laurent n'aurait pas été dupe ; il me connaissait trop. Mais je songeai qu'il me féliciterait de mettre

mon « don » au service d'une bonne cause... pour une fois.

J'essayai d'oublier Laurent et de me concentrer sur Fanny. Je réalisai que je ne savais pas encore vraiment comment il se faisait que ses cheveux aient viré au vert. Je lui posai la question et elle m'avoua que c'étaient les Australiennes elles-mêmes qui lui avaient teint les cheveux. Il y avait manifestement eu fausse manœuvre.

En voyant le résultat, Fanny avait été catastrophée. Mais elle avait été encore plus blessée en constatant que les trois filles étaient mortes de rire et ne faisaient rien pour la consoler ou la retenir dans leur cabine pour essayer d'arranger les choses.

J'étais triste que les rêves d'amitié de Fanny soient tombés à l'eau, mais je me réjouissais de voir mes préjugés confirmés. Elles étaient odieuses, ces filles, je le savais !

– De toute façon, poursuivit Fanny d'un ton amer, je ne pourrai jamais leur ressembler. Elles passent leur temps à se mettre de l'huile à bronzage et à se pavaner au soleil, et moi, je dois mettre de la crème solaire FPS 45 en plus de rester à l'ombre, sinon je cuis.

J'aurais pu dire à Fanny que la chimie entre les gens ne dépend pas de l'huile à bronzage, ou qu'elle devait rester fidèle à elle-même, découvrir sa force et sa beauté intérieure et rechercher des amis qui l'apprécieraient pour ce qu'elle était. Mais c'était à ses parents de faire ça. Je n'étais pas sa mère, alors j'allais m'occuper uniquement de son apparence.

– On laisse tomber la teinture, annonçai-je. On va aller au salon de coiffure.

– Il y a un salon de coiffure sur le bateau ?

– Ma chère, il y a *tout* sur le *Princess Fantasy*.

– Ils vont pouvoir m'arranger les cheveux ?

– T'arranger les cheveux ? Ils vont les rendre tout simplement somptueux. Et ce soir, ajoutai-je d'un trait en me surprenant moi-même, je vais te prêter ma robe Max Mara – si ça se trouve, elle t'ira mieux qu'à moi. Au bal, tu vas être à couper le souffle.

Fanny m'adressa un sourire radieux. Une chaleur bizarre m'envahit. J'étais émue, ou quoi ? Je pris des notes mentales : pour aider une ado en difficulté, l'emmener chez le coiffeur. Et lui prêter sa robe la plus chère.

Je songeai alors à une autre manière de réconforter Fanny. J'enroulai soigneusement la serviette autour de sa tête pour cacher ses cheveux, puis, j'appelai Robert à la cabine.

– Tu vas escorter cette belle jeune femme au salon de coiffure et donner ceci au styliste, dis-je au garçon en lui mettant dans la main un papier sur lequel j'avais noté des ordres très stricts sur le genre de couleur qu'il faudrait lui appliquer (surtout pas blond).

Robert était fou de joie à l'idée de me rendre service et Fanny était folle de

joie à l'idée de passer quelques minutes en tête à tête avec le beau matelot.

Sitôt qu'ils furent partis, j'allai faire un tour à la pharmacie. Je constatai qu'il y avait vraiment *tout* sur le *Princess Fantasy*. J'en étais enchantée.

Après avoir réglé le cas de Fanny, je pouvais maintenant m'occuper des Australiennes.

Pour mener à bien la vengeance de Fanny, je passai par le salon de coiffure afin que l'adolescente me donne le numéro de cabine de ses trois Némésis.

Je trouvai la fille de Sarah en train de se faire traiter aux petits oignons, non seulement par la coiffeuse, mais aussi par Robert. Installé près d'elle sur un tabouret, il buvait littéralement ses paroles. Je l'avoue, j'étais quelque peu insultée que mon jeune prétendant ne me soit pas resté fidèle jusqu'à la mort, surtout au profit d'une fille qui avait la tête couverte d'une pâte brunâtre. Même si Fanny était très mignonne, aucune femme n'apparaît jamais sous son meilleur jour pendant une teinture. Mais Fanny n'avait pas l'air emballée du tout par l'enthousiasme de Robert. Je compris mieux lorsque, me voyant arriver, elle m'accueillit en disant :

– Tiens, Julie. Robert me posait justement plein de questions sur toi. Tu pourras lui dire toi-même quel est ton film préféré et ton parfum fétiche.

Robert rougit jusqu'à la racine. Je levai les yeux au ciel et, sans prendre la peine de relever la remarque de Fanny, je lui demandai quel était le numéro de cabine des Australiennes. Elle refusa de me le dire.

– Pas question que je m'humilie encore plus en envoyant quelqu'un régler mes problèmes à ma place.

J'adressai un regard tendre à mon matelot favori.

– Cinq cent trois, répondit immédiatement celui-ci.

Je quittai prestement le salon de coiffure, poursuivie pendant quelques foulées par les échos de la colère de Fanny envers ce traître de Robert.

Arrivée devant le 503, je frappai à la porte. Je ne m'attendais pas à avoir de réponse ; les trois filles devaient certainement être en train de prendre le soleil sur le bord d'une des huit mille piscines du navire, ce qui rendrait mon plan impossible à réaliser.

Je m'inquiétais pour rien. La nymphette alpha du groupe, sans doute Kiki, m'ouvrit la porte. Elle portait un peignoir Chanel. Les Australiennes avaient manifestement des produits de luxe. Je souris ; ça augurait bien pour le reste.

Kiki ne me rendit pas mon sourire.

– Puis-je vous aidééér ?

Elle s'était adressée à moi en français, sans doute pour étaler sa culture. Eh bien, moi, j'étais ma mauvaise foi. Je la fis répéter sa question en feignant de ne rien comprendre, puis je reniflai en prenant mon air le plus condescendant.

– On dit : « Puis-je vous aider, Julie ? » dis-je en appuyant sur chaque mot. On dit aussi : « Nous sommes trois enfoirées et nous n'avons aucune classe. »

– Je vous demande pardon ?

La belle Australienne n'avait peut-être pas compris chaque mot, mais je voyais à son sourire hypocrite qu'elle avait tout à fait saisi ce que je voulais dire. J'optai pour la stratégie du vendeur d'encyclopédie. Je mis un pied dans l'entrebâillement de la porte et, obligeant Kiki à se pousser du chemin par un langage non verbal sans équivoque, j'entrai dans la cabine.

Les Australiennes se préparaient manifestement à aller prendre un bain de soleil. Elles étaient déjà en maillots, des modèles que je ne les avais pas encore vues porter, mais qui étaient tout aussi microscopiques que les précédents. J'étais certaine que même si on rassemblait tous leurs bikinis pour les coudre ensemble, il n'y aurait pas assez de tissu pour fabriquer un manteau décent à un caniche nain.

En me voyant, les deux autres filles eurent au moins l'honnêteté de rougir.

– *Listen, we're sorry...*

– *It was only meant as a joke...* C'était seulement *one small* blague...

Je les interrompis d'un mouvement sec de la main. Sans attendre qu'elles recommencent à s'excuser ou qu'elles réalisent qu'à trois, elles étaient assez fortes pour me jeter hors de leur cabine, je leur livrai un sermon enflammé. Tout y passa : comment osaient-elles se moquer d'une fille plus jeune qu'elles, qui les admirait tant, qui ne rêvait que d'avoir la chance d'être leur amie ? Comment pouvaient-elles même se regarder dans le miroir après avoir brisé la confiance et l'estime de soi d'une enfant ? (Oui, à seize ans, Fanny était encore une enfant.) Ne se souvenaient-elles pas des adolescentes timides et avides de reconnaissance qu'elles-mêmes avaient sûrement été ? Et blablabla, et blablabla.

Je m'exprimais en français, je parlais très vite, et je voyais à leur air ahuri que les filles ne comprenaient pas la moitié de ce que je leur racontais. Dans les faits, je me fichais éperdument de leur faire la morale. Tout ce que je voulais, c'était les étourdir suffisamment pour mener mon projet principal à bien.

Après une dernière tirade sur la nécessité de bâtir une solidarité féminine intergénérationnelle, je conclus brusquement mon discours :

– Enfin, vous voyez ce que je veux dire, les filles. *Hasta la vista*, je passe aux toilettes et j'y vais.

Profitant du choc provoqué par mon comportement saugrenu, j'entrai dans leur salle de bains et je verrouillai soigneusement la porte.

Je fis ce que j'avais à faire, ce qui me prit trois secondes. Puis j'attendis quelques minutes et je tirai la chasse. J'adressai une mini-prière d'excuse au dieu de l'eau gaspillée. Avant de sortir, je remarquai la présence d'Amélie-la-mouche qui se baladait sur le miroir des Australiennes. Bien sûr, je me doutais qu'il ne pouvait pas s'agir chaque fois de la même mouche, mais l'idée avait fini par me plaire. Et m'imaginer qu'Amélie jouait à l'espionne à un endroit

aussi stratégique me plaisait aussi.

– Tu me raconteras tout, lui murmurai-je d’un ton de conspirateur.

Je sortis des toilettes et retraversai la cabine sous le regard toujours ébahi des trois filles. Je sortis en leur adressant un large sourire et en leur souhaitant une bonne séance de bronzage.

Kiki me rattrapa sur le pont.

– *Listen*, Jioulie.

J’étais à la fois surprise et agacée qu’elle me retienne. Ne pouvait-elle pas juste laisser la nature suivre son cours ? Je fis mine de continuer ma route, mais elle insista.

– Ruby, Lily et moi sommes *sincerely* désolées.

Kiki, Ruby et Lily ?

– Franchement, dis-je en faisant la grimace, faire entrer une « Fanny » dans votre groupe, ça n’aurait pas coûté grand-chose.

Kiki hocha la tête.

– Vos paroles très *real* nous ont fait réaliser que nous avons été vraiment *uncool* avec elle.

Je n’aurais pas pu me souvenir de la moitié des paroles très *real* que je leur avais tenues sous le coup de l’adrénaline, mais j’étais néanmoins flattée d’avoir produit mon petit effet.

– *Please*, poursuivait Kiki, transmettez-lui nos excuses. Ce soir, au Grand Bal, nous essaierons de nous faire pardonner.

Je cherchais le sarcasme dans son ton et dans ses yeux, mais il n’y en avait réellement aucune trace. Kiki était vraiment sincère.

C’était dommage.

Ma vengeance semblait maintenant superflue et même vicieuse. Pour bien faire, il faudrait que je retourne dans la salle de bains des Australiennes pour reprendre ce que j’y avais laissé. J’allais le faire, je le jure, mais Kiki me fit un gros câlin qui me laissa à mon tour complètement tétanisée. Le temps que je reprenne mes esprits, elle était déjà rentrée dans sa cabine et moi, je n’avais plus tellement d’énergie pour y retourner faire un *mea culpa*.

À bien y penser, les filles regrettaient peut-être leur geste *en ce moment*, mais qui disait que, dans cinq minutes, elles ne seraient pas déjà en train de rigoler en repensant aux cheveux de Fanny ? Pire : qui sait si elles n’étaient pas des menteuses aussi douées que moi ? Leurs excuses avaient *l’air* sincère, mais qui pouvait vraiment être sûr de leur franchise ? Certainement pas moi !

Surtout, il n’y avait rien que je détestais davantage que faire des *mea culpa*.

TUUUUUUUUUT !

Pour la énième fois, cette maudite sirène me fit sursauter. Mais son sifflement m’apparaissait plus doux depuis que Marc-André et moi avions

dompté la bête. Les raisons pour lesquelles on la déclenchait me restaient cependant toujours aussi opaques. Le concert de sifflets avait-il ôté toutes ses inhibitions à Stewart ? À moins qu'il ne soit en train de rappeler aux passagers qui traînaient encore sur Gran Cayman de venir se préparer pour le Grand Bal du capitaine ? En tout cas, ce qu'elle semblait me dire, à moi, c'est : *Oublie les Australiennes et dégage de là, ma belle !*

L'appel tombait à point, j'étais morte de faim et il me semblait avoir vu en chemin une machine distributrice de barres de chocolat.

Pour le reste, adviennent ce qu'il pourra ! comme disent les kangourous.

Prenant place sur une immense terrasse à l'avant du bateau, animé par un orchestre qui ne réinventait rien mais dont les musiciens, des Cubains, étaient tout simplement beaux à se pâmer, peuplé des membres de l'équipage qui servaient des *drinks* élaborés aux touristes du *Princess Fantasy* qui, eux, étaient plus chics les uns que les autres, le Grand Bal du capitaine était effectivement pas mal grandiose.

Au grand étonnement de mes amis, le capitaine vint m'inviter à ouvrir le bal avec lui. Je demandai la permission à ma cheville qui, désenflée, ne dit pas un mot et donc consentit.

Pendant que nous dansions, Stewart me glissa à l'oreille que le concert de sirènes deviendrait sûrement une tradition dans le port de Gran Cayman.

– Mais je ne veux plus vous voir sur la passerelle, me susurra-t-il d'un ton faussement menaçant. Vous êtes trop dangereuse.

Je ris et lui fis la promesse solennelle de me tenir tranquille. D'autres couples venaient progressivement nous rejoindre sur la piste de danse, dont Sarah et Pierre, et Nathalie et Sébastien. Stewart savait se débrouiller sur une piste de danse, mais j'étais douloureusement consciente qu'il prenait la place qui revenait naturellement à Laurent. Je m'ennuyais de lui. En fait, je faisais plus que m'ennuyer. Je regrettais que nous nous soyons quittés sur une dispute. Je me trouvais bien maligne et sûre du bienfondé de ma décision au moment du départ, mais ce sentiment m'avait bel et bien quittée au fil de la croisière. Peu encline à me culpabiliser à cent pour cent, j'en voulais aussi à Laurent de m'avoir laissée partir comme ça. Et ce, d'autant plus que je n'avais pas encore réussi à le joindre au téléphone. Quel sans-cœur ne répondait pas aux appels de sa copine pendant trois jours ? Il n'était pas mort de chagrin dans notre appartement, tout de même ? Ou déménagé chez Jacinthe ?

Je regardai autour de moi pour me changer les idées.

Marc-André était de retour sur sa tablette numérique, mais pas tout seul pour autant. Il était en train de donner des trucs à un garçon de son âge, qui semblait épaté. Je souris en me disant qu'il ne pourrait plus garder son petit secret bien longtemps.

Avec ma robe Max Mara qui, comme je l'avais prédit, lui allait mieux qu'à moi, Fanny était resplendissante. Il ne restait plus un seul reflet vert dans ses cheveux qui avaient repris une belle teinte rousse. En outre, ils étaient coiffés avec un petit quelque chose de plus qui s'appelait du savoir-faire (et qui m'avait coûté la peau des fesses). En fait, Fanny était si *glamour* que les trois Australiennes l'avaient prestement enlevée et assise à leur table, espérant sans doute que son charme et sa fraîcheur rejaillissent sur elles. Ha, ha ! À leur tour de vouloir s'intégrer !

Parlant des trois Australiennes, rien d'anormal de ce côté-là. Riri, Fifi et Loulou, comme je les avais rebaptisées mentalement, ne semblaient pas avoir succombé au piège que j'avais laissé dans leur salle de bains. Tant mieux. Fanny semblait vraiment s'amuser avec elles et réciproquement. J'étais soulagée de ne pas avoir tué une belle amitié dans l'œuf.

Fanny respirait déjà le bonheur avec ses trois nouvelles meilleures amies, alors quand Robert s'est approché pour l'inviter à être sa partenaire pour la première danse, j'ai bien cru que l'adolescente allait défaillir.

Agathe, elle, « valsait » avec Mathias, le fils de Philippe. Je n'avais pas encore aperçu ce dernier, mais il ne devait pas être loin. J'étais plutôt soulagée de ne pas l'avoir croisé. Je n'étais pas certaine de vouloir lui accorder la danse qu'il m'avait demandée, un peu plus tôt.

Après la danse inaugurale, le capitaine m'avait administré un baisemain retentissant sous les applaudissements de la salle. J'étais rouge comme une pivoine et je me dépêchai d'aller me rasseoir à la table où mes quatre amis s'étaient déjà installés.

Pierre regardait son adolescente avec un mélange d'admiration et d'angoisse. Fanny était déjà en train de danser avec un autre garçon, un beau brun sans aucune trace de fossette. Je soupçonnais qu'au cours de la soirée elle ne resterait jamais assise bien longtemps.

– Tu l'as transformée en femme, me dit-il, quelque peu déstabilisé. Je ne sais pas si je dois te remercier ou t'arracher la tête.

– Tu dois me remercier, voyons. Quoi de plus beau qu'une jeune fille de seize ans qui vit la soirée parfaite *sous ta surveillance constante* ?

Pierre rit et admit que j'avais raison.

– Elle t'a remerciée, au moins ? me demanda-t-il.

– Pas du tout, et tu m'en vois ravie.

Sébastien épiait la conversation, tout comme Sarah et Nathalie d'ailleurs. Il haussa les sourcils.

– Ravie de ne pas te faire dire merci, toi ? Alors là, tu m'étonnes.

– Vous êtes tous témoins de la grandeur d'âme exceptionnelle dont je fais preuve en ne demandant pas à Fanny de me remercier jusqu'à la fin des temps. J'adore ce sentiment de supériorité.

Pour illustrer mon propos, j'agitai ma coupe de vin dans les airs comme pour exiger qu'on me la remplisse. Sébastien s'en occupa d'un air malicieux.

– Donc, nous non plus, nous n'avons pas besoin de te remercier ?

– Au contraire ! m'exclamai-je. Vous me devez tous une fière chandelle et je ne vous permettrai pas de l'oublier. Jamais.

Nathalie intervint.

– Tu as été extraordinaire avec les enfants, dit-elle en prenant ma main.

Agathe veut que tu l'adoptes.

– Marc-André tient à aller à Cozumel avec toi demain, ajouta Pierre. Il dit que toi, au moins, tu sais comment t'amuser.

– Et tu es la nouvelle *fashion idol* de Fanny, renchérit Sarah avec ce qui ressemblait à une petite pointe de jalousie.

– Bref, conclut Sébastien en déposant ma coupe devant moi, c'est réglé. Demain, tu vas explorer Cozumel avec les enfants, et nous, on reste sur le *Princess Fantasy* et on baise dans tous les coins.

Les grands éclats de rire provoqués par sa remarque firent tourner bien des têtes dans notre direction.

– Tous les quatre, soyez bien sûrs d'une chose, déclarai-je. Demain, je vais souffrir d'enfantophobie aiguë. Vous allez devoir trouver une solution de rechange pour vos plans cul.

Re-éclats de rire. Une main se posa sur mon épaule.

– Accepteriez-vous de m'accorder cette danse ?

Bien sûr, c'était Philippe, qui avait le chic pour me surprendre dans mes déclarations les plus douteuses.

Je m'étais dit que j'allais refuser. Je lui avais déjà posé un lapin pour un repas, je pouvais bien recommencer pour une danse. Sarah et Nathalie faisaient semblant de regarder ailleurs, mais j'avais bien vu leurs sourires, à la fois espiègles et incertains. Elles trouvaient bien rigolo de voir qu'on me courtisait, mais en même temps, elles aimaient beaucoup Laurent, qui n'était même pas là pour se défendre. Mais peut-être qu'elles ne pensaient pas à ça du tout. Peut-être que je faisais de la projection ? J'allais décliner l'invitation quand Sébastien s'interposa.

– Julie était sur le point d'aller dormir, dit-il à Philippe d'un ton faussement désolé. Elle doit s'occuper des enfants demain.

Je lui administrai un coup de coude à la limite du sadique en lui jetant un regard qui, je l'espérais, lui faisait passer le message que si je finissais par me conduire comme une malhonnête femme, ce serait sa faute – parce qu'enfin, après cette mauvaise blague, je ne pouvais faire autrement qu'accepter la proposition de Philippe.

Je me levai d'un mouvement que j'espérais le plus gracieux possible dans les circonstances et mis mon bras sur celui que Philippe me tendait.

Mon prétendant d'un soir était tout simplement magnifique. Son habit gris clair avait la même nuance que ses yeux et sa chemise était d'un blanc étonnamment immaculé pour quelqu'un qui s'occupait d'un enfant de sept ans. Il me complimenta sur ma robe. Il fallait admettre que le modèle « années folles » en soie rose foncé et aux bretelles spaghetti – qui, léger détail que le capitaine avait paru apprécier tout à l'heure pendant la première danse, me dénudait le dos – m'allait assez bien. Après la Max Mara, c'était d'ailleurs la

préférée de... ah, et puis zut ! Je n'allais pas encore penser à Laurent maintenant.

J'avais déjà suivi des cours de danse, une expérience éclairante pendant laquelle le professeur, après avoir souligné aux autres étudiants qu'ils devaient se relaxer les genoux, les bras, le cou ou les hanches, m'avait intimé, à moi, de me « relaxer le cerveau ». Cette danse avec Philippe me faisait donc peur sur plusieurs plans. Mais l'orchestre jouait une espèce de valse-tango dans laquelle mon cavalier m'entraîna sans effort. Mes pas étaient en harmonie avec les siens en plus de suivre le tempo.

C'était rien de moins que miraculeux.

– Surtout, ne me lâche pas, lui soufflai-je. Je pourrais tourbillonner jusque par-dessus bord.

– Aucun danger.

D'un mouvement de bras ferme mais fluide, sans rater un pas, Philippe me rapprocha de lui.

Oh, Seigneur.

Quelqu'un me tapa sur l'épaule. Si c'était Robert qui venait m'enlever pour une danse, j'allais le zigouiller sur place.

C'était Nathalie.

– Excusez-moi... Julie, on vient de commander une autre bouteille de champagne et, euh ! on t'attend pour trinquer.

Nos vrais amis ont parfois le don de se transformer en imbéciles qui veulent nous empêcher de nous amuser en invoquant les raisons les plus bidon du monde.

– Nath... On a déjà trinqué tout à l'heure.

– Oui, je sais, mais... En tout cas... Sois sage ! finit-elle par lancer d'une manière un peu saugrenue et en restant plantée près de nous, sans repartir vers notre table.

Philippe, qui était parvenu à continuer à me faire danser sur place pendant l'intervention de Nathalie, m'entraîna plus loin. Trois mesures de valse et quelques tourbillons parfaitement exécutés plus tard, mon cavalier nous avait emmenés de l'autre côté d'un petit bar, à l'abri de tous les regards.

– Enfin, la paix !

Mes réflexes de protectrice de l'enfance s'étant aiguisés au cours des deux derniers jours, je ne pus m'empêcher de lui demander s'il ne voulait pas retourner sur la terrasse pour jeter un œil sur Mathias.

– J'ai filé vingt dollars à Robert pour qu'il s'en occupe. Comme ça, j'étais certain que Mathias serait en sécurité... et que Robert ne viendrait pas t'inviter à danser avant moi.

– Tu es diabolique !

Je riais, encore étourdie et impressionnée par notre fuite qu'il avait chorégraphiée à la perfection.

– J'ai un aveu à te faire, me dit Philippe, la bouche tout près de ma tempe.

– Ça y est, m'exclamai-je en riant. Le robinet est ouvert, plus moyen de le refermer. Que voulez-vous m'avouer, cher monsieur ?

– Que je songe à faire quelque chose d'encore plus diabolique.

– Comme quoi ?

– Comme t'embrasser.

Je me dégageai de son étreinte, mais pas tout à fait. Il me semblait que ma gorge s'était asséchée d'un coup. Soudain, retourner à la table et trinquer avec mes amis ne m'apparaissait plus être une si mauvaise idée.

– Je ne sais pas trop, répondis-je.

– Pourquoi ? Ce ne serait pas raisonnable ?

– Quelque chose du genre.

Philippe sourit et replaça une mèche de mes cheveux derrière mon oreille d'un geste, ma foi, tendre. J'avalai un peu de travers.

– En t'observant au cours des derniers jours, je n'ai pas eu l'impression d'avoir affaire à une créature très raisonnable, dit-il.

Tiens, il m'avait observée, lui aussi. Je lui rendis son sourire.

– C'est vrai.

– Tu es en vacances, je suis en vacances... Ne dit-on pas qu'en vacances, il faut faire comme les vacanciers ?

En vacances, il faut faire comme les vacanciers... Ça semblait délicieusement logique. Mais à bien y penser, je ne m'étais jamais vraiment sentie en vacances sur le *Princess Fantasy*. Isolée de mes amies dont les couples « se retrouvaient », les seules aventures que j'avais vécues avaient été avec leurs enfants. Certes, je m'étais bien amusée, mais plutôt que de me sentir régénérée par des siestes et des bains de soleil près de la piscine, j'étais fatiguée comme une monitrice de camp de jour à la fin de son été. Et tout ça, c'était sans compter mes problèmes avec Laurent ; j'avais eu beau m'enfuir sous le soleil, notre dispute avait jeté son ombre sur tout le voyage.

Je soupirai. Étais-je, oui ou non, en vacances ?

Je regardai autour de moi. L'air marin embaumait et les palmiers dispersés sur la terrasse se balançaient sous l'effet de la brise chaude. De derrière le bar nous parvenaient les échos de l'orchestre qui jouait *Besame mucho*. Aucune mouche à fruits ni aucune sirène de bateau ne se manifesta pour me causer des problèmes de conscience.

La main de Philippe glissa tout en bas de mon dos nu et, d'une pression de la paume, il me serra tout contre lui. Au rythme de la musique, il guida mes pas tout au long du slow dévastateur. Si ça, ce n'était pas des vacances, ça y

ressemblait à s'y méprendre.

– Alors ? murmura Philippe à mon oreille.

Le cœur battant, je levai mon visage vers celui de mon cavalier.

Le soleil, qui ne prenait jamais de vacances au-dessus du *Princess Fantasy*, me réveilla d'un coup en me balançant un de ses rayons en plein dans l'œil.

Ouille, ma tête. Je poussai un grognement fort peu féminin.

J'avais vraiment trop bu, la veille.

Je repensai aux coupes de champagne qui s'étaient succédé devant moi et que j'avais avalées avec un enthousiasme assez constant.

Je tâtai l'autre côté de mon lit avec un certain sentiment de panique, suivi d'un grand soulagement. Ouf, personne n'avait passé la nuit avec moi.

Personne n'avait rien fait d'inapproprié avec moi, d'ailleurs. En effet, pendant que nous dansions sur *Besame mucho*, malgré des conditions qu'on pourrait qualifier de plutôt favorables, j'avais bel et bien répondu non à Philippe. D'après ce que je pouvais constater ce matin, je m'en étais tenue à ma décision, malgré la beuverie qui s'était ensuivie avec mes amis.

Je me souvins tout à coup avoir appelé Laurent en rentrant dans ma cabine – il devait être deux heures du matin. Si mes souvenirs brumeux ne me trompaient pas, j'avais parlé longuement... et le fait que je ne me souviens plus d'aucune parole prononcée par mon amoureux me faisait penser que la conversation avait eu lieu avec son répondeur. Bref, au beau milieu de la nuit, Laurent n'avait toujours pas répondu à mon appel. À l'heure actuelle, il dormait peut-être en cuillère avec Jacinthe. Voulait-il vraiment que je regrette d'être restée sage ?

Philippe s'était montré déçu de mon refus, mais il avait compris mon argument.

– Le problème, lui avais-je expliqué, c'est que je ne suis pas en vacances. Je suis en fuite de mon amoureux, en fuite d'une grosse réflexion à faire, et même si c'est très agréable d'avoir fait un bout de ma fuite avec toi, nous sommes arrivés un peu trop loin pour que je sois à l'aise avec ça.

J'avais été si raisonnable que j'en avais eu la nausée.

En vrai gentleman, Philippe m'avait reconduite à ma table où mes amis m'accueillirent comme si je revenais d'entre les morts. J'étais soulagée, mais tout de même un peu contrariée : je savais, avec une certitude absolue, que personne, *personne*, ne me ferait jamais danser aussi bien que Philippe. Il invita d'ailleurs tour à tour Sarah et Nathalie sur la piste de danse et, ensuite, elles revinrent toutes les deux s'asseoir avec les yeux dans le vague et les jambes en coton.

– On dirait que vous revenez de faire un tour dans le tunnel de l'amour, avait lancé Pierre, dépité.

Les deux maris de mes amies m'invitèrent d'ailleurs à danser pour égaliser

le pointage, mais les pauvres ne faisaient pas le poids.

Fanny, tel que je l'avais prévu, avait continué à tourner toute la soirée et avait été élue *Miss Princess Fantasy* de la croisière. En bonne adolescente qui se respecte, elle en avait été un peu mortifiée, mais les Australiennes l'avaient applaudie à tout rompre et Robert l'avait réinvitée à danser, ce qui avait tout de suite guéri ses blessures psychiques.

En me rappelant à quel point elle avait profité de sa soirée, je me demandai si ce n'était pas l'exemple de Fanny qui, paradoxalement, m'avait tirée des (si douces et ô combien habiles) pattes de Philippe. Avec les Australiennes, elle avait pris conscience qu'elle ne devait pas chercher à « s'intégrer à tout prix », et moi, j'avais réalisé que ce n'était pas parce que tout le monde autour de moi était en vacances que je devais me faire croire que je l'étais aussi. D'où ma surprenante (dans le sens d'ô combien mature et tellement, tellement déprimante) déclaration à Philippe.

Tout à coup, je me souvins avoir vu Philippe danser les derniers slows de la soirée avec Bianca. Mon refus lui avait apparemment donné la motivation nécessaire pour apprivoiser la responsable du camp de jour... Franchement, si Philippe était capable de s'enticher de Bianca, il n'était pas digne de moi.

Je soupirai tout de même, quelque peu désenchantée.

Je jetai un coup d'œil sur le cadran : huit heures dix, seulement ? Qu'est-ce qu'une fille qui a réalisé qu'elle n'était pas en vacances et qui s'est autoproclamée « enfantophobe » allait bien pouvoir faire de sa journée ? Surtout avec un mal de bloc qui s'annonçait violent.

Le dernier problème était le moindre : je fouillai dans mon sac à main, judicieusement placé près de mon lit, à la recherche de mes Advil chéris. J'avalai deux comprimés en me servant de la bouteille d'eau fournie par le *Princess Fantasy* et qui devait sûrement avoisiner les quinze dollars – un prix que je me ferais un plaisir de payer puisque la bouteille m'évitait d'avoir à me lever et à me rendre jusqu'à la salle de bains.

Apaisée par la certitude que la chimie moderne allait prendre soin de mon corps, je réfléchis.

Si ma mémoire était exacte, le *Princess Fantasy* était à présent amarré à Cozumel. C'était où déjà, Cozumel ? Étais-je obligée d'y mettre les pieds ? Si oui, est-ce que ça m'obligeait à prendre une douche ?

On frappa à la porte de ma cabine. Je me levai en grognant (grognier devenait une habitude qui ne me déplaisait pas) pour faire entrer Nathalie, qui m'apportait des crêpes au chocolat.

– Je n'ai pas faim, annonçai-je à mon amie. Je crois que je déprime.

– Tant mieux ! D'habitude, les déprimés, ça te met de bonne humeur.

Elle avait tout à fait raison. D'habitude, j'adorais raconter à Sarah et à Nathalie jusqu'à quel point ma vie s'enfonçait dans une spirale de malheur

sans fin. Dans les meilleurs moments, je finissais même par pleurer en m'imaginant en train de mourir seule au fond d'un fossé. Après ma mort, je revenais assister à mon enterrement dans mon nouveau corps de fantôme, crevant les pneus des voitures des gens qui n'étaient pas assez tristes à mon goût – comme Jacinthe, par exemple. Sarah, Nathalie et moi pouvions parler pendant des heures des fautes de goût que commettraient les gens devant mon cercueil.

La déprime de ce matin était vraiment moins amusante.

– Cette croisière est interminable, lui dis-je. Plus je reste ici, plus Laurent aura le temps de réaliser à quel point je suis insupportable.

– Tu n'es pas du tout insupportable, répondit Nathalie.

Je devais avoir l'air assez incrédule.

– Tu es insupportable mais aussi adorable, rectifia-t-elle en riant. Même Sébastien me l'a avoué ce matin.

– C'est parce que vous ne m'avez pas vue de la croisière.

– C'est faux. Sébastien, Pierre et les enfants t'ont vue davantage pendant ces vacances-ci qu'au cours des deux dernières années. Je sais que Sarah et moi sommes formidables, mais ça nous fait tout de même plaisir quand tu acceptes de nous partager avec nos familles respectives...

Je souris malgré moi.

– Et avec Laurent, ça va s'arranger, poursuivit-elle. Ce gars-là t'aime vraiment.

– Je l'ai quitté tout de suite après notre plus grosse dispute pour aller en *croisière*, Nathalie. Ça ou me faire tatouer *je me fous de ta gueule* dans le front, ça revient à peu près au même.

Nathalie me regarda avec un drôle d'air. Ça ressemblait à de la compassion.

– Ça va aller. Je venais juste te dire qu'on se préparait pour aller à Cozumel tous ensemble. Tu nous accompagnes. Mange tes crêpes et viens nous rejoindre au comptoir d'accueil.

Je fis ce qu'elle me dit, en me répétant à chaque bouchée que c'était *ma* décision et pas la sienne.

Un peu plus tard, après avoir marché quelques heures sur la plage et nous être baignés (dans mon cas, après que je me fus trempé les pieds jusqu'aux chevilles sans faire exprès – Agathe avait eu un fou rire en m'entendant crier d'horreur), nous nous sommes tous assis à la terrasse d'un restaurant qui avait l'air pas mal. Seule Fanny ne nous accompagnait pas ; elle avait décidé de visiter Cozumel en compagnie des trois Australiennes.

Les margaritas, à ce restaurant, étaient vraiment délicieuses. Mes amis s'occupaient tous scrupuleusement de leurs enfants. On aurait presque dit que j'étais en vacances. En toute logique, je n'aurais pas dû me fâcher.

Avec un sourire en coin, Sébastien m'a demandé d'accompagner sa fille

aux toilettes pour « donner une pause » à Nathalie. Je devais avoir l'air stupéfait. Tout le monde rigolait. Et tout à coup, moi, je ne rigolais plus. Je n'avais même pas réalisé que le vase était presque plein, mais le mari de mon amie venait d'y verser la goutte qui allait le faire déborder.

– Vous donner une *pause* ? Vous vous rendez compte ? Depuis le début du voyage, j'ai l'impression d'être une non-croyante qu'on traîne de force sur le chemin de Compostelle !

Je parlais en images pour ne pas attrister Agathe et Marc-André, mais ceux-ci ne m'écoutaient pas. Marc-André avait repéré le talent d'Agathe pour les dessins inappropriés et ils rigolaient tous les deux en gribouillant sur les napperons. Les autres clients installés sur la terrasse s'étaient tus et nous observaient comme s'ils étaient témoins des cinq dernières minutes d'un match de foot crucial. Mes amis, eux, hésitaient encore entre l'amusement et la consternation. Je voulais plutôt que l'accent soit mis sur la consternation.

– Je veux être en vacances, moi ! *En vacances* ! C'est quoi, le problème ? Il aurait fallu que je sois en couple pour ne pas que vous me larguiez vos héritiers ? Eh bien, Laurent n'est pas ici ! Par sa faute ! Et s'il était ici... franchement... je ne sais même pas si je voudrais lui parler ! conclus-je dans un mouvement de bras désordonné qui trahissait ma confusion.

À ce moment-là, Laurent se pointa sur la terrasse.

Tout le monde autour de la table poussa des cris de joie (et peut-être de soulagement) – sauf moi, qui me retrouvais propulsée dans une autre dimension. Laurent serra la main de Sébastien et de Pierre en passant près d’eux et fit une bise rapide aux filles, mais son objectif était clair : me foncer dessus. Il me souleva de ma chaise et m’enveloppa dans ses bras en m’embrassant.

À la grande consternation des gens autour de la table, je le repoussai et j’éclatai en sanglots.

– Je savais qu’on aurait dû la prévenir, marmonna Pierre.

– Ce n’est pas la faute de Laurent, me dit Nathalie d’un air contrit. C’est moi qui ai eu l’idée de lui demander de venir.

– On voulait te faire une surprise, renchérit Sarah qui, devant ma déconfiture totale, n’en menait pas beaucoup plus large que les autres.

– On a cru que tu ne survivrais pas sans ton homme, surtout avec des beaux mecs comme nous tout autour, ajouta Sébastien qui, pour sa défense, ne faisait des blagues stupides de macho que lorsqu’il était vraiment mal à l’aise.

En me voyant dans cet état, même Agathe se mit de la partie.

– On peut aller construire des châteaux de sable juste toutes les deux, si tu veux.

Je lui caressai la tête en reniflant. Sarah me fila une serviette de table. Je me mouchai à grand bruit.

– C’est correct, tout le monde, dit Laurent d’un ton rassurant, certain en son âme et conscience que tout était bel et bien correct.

– Non, ce n’est pas correct du tout ! m’exclamai-je, exaspérée.

Laurent m’entraîna sur la plage pour que nous puissions discuter tranquilles.

– Tu ne répondais jamais à ton téléphone ! l’accusai-je.

– J’étais occupé à la clinique, dit-il en hésitant, d’un air un peu trop embarrassé. Et ensuite, j’ai pris l’avion...

Je croisai les bras dans une attitude qui, je l’espérais, lui ferait comprendre que je n’avais pas le karma d’une valise. Laurent soupira.

– OK, j’avoue..., commença-t-il.

Il avouait... quoi ? Qu’il était venu à Cozumel pour me dire adieu ? Que Jacinthe l’attendait un peu plus loin au port, sur un voilier blanc, et qu’ils portaient faire le tour du monde ensemble ? Que leur projet ultime était de concevoir un enfant en mer et d’accoucher dans l’eau, au milieu de sages-femmes dauphins ?

– Étais-tu avec Jacinthe ? lui demandai-je d'un ton brusque.

Laurent me regarda d'abord sans comprendre. Puis :

– J'espère que tu n'as pas passé la croisière à t'imaginer des scénarios catastrophes.

Je pris un air offensé.

– Ça ne m'a pas traversé l'esprit avant maintenant, tu sauras !

Il secoua la tête.

– Voyons, Julie. Tu sais bien que la seule chose qui m'intéresse chez Jacinthe, c'est sa ch...

Je levai la main en un geste impératif.

– Ne termine pas cette phrase, s'il te plaît. Comment il s'appelle, son chat femelle, qu'on mette fin aux tournures de phrase douteuses ?

– Moquette.

Moquette ? J'ouvris la bouche pour commenter, mais aucun son n'en sortit. Laurent me regardait, l'œil rieur. Un fou rire nous prit tous les deux. *Jacinthe allait à la clinique de Laurent pour qu'il prenne soin de sa Moquette.* J'en pleurais de rire. Lorsque nous nous sommes un peu calmés, Laurent m'a pris la main.

– J'allais t'avouer que je n'ai pas répondu à tes coups de téléphone parce que je ne voulais pas te parler. Je me sentais coupable.

– Euh... pourquoi ? Ce n'est pas moi qui ai été stupide, comme d'habitude ?

– Oui... et non.

Il me serra contre lui.

– Tu avais peur et, au lieu de te rassurer, je t'ai pratiquement jetée dehors.

– Ah, bon ! Tu réalises que c'était très mal de faire ça ?

– Oui.

Il me semblait bien que je n'avais pas tous les torts dans cette histoire ! Je savourais une rare victoire, jusqu'à ce que je me souvienne que Laurent avait aussi dit autre chose. Je voulus me dégager de ses bras.

– Comment ça, « j'ai peur » ? Je n'ai pas peur d'avoir des enfants !

Pour mon plus grand malheur, mon amoureux était vétérinaire ascendant psy. Je savais que plus je nierais, plus il saurait qu'il avait raison. Je levai les yeux au ciel.

– Je n'ai *pas* peur. Je suis terrorisée, OK ? *Nuance.*

Laurent sourit.

– Il paraît que tu te débrouilles pas trop mal, pourtant.

Tiens, tiens ! Certaines personnes avaient réussi à lui parler au téléphone, on dirait.

– Tu parles des trois jours que je viens de passer avec Agathe, Marc-André et Fanny ? C’est sûr, ça m’a rassurée... sur le fait que je peux m’occuper des enfants des autres pendant trois jours. Mais c’est tout !

Je mentais, je le savais. Les trois jours précédents m’avaient tout de même aussi fait comprendre que je ne serais pas obligée de devenir tout à fait adulte, même quand j’aurais des enfants. Et que, d’une certaine façon, mon immaturité s’était même révélée être un atout. À vrai dire, j’avais réalisé que j’allais *probablement* finir par vouloir des enfants – disons *un*. Mais pas tout de suite ! Et pas question d’avouer tout ça à Laurent en bloc !

Parlant de Laurent, il me regardait avec des yeux un peu trop doux pour mon propre bien. S’il insistait, j’allais tout lui avouer.

– On va attendre, annonça-t-il.

– Pas d’ultimatum ? Parce que je te jure, je ne veux *pas* un enfant maintenant.

– Non, madame, pas d’ultimatum.

– Qu’est-ce qui te rend si conciliant, tout à coup ?

– *Primo*, je t’aime. Et *deuxio*, j’avais oublié le principal.

– Qui est... ?

– Je te connais assez bien pour savoir que tu vas finir par vouloir des enfants. Disons au moins un.

Bon, voilà que Laurent recommençait à avoir toujours raison. Je grimaçais en l’observant à la dérobée. Il était toujours aussi beau, en plus. Et toujours aussi bavard. Il continuait sur sa lancée.

– Je te connais aussi assez pour savoir que quand ton horloge biologique va sonner...

– Tu as intérêt à être prêt.

Il rit.

– Je n’ai pas d’horloge biologique, insistai-je.

Laurent caressa mon dos avec sa main un peu rugueuse. Dire qu’il avait un diplôme qui lui permettait de soigner des lions. Irrésistible.

– OK. Mais en attendant que ta non-horloge se manifeste, est-ce qu’on ne pourrait pas faire comme tout le monde ? dit-il d’un air taquin. S’exercer ?

– Excellente idée.

Il m’embrassa, ma foi, très langoureusement. Je devais avouer que la danse de la veille dans les bras de Philippe en pâlisait beaucoup.

J’aurais pu rester encore longtemps assise près de lui sur la plage, mais je me relevai d’un coup.

– On va rejoindre les autres ? dis-je en lui tendant la main pour qu’il saute sur ses pieds au plus vite.

- Affamée ?
- Comme d’habitude.

En fait, j’avais aperçu Fanny et les trois Australiennes qui se dirigeaient vers le *Princess Fantasy* comme si elles s’étaient fait greffer une fusée au derrière. Les quatre filles étaient bleues. Pas bleues de colère, non, juste... bleues. Finalement, la colère divine n’avait pas épargné les Triplettes de Sydney : elles avaient fini par succomber à l’attrait de l’huile à bronzage Dior que j’avais laissée dans leur salle de bains, au milieu de leurs autres bouteilles – une huile à bronzage que j’avais agrémentée de quelques traits de colorant alimentaire bleu. Quant à Fanny, elle aurait vraiment dû s’en tenir à sa SPF 45. Selon toute vraisemblance, elle avait succombé à l’envie de vouloir s’intégrer à tout prix une autre fois et je l’avais punie malgré moi...

À leur passage, les rires se déclenchaient sur la plage. Je ne voyais pas pourquoi. Elles étaient plutôt mignonnes en schtroumpfettes.

J’entraînai Laurent sur la terrasse et j’appris que tout avait été arrangé d’avance : il nous rejoindrait sur le *Princess Fantasy* pour le reste du voyage. Qui plus est, je reprendrais possession de ma cabine de rêve et de mon lit *super king*. Mes amis avaient jugé qu’ils me devaient bien ça.

La vue de Fanny et des Australiennes m’avait replongée dans une humeur taquine. Laurent ne venait-il pas de m’avouer qu’il avait eu tort de me forcer à partir toute seule ? Il allait devoir le payer.

J’installai Agathe sur mes genoux.

– Dis donc, princesse, ce soir, ça te dirait de dormir avec Laurent et moi ? Nous avons un lit énorme !

– Oh, ouiiiiiiii !

Mon copain me regardait avec des yeux ronds et un air dépité que je ne lui avais pas vu très souvent.

– Comment on va faire pour « s’exercer » ? me murmura-t-il.

– Tu t’imagines que notre futur enfant ne dormira jamais dans notre lit ? Ça aussi, ça prend de l’entraînement, mon cher. En plus, ça tombe très bien. J’ai oublié mes pilules avant de partir, alors *régime sec*.

Agathe ne comprenait rien à cette histoire de pilule, mais elle comprenait le principal et elle était en pleine euphorie.

– Est-ce que Laurent a un moineau lui aussi ? Je vais pouvoir le voir ? demanda-t-elle, au comble du bonheur.

Entre le tour que je venais de jouer à Laurent et les jeux de mots involontaires d’Agathe, l’hilarité était à son comble à notre table.

– Tu es certaine que tu veux prendre Agathe avec vous, cette nuit ? me chuchota Nathalie. Si c’est à cause de ta pilule, on pourrait vous fournir des condoms. On a un peu exagéré sur la quantité qu’on a achetée sur le bateau.

Laurent reprenait espoir. Je ne le regardai même pas avant de répondre à

Nathalie :

– On les prendra demain.

Laurent grommela, mais me gratifia d'un bisou dans le cou. Pour sceller notre réconciliation, je lui tendis ma margarita.

– Hier, j'ai eu une idée de génie. J'ai demandé qu'on y ajoute une once de bière. Tu vas voir, c'est délicieux.

Au moment où il allait y goûter, j'aperçus une petite mouche à fruits qui tentait sans grand succès de s'extirper du mélange. Je retins mon verre, fis délicatement monter la mouche sur mon index et lui soufflai dessus. Elle s'envola.

Tiens, c'était la première fois que je venais moi-même à la rescousse d'Amélie-la-mouche. Ça ne pouvait pas être de mauvais augure.

Fin (ou presque)

Trois ans plus tard...

En croisière sur le *Princess Fantasy*, Laurent et moi nous faisons réveiller par un enfant bien calé entre nous deux. Il s'agit d'Amélie, notre fille de deux ans et trois mois.

Au même moment, dans les cabines qui jouxtent la nôtre, Sarah et Pierre, ainsi que Nathalie et Sébastien, se font également réveiller respectivement par Charles et Gisèle, un garçonnet et une fillette tous les deux âgés de deux ans et trois mois.

Après avoir constaté que nous étions toutes les trois tombées enceintes en même temps (une surprise qui a été accompagnée d'une bonne dose d'hyperventilation), j'ai entrepris de faire des recherches Internet sur le numéro de série des boîtes de condoms que mes amies s'étaient procurées sur le *Princess Fantasy*. Ces boîtes avaient toutes été retirées du marché à cause d'un défaut de fabrication, mais il faut croire que la nouvelle ne s'était pas rendue jusqu'à la pharmacie du navire.

C'est Nathalie qui avait appris la « grande nouvelle » à la compagnie de croisière propriétaire du *Princess Fantasy*. En échange d'une promesse de ne pas entamer de poursuites judiciaires, nos trois familles ont été invitées à séjourner gratuitement sur le navire une fois par an, pour un nombre d'années illimité.

Cette année, nous y sommes venus pour Robert. Ce dernier travaille à présent dans la clinique de médecine vétérinaire de Laurent. À son arrivée à son nouveau boulot, l'ex-matelot a vite été séduit par une cliente, Jacinthe, et l'attirance a été réciproque. Moquette a béni leur union (« Elle ronronne toutes les nuits sous le nez de Robert, dixit Jacinthe. Heureusement, il n'est pas allergique ») et ils se marieront ce matin sur le pont supérieur du *Princess Fantasy*.

Stewart, toujours capitaine du navire, a prévu un concert de sirènes spécialement pour le mariage. Marc-André l'aidera dans cette tâche sans risquer d'être distrait par sa tablette numérique, puisque celle-ci n'est pas du voyage. Ce n'est pas vraiment le fait qu'il ait fini par avouer la vérité à ses parents au sujet de *Temple Run* qui a nui au jeune garçon (comme je l'avais prédit, son père était plutôt fier de lui), mais plutôt la facture Internet astronomique que Sarah et Pierre ont reçue après la première croisière. Après avoir songé à mettre un des reins de leur fils aux enchères sur eBay pour la payer, ils lui ont plutôt interdit d'amener quelque gadget électronique que ce soit pendant leurs futures vacances.

Agathe, elle, fera office de demoiselle d'honneur. Comme elle a sept ans

maintenant, elle ne risque pas de gâcher la journée de la mariée en faisant pipi par terre dans l'allée centrale – dommage, tout de même !

Quant à Fanny, elle n'assiste pas au mariage. Elle passe l'été en Australie chez ses copines Tic, Tac et Toe, ou quelque chose du genre. J'espère qu'elle leur filera mon bonjour.

Allez, je me lève. Ma fille a faim (et moi aussi). Évidemment, ce petit monstre a eu l'audace de naître le même jour que moi. J'ai failli faire déplacer mon anniversaire pour ne pas avoir à partager mon gâteau, mais, fait extraordinaire pour une enfant, Amélie n'aime pas les desserts. Elle me les refile toujours avec grand enthousiasme en échange de mini-carottes. L'instinct de survie est une grande chose.

– Fin –

Les auteures



Nadia
LAKHDARI KING

Nadia Lakhdari King est née à Montréal et a étudié le droit à l'université McGill. Après deux ans dans un grand cabinet new-yorkais, elle est partie faire le tour du monde et a atterri en Nouvelle-Zélande, où elle a rencontré l'amour de sa vie et vécu pendant huit ans. Elle habite aujourd'hui à Montréal avec son mari et ses deux enfants. Elle est l'auteure de la trilogie *Éléonore* et des comédies romantiques *N'oublie pas mon petit soulier* et *Je vois la vie en rose*. Dans ses temps libres, elle est vice-présidente à la programmation de C2-MTL.

www.facebook.com/NadiaLakhdariKing

Twitter : @nadialakhdari

On a dit de ses premiers ouvrages :

« Une auteure dont l'écriture est belle et énergique. »

– Anne Bourgoin, *Le Lundi*

« Un roman léger et pétillant comme un mousseux. »

– Marie-France Bornais, *Le Journal de Montréal*



Catherine GIRARD-AUDET

Catherine Girard-Audet a créé le populaire *ABC des Filles* en 2008, un guide indispensable pour les adolescentes qui a été fortement salué par la critique et les jeunes lectrices. On lui doit également la série jeunesse *La vie compliquée de Léa Olivier*. Traductrice de centaines de romans et d'albums jeunesse ainsi qu'auteure de plusieurs livres destinés aux adolescents, Catherine est la confidente de milliers de Québécoises qui lui écrivent pour partager leurs pensées et trouver des réponses à leurs questions sur son blogue à VRAK. TV et dans le magazine *COOL*.

www.facebook.com/CatherineGirardAudet

On a dit de ses premiers ouvrages :

« Elle donne l'heure juste sur les sujets délicats sans faire la morale ni dramatiser. Ses conseils sont pleins de bon sens.

Et elle sait être drôle quand il le faut. À petites doses, un thème ou deux à la fois, notre fille aura de la lecture pour

toute l'année ! » – *Coup de pouce*



Caroline
ALLARD

Caroline Allard avait presque complété un doctorat en philosophie lorsqu'elle s'est aperçue qu'il lui serait beaucoup plus profitable d'exploiter ses enfants. Elle est l'auteure des ***Chroniques d'une mère indigne***, tomes 1 et 2 (Septentrion, 2007 et 2009), livres qui ont inspiré la webtélé du même nom. Elle est aussi l'auteure de ***Pour en finir avec le sexe*** (Septentrion, 2011), un livre humoristique et illustré sur la sexualité, et d'un premier roman, ***Universel Coiffure*** (Coups de tête, 2012). Grande partisane de l'éparpillement sélectif, elle a écrit plusieurs autres textes dont des articles satiriques pour ***Nunuche*** et ***Nunuche Gurlz*** (La courte échelle) ainsi qu'une nouvelle pour le collectif ***Cherchez la femme*** (Québec Amérique). Voguant entre l'écriture de livres et de scénarios, elle a entre autres coscénarisé les capsules web ***Fabrique-moi un conte*** et le radiroman ***Les canneberges de la colère*** à Radio-Canada.

On a dit de ses premiers ouvrages :

« Ici, pas de récit à fleur bleue. La vie de Mère indigne se passe dans les pleurs, la morve, la vie de couple bouleversée et un quotidien souvent barbant. [...]... c'est une suite de clichés polaroïds qui brassent les convictions. Et c'est sympathique à souhait, malgré le ton résolument grinçant... »

– Cindy Lévesque, *Le Nouvelliste*

Nadia
LAKHDARI KING Catherine
GIRARD-AUDET Caroline
ALLARD

Histoires de filles sous le soleil

Parce qu'on lit une bonne histoire de filles comme on part en vacances au soleil en hiver, pour se détendre et pour s'évader, *Histoires de filles sous le soleil*, c'est...

Trois romans dont les héroïnes passent une semaine dans le Sud pendant l'hiver. En croisière, dans un tout-inclus avec sa famille ou avec ses meilleures amies, chacune d'entre elles saura tour à tour vous faire rire, vous emballer et vous attendrir.

Trois auteures aux plumes aussi raffinées et drôles que différentes qui offrent ici trois histoires qui font du bien !

Une cause à soutenir, celle de la **Fondation du cancer du sein du Québec** à qui un montant de **1,25\$** sera remis pour chaque exemplaire vendu.

Nadia Lakhdari King est l'auteure de la trilogie *Éléonore* et des comédies romantiques *N'oublie pas mon petit soutier* et *Je vois la vie en rose*.

Catherine Girard-Audet est l'auteure de *La vie compliquée de Léa Olivier*, de *l'ABC des filles* et est chroniqueuse à *VRAK* et à *COOL*. Elle signe ici son premier roman pour adultes.

Caroline Allard est l'auteure de *Chroniques d'une mère indigne*, *Chroniques d'une fille indigne*, *Pour en finir avec le sexe* et *Universel Coiffure*.

Elles vivent toutes les trois dans la grande région de Montréal, aiment les vacances au soleil en hiver et, avec cet ouvrage, ont décidé de prendre soin de leurs seins et de ceux des autres.

www.rubanrose.org
www.editionsgoelette.com

